



HAL
open science

**Voyages à la croisée des regards sur l'Amérique
coloniale : le récit de quatre voyageurs européens
(XVIIe-XVIIIe siècle)**

Denis Sousbie

► **To cite this version:**

Denis Sousbie. Voyages à la croisée des regards sur l'Amérique coloniale : le récit de quatre voyageurs européens (XVIIe-XVIIIe siècle). Histoire. 2012. dumas-01145998

HAL Id: dumas-01145998

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01145998>

Submitted on 27 Apr 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Denis SOUSBIE

Voyages à la croisée des regards sur l'Amérique coloniale
Le récit de quatre voyageurs européens (XVIIe-XVIIIe siècle)



Volume I

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'Art

Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux

Parcours : Histoire moderne

sous la direction de M. Gilles BERTRAND

Année universitaire 2011-2012

“It is not by the importation of gold and silver, that the discovery of America has enriched Europe. ... The commodities of Europe were almost all new to America, and many of those of America were new to Europe. A new set of exchange, therefore, began to take place which had never been thought of before, and which should naturally have proved as advantages to the new, as it certainly did to the old continent. The savage injustice of the Europeans rendered an event, which ought to have been beneficial to all, ruinous and destructive to several of those unfortunate countries.”

Adam Smith

The Wealth of Nations, 1776

Remerciements:

Je voudrais avant toute chose remercier Monsieur Gilles Bertrand, mon maître de mémoire pour son aide et ses conseils qui m'ont permis de réaliser ce travail.

Je remercie les documentalistes de la bibliothèque de l'UFR Sciences Humains pour leur aide et leur disponibilité, ainsi que pour nous avoir supportés tout au long de l'année.

Un grand merci à tous mes relecteurs. La liste est longue : Claire, Emmanuelle, Agnès, Annick, Emmanuel, Anthony, Georges et Albert.

Merci à mon père pour son soutien et son aide pour la finition du mémoire et la mise en page.

Un merci spécial à Marjorie pour ses conseils logistique sur la bibliographie et la mise en forme.

Je remercie également tout particulièrement mes camarades de « la famille » du Master 1 sans qui cette année n'aurait pas eu la même saveur.

<i>Introduction</i>	7
Partie 1 Fascination et crainte des voyageurs européens, face à un espace lointain et différent de l'Europe	19
<i>Chapitre 1 – Le Voyage en mer, une longue étape obligatoire pour accéder au Nouveau Monde</i>	20
I-Attitude des voyageurs face au trajet en mer, appréhension, observation	20
II- Les Dangers du voyage.....	25
III- L'exemple de Mittelberger, le voyage en mer d'un migrant.....	28
<i>Chapitre 2 – La description et la découverte d'un nouvel espace, (capacités, rêves, réalités)</i>	35
I-Fascination et étonnement pour des paysages sauvages et nouveaux qui rappellent parfois l'Europe (ou importance donnée à la description d'une nature différente rappelant parfois l'Europe?).....	35
II- Un environnement parfois dérangeant et même à craindre.....	40
Partie 2 Les populations Européennes ou d'origines européennes établies dans l'Amérique Septentrionale	44
<i>Chapitre 3-Politiques, sociétés, et échanges: les populations Européennes établies dans l'Amérique Septentrionale</i>	45
I- Des populations diverses vivants avec le modèle des anciennes sociétés européennes (Des populations diverses: création de sociétés nouvelles et des cultures originales parfois proche des anciennes sociétés européenne: l'étonnement des voyageurs.....	45
II- Organisation politique, justice et échange.....	54
III- Des sociétés toujours très hiérarchisées.....	60
IV-Des rivalités et des conflits militaires et européens exportés dans ces nouveaux espaces	62
<i>Chapitre 4– LA Liberté DES COLONIES ET LIBERTE AU SEIN DES COLONIES</i>	66
I-Diversité religieuse et culturelle, entre tolérance et persécutions	66
II- La Liberté en Pennsylvanie : mythe ou réalité?	73
III-Indépendance limitée ou inexistante face aux anciennes sociétés européennes	76
<i>Chapitre 5 – L'exploitation du territoire naturel par les sociétés coloniales</i>	81
I-L'importance de l'agriculture dans les espaces coloniaux	81
II-L'exploitation directe de la nature.....	86
Partie 3 Le regard des voyageurs sur les « sauvages », entre crainte et admiration, distance et attachement	91
<i>Chapitre 6 – Des peuples « sauvages » qui intriguent les auteurs</i>	92
I- La vision des voyageurs sur les Indiens.....	92
II- Comment vivent les Indiens ? Techniques, habillement, alimentation, médecine et chamanisme ..	102
III- La violence chez les indiens (vision Sauvage ou occupation nobiliaire).....	108
<i>Chapitre 7 – Les sauvages et la Religion</i>	116
I- Culte et croyance chez les indiens	116
II- Les Indiens et la Chrétienté:.....	121
<i>Chapitre 8 – Les relations et les échanges entre indiens et colons</i>	126
I-Allégeance des « nations Indiennes » aux royaumes chrétiens	126
II-Echanges et diplomatie entre anciens et nouveaux habitants du Nouveau Monde	133
III-Les Conséquences pour les Indiens des contacts avec les Européens	137
<i>Conclusion</i>	144
Sources et bibliographie	146
<i>Sources</i> :.....	147

INTRODUCTION

Depuis sa découverte, l'Amérique septentrionale n'a cessé de fasciner. Aux XVIIe et XVIIIe siècles malgré le renforcement et l'enracinement des sociétés coloniales ce continent nouvellement découvert continue d'attirer les voyageurs en quête d'exotisme. Nombre d'entre eux entreprennent de partager de façon écrite leurs découvertes et leurs observations sur ce continent nouvellement découvert. L'Amérique suscite l'intérêt et la curiosité en raison de son éloignement par rapport à la vieille Europe, de son environnement naturel, de ses climats et des peuples autochtones. Mais l'établissement de nouvelles sociétés captive également, avec ses populations importantes, qui ont quitté leur pays et leur région mère pour s'établir dans ce « Nouveau Monde ». Nombre d'entre eux entreprennent de partager de façon écrite leurs découvertes et leurs observations. Ces récits de voyage reflètent la manière dont les Européens pouvaient se représenter ce continent. Il constitue le matériau principal de notre mémoire.

Il convient avant tout, de définir les termes de notre sujet de recherche. La relation de voyage à l'époque moderne est définie par Réal Ouellet comme « un texte hétéroclite ou fragmenté avec une diversité formelle extrême ». Il peut être présenté sous la forme de lettre, de mémoire, de dialogues, d'annales ou de journaux, un récit d'aventure, un inventaire de curiosités et une réflexion de voyageur¹ ». Celui-ci raconte son aventure et les observations qu'il en fait, tout en prétendant à l'exactitude la plus rigoureuse. Le voyage en lui-même est donc un transport de long terme qu'on fait pour « voir des choses rares » selon le dictionnaire Furetière², dans une région, un pays ou un continent éloigné. L'intérêt que l'on en tire vient donc moins du déplacement décrit dans la relation que des observations de l'auteur sur son expérience. Elles donnent lieu à des questionnements multiples sur l'environnement, la géographie, l'anthropologie, ainsi que sur les événements de la période.

Par « Amérique septentrionales », on désigne la partie Nord du continent américain : elle commence à l'actuelle frontière avec le Mexique. Au XVIIe et XVIIIe siècle, elle comporte de vastes zones inexplorées et, le long de la côte Est, des espaces sous domination anglaise, française et espagnole. Les récits qui nous intéressent ne traitent que de certains de ces espaces :

- les colonies anglaises de Pennsylvanie, de New York, du New Jersey, de Nouvelle-

1 OUELLET Réal, *La Relation de voyage en Amérique (XVIe-XVIIIe), au carrefour des genres*, Laval, Editions du Cierl-Les presses de l'Université, 2010, p 4

2 FURETIERE, Antoine (1619-1688). *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, & les Termes de toutes les Sciences & Des Arts, divisé en trois tome-Volume trois*, La Haye et à Rotterdam, chez Arnout & Reinier leers, 1690, définition de voyage

Angleterre (qui comprend alors les provinces du Massachusetts, du Maine, du Rhode Island, du Connecticut et du New Hampshire)

- les espaces français de l'Acadie et du Canada.

Du point de vue de l'historiographie, le continent nord-américain intéresse depuis longtemps les historiens. Il a fait l'objet de nombreuses études. Elles ont couvert des champs variés, de la politique à la religion, en passant par l'économie. Mais il a fallu attendre la fin de la seconde guerre mondiale pour qu'une *histoire sociale* de l'Amérique coloniale commence à se développer et que l'histoire atlantique soit considérée comme un objet d'étude³. Selon Bertrand Van Ruymbeke, c'est la nouvelle histoire sociale, développée dans les années 50 et 60, qui voit l'essor de l'histoire des sociétés coloniales, chaque colonie devenant un sujet d'étude indépendant. Auparavant, seule une histoire globale de l'Amérique du Nord était présentée, essentiellement consacrée aux colons anglais. La nouvelle histoire sociale va changer la donne et permettre des recherches nombreuses, prenant en compte des groupes de colons autres que les pères fondateurs. Dans les années 90, l'ouvrage dirigé par Jean Heffer et François Weil, *Chantiers d'histoire américaine*⁴ témoigne de cette évolution. Il explore la richesse de l'historiographie sur l'Amérique du Nord, avec ses nombreux objets d'étude, développés par des historiens tant américains que français. L'ouvrage met également en lumière les évolutions de cette historiographie durant les dernières décennies. Il explique que les historiens ont longtemps parlé d'un « exceptionalisme américain ». Cela sous-entendait une supériorité des États-Unis sur les autres nations, en raison de leur histoire unique, avec la fondation de colonies devenues ensuite des États indépendants. Cette supériorité a été remise en question et l'Amérique du Nord est aujourd'hui présentée comme un champ d'étude interdisciplinaire, empruntant ses méthodes aux sciences sociales, et particulièrement à l'histoire sociale comme nous l'avons déjà évoqué. En histoire moderne, chaque colonie a maintenant sa propre histoire, aux prises avec sa relation avec l'Angleterre.

La prise en compte de l'Amérique française comme objet d'étude a été encore plus tardive. Cette espace colonial semble avoir pendant longtemps présenté un faible intérêt pour les chercheurs français et avoir presque disparu de la mémoire populaire dans l'hexagone. Cela peut surprendre, vu son importance pour l'Empire français entre les XVII^e et XVIII^e siècles, et le foisonnement d'écrits ou de documents d'époque comme les écrits de colons ou de missionnaires catholiques. Gilles Havard et de Cécile Vidal, auteurs de nombreuses recherches sur ce sujet, dont nous nous

3 Concept lancé par Bernard Bailyn dans l'ouvrage : BAILYN Bernard, *Atlantic History : Concept and Contours*, Cambridge, Massachussets : Havard University Press, 2005

4 HEFFER Jean, WEIL François, (Dir), *Chantiers d'histoire américaine*, Paris, Belin, 1994

sommes beaucoup inspirés, ont repris l'hypothèse de l'historien américain Joseph Zitomesrky : selon lui, le peu d'intérêt des Français et leur manque de connaissance concernant les colonies de la Nouvelle-France à l'époque moderne, viendrait du fait que celles-ci ont été perdues dans les dernières années de l'Ancien Régime, avant la Révolution Française. Cet événement, fondateur de l'identité nationale actuelle, aurait fait oublier, bien plus que les colonies républicaines du XIXe siècle, l'histoire des colonies américaines de la Nouvelle-France.

Même l'apparition de l'école des Annales, portée sur l'histoire sociale au XXe siècle n'a pas favorisé un intérêt plus marqué pour ce sujet. Et les récents débats sur la mémoire de l'esclavage et de la colonisation ont porté sur les colonies plus récentes de l'histoire de France, celle d'Afrique et d'Asie.

C'est seulement après le début des années 90 que l'intérêt pour l'Amérique française en tant que telle devient plus grand pour les historiens modernistes français, avec les travaux de Philippe Jacquin sur les Amérindiens, et enfin ceux de Cécile Vidal et Gilles Havard qui s'appliquent à faire connaître la riche histoire de cette société coloniale.

Les thèmes du voyage et des récits de voyage, quant à eux, constituent des objets d'étude bien plus anciens que l'Amérique du Nord. Ce support existe depuis l'Antiquité, et s'est développé pendant la période médiévale et jusqu'à l'époque moderne. Ainsi une littérature riche existe depuis des siècles et donne aux historiens de nombreux sujets de recherche qui encore aujourd'hui continuent d'intéresser. Parmi ceux-ci, les travaux de Gilbert Chinard et de Réal Ouellet sur la littérature exotique et les récits de voyage en Amérique à l'époque moderne ont guidé notre réflexion.

Les récits de voyage que nous allons étudier se déroulent entre la seconde moitié du XVIIe siècle la fin de la première moitié du XVIIIe. Durant cette période les empires français et anglais dominant seuls les espaces géographiques les plus au Nord de l'Amérique. Aucune autre puissance européenne n'est présente pour contester leur pouvoir. La puissance britannique en Europe et au Nouveau Monde se renforce, et on assiste à un recul progressif de l'hégémonie française en Amérique. On peut l'observer avec l'Acadie. Cette colonie est sous domination britannique au début au début du séjour du premier voyageur de notre corpus. Elle sera rendue au français en 1667. Douze ans après la visite du second voyageur, elle repasse définitivement, en 1713, sous domination anglaise. Ceci marque la première étape du recul français en Amérique et coïncide avec la fin du règne de Louis XIV en Europe. Lors des passages de nos deux voyageurs les plus tardifs, l'Acadie est totalement britannique et il n'en est fait aucune mention dans leurs récits. A cette époque les colonies anglaises connaissent une immigration importante et un fort développement de

leurs populations. En Nouvelle-France, la population est moins nombreuse et augmente moins vite, ce qui constitue un facteur de fragilisation alors que la paix entre les deux empires coloniaux est récente et instable.

L'Amérique de 1663 à 1754 paraît encore bien lointaine aux Européens. Elle est encore majoritairement inexplorée et inhabitée par l'homme. La nature y offre un caractère unique avec un foisonnement d'éléments originaux. C'est également une période de contacts avec les civilisations amérindiennes dont le peuplement et la diversité étaient encore importants, excitants la curiosité des Européens. Parallèlement, des courants de pensée comme celui des Lumières, très important à l'époque des deux derniers récits, s'intéressent à l'état de nature, à l'homme « sauvage » et remettent en question certaines valeurs des sociétés modernes comme l'absolutisme ou la hiérarchie de la société.

L'Amérique du Nord à l'époque moderne est indissolublement liée aux voyages. Pour les Européens, ce continent fût découvert par des navigateurs. Les nombreuses migrations effectuées à cette époque ne sont rendues possibles que par les voyages en mer. L'étendue de ces espaces, la curiosité des Européens pour ce nouveau continent ont également encouragé de nombreux lettrés à s'y rendre en tant que voyageurs pour témoigner de leurs observations, de leurs interrogations et leur étonnement sur les « trésors » offerts par ce nouveau monde.

Le but de ce mémoire, est, à travers l'examen de plusieurs relations de voyage, d'étudier la vision de l'Amérique septentrionale qui pouvait être celle des européens entre le XVIIe et le XVIIIe siècle.

Nous avons choisi d'interroger le regard de quatre européens ayant voyagé et écrit sur l'Amérique coloniale. Ils sont issus de pays différents, dont deux, la France et l'Angleterre, dirigent les empires présents en Amérique du Nord. Ils n'ont généralement pas visité les mêmes lieux et leurs périodes de déplacement, entre 1663 et 1754, se chevauchent peu. Ces différences d'origines, de destinations et de périodes de déplacement nous ont paru déterminantes. Elles peuvent en effet aider à distinguer les influences qui s'exercent sur chacun, et cela est important. En effet, si leurs récits évoquent de nombreuses questions et donnent une grande variété d'informations, le souci d'objectivité oblige à être prudent face aux idées exprimées. Le regard du voyageur peut être influencé ou trompé par le contexte. Le journal écrit a pu être modifié lors de sa retranscription, des rajouts ont pu être effectués par l'auteur même après son voyage, lorsqu'il s'agit d'une relation écrite pendant le séjour. Il a pu se soucier de ne pas se mettre à dos une autorité supérieure, comme un gouvernement ou une Église établie. Enfin, chaque voyageur peut commettre ses propres erreurs de jugement.

La relation de voyage la plus ancienne de notre corpus a été rédigé par un Britannique, John Josselyn, qui s'est rendu en Nouvelle-Angleterre à deux reprises, d'abord entre 1638 et 1639, puis entre 1663 et 1671. Il est donc l'auteur de deux récits sur l'Amérique. Le premier est essentiellement consacré à l'environnement naturel de cette colonie. Nous nous sommes donc intéressés à son second voyage, qui présente des sujets variés plus aptes à nous renseigner sur le visage des sociétés coloniales et des relations avec les autochtones. Nous l'avons étudié dans sa langue d'origine, l'ancien anglais, tel que nous l'avons trouvé sur un site d'archive en ligne dans sa version intégrale⁵.

Peu d'informations sur John Josselyn sont arrivées jusqu'à nous. Il naît en 1603 et meurt en 1675. C'est un herboriste, écrivain et voyageur anglais, auteur de plusieurs ouvrages scientifiques sur la botanique. Connue comme le premier herboriste à avoir botanisé en Nouvelle-Angleterre. Il y aurait répertorié plusieurs sortes de fleurs. Dans sa première relation de voyage, il se montre plus intéressé à décrire les espaces naturels américains que la politique ou la société. Il est également un fidèle du roi d'Angleterre et de l'Église établie. Son second récit livre un regard intéressant sur la société puritaine du Massachusetts.

Le second texte étudié a été rédigé entre 1699 et 1701 par un sieur de Diéreville, dont le prénom n'est pas connu. Il naît à Pont-l'Évêque en Normandie. Il est connu pour avoir rapporté d'Acadie, la colonie française dans laquelle il s'est rendu, des spécimens naturels, et pour le récit de son voyage. Ce dernier lui a été demandé par le conseiller et intendant du roi, Monsieur Bégon⁶ (Michel Bégon 1638-1710). Il a d'abord été rédigé intégralement en vers, avant d'être partiellement réécrit en prose. Cet élément poétique doit inciter à la prudence : le voyageur a pu embellir son récit au service du lyrisme, plutôt que de chercher l'objectivité. Lorsqu'il se rend en Acadie et à Port-Royal le comptoir vit ses derniers instants de pouvoir français, avant de repasser entre les mains des Britanniques, comme se fût le cas à plusieurs reprises – définitivement cette fois. L'élément poétique de cette relation doit également nous encourager à être prudent, le voyageur, a probablement pu embellir son récit au service du lyrisme plutôt que de chercher à constamment être objectif sur ce qu'il décrit. Au moment pendant lequel il se rend en Acadie et à Port-Royal, le comptoir vit ses derniers instants de pouvoir français, et s'appête à repasser définitivement, comme se fût le cas à plusieurs reprises, entre les mains des Britanniques. Le choix de l'écriture du nom de l'auteur a été conservé comme la relation étudiée le présentait, avec l'orthographe « Diéreville ».

5 archives.org

6 DIEREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France, Rouen*, J-B Besongne, 1708, épître page IV

Certains historiens l'écrivent « Dièreville » ou « Diéréville ». Le langage original contenu dans le texte en ancien français a également été maintenu. Les citations qui en ont été tirées pour illustrer notre réflexion seront telles que le document les présentait.

Le récit suivant a été écrit par un herboriste suédois, membre de l'Académie des Sciences de Suède et élève du célèbre Linné⁷. Nommé Peter Kalm, il naît en 1716 et meurt en 1779. Présent en Amérique de 1748 à 1751, il est, parmi les quatre auteurs de notre corpus, celui qui voyage le plus : de la Pennsylvanie, à New York en passant par le New Jersey, puis la Nouvelle-France. Son objectif de voyage est de ramener des spécimens naturels à l'Académie des Sciences de Suède. Mais il ne s'est pas contenté d'écrire sur les plantes et les animaux. Il livre également un regard plein d'intérêt sur les différentes sociétés coloniales, anglaises ou françaises, sur les différents groupes de migrants et d'indiens. Proche, en tant que scientifique, du courant suédois des Lumières, il se trouve doté d'une certaine éducation et d'une ouverture d'esprit qui se remarque dans son récit.

Celui-ci a été écrit en suédois avant d'être traduit en allemand puis en anglais. La version étudiée pour la réalisation de ce mémoire est écrite en anglais contemporain.

Enfin, le dernier récit de voyage vient d'un Allemand, Gottlieb Mittelberger. Il se distingue des trois autres car son auteur s'est rendu en Amérique, et plus précisément en Pennsylvanie de 1750 à 1754, dans le but de s'y établir. Il ne s'agit donc pas, à proprement parler d'une relation de voyage. La rédaction a eu lieu après le retour de l'auteur en Allemagne, suite à l'échec de son établissement. Selon Gilles Bertrand, un migrant ne peut pas être défini comme un voyageur puisque le procédé et le but du voyage ne sont pas les mêmes. Nous parlerons donc de migrant pour parler de Mittelberger, même si son établissement au Nouveau Monde n'a été que temporaire⁸.

Nous savons peu de choses sur la vie de Gottlieb Mittelberger, excepté qu'il est né à Enzweihingen, dans le comté de Vaihingen en Rhénanie. La pauvreté dont il est sujet l'encourage

7 MAZURIC Simone, *Histoire des Sciences à l'époque Moderne*, Paris Armand Colin, U Collection, 2009, p 269 : « [...] Linné, le « prince des botanistes ». Fils d'un pasteur de campagne né, à Rashult (Suède), Carl Linnaeus ou Charles Linné (1707-1778) commence des études de médecine dans les universités suédoises puis part pour la Hollande où il obtient le grade de docteur en médecine et où il publie en 1735, la première édition du *Systema Naturae*. [...] il devient en 1741 professeur à l'université d'Uppsala [...]. Il a été l'un des membres fondateurs de l'Académie des Sciences de Stockholm (1739), dont il a été le premier président [...]. En 1762, il est reçu associé étranger de l'Académie royale des sciences de Paris. »

⁸ BERTRAND Gilles. Le voyage en Italie au XVIIIe siècle: problématiques et perspectives. In Association des Historiens Modernistes des Universités, *Le Voyage à l'époque moderne*, Presses de l'Université de Paris Sorbonne, 2004 (page 27-46) : « Rappelons que les voyageurs ne peuvent pas être à proprement parler définis comme des migrants, puisqu'en tant que voyageurs l'historien les appréhende comme des individus se déplaçant seuls ou en petits groupes, allant d'un point à un autre pour une durée en général limitée et ayant le souci de découvrir, d'étudier ou d'enregistrer certains aspects soit du pays qu'ils parcourent, soit de leur propre condition de voyageur. »

comme beaucoup d'autres Allemands à migrer vers l'Amérique en tant que « servant sous contrat ». C'est-à-dire qu'il échange le paiement de son passage contre plusieurs années au service d'un riche propriétaire. Son expérience se passe mal, ce qui le pousse à retourner en Allemagne et relater son histoire. Il décrit la province coloniale de Pennsylvanie pour montrer ce qu'elle est vraiment selon lui. Son but est d'éviter que d'autres Allemands de sa condition se laissent à leur tour séduire par l'idée d'une Amérique idéale, et abandonnent leur région maternelle pour s'établir outre atlantique. Cet auteur doit donc lui aussi être lu avec précaution : la volonté de dissuader les lecteurs de rejoindre le Nouveau Monde a pu l'encourager à exagérer ou modifier la réalité.

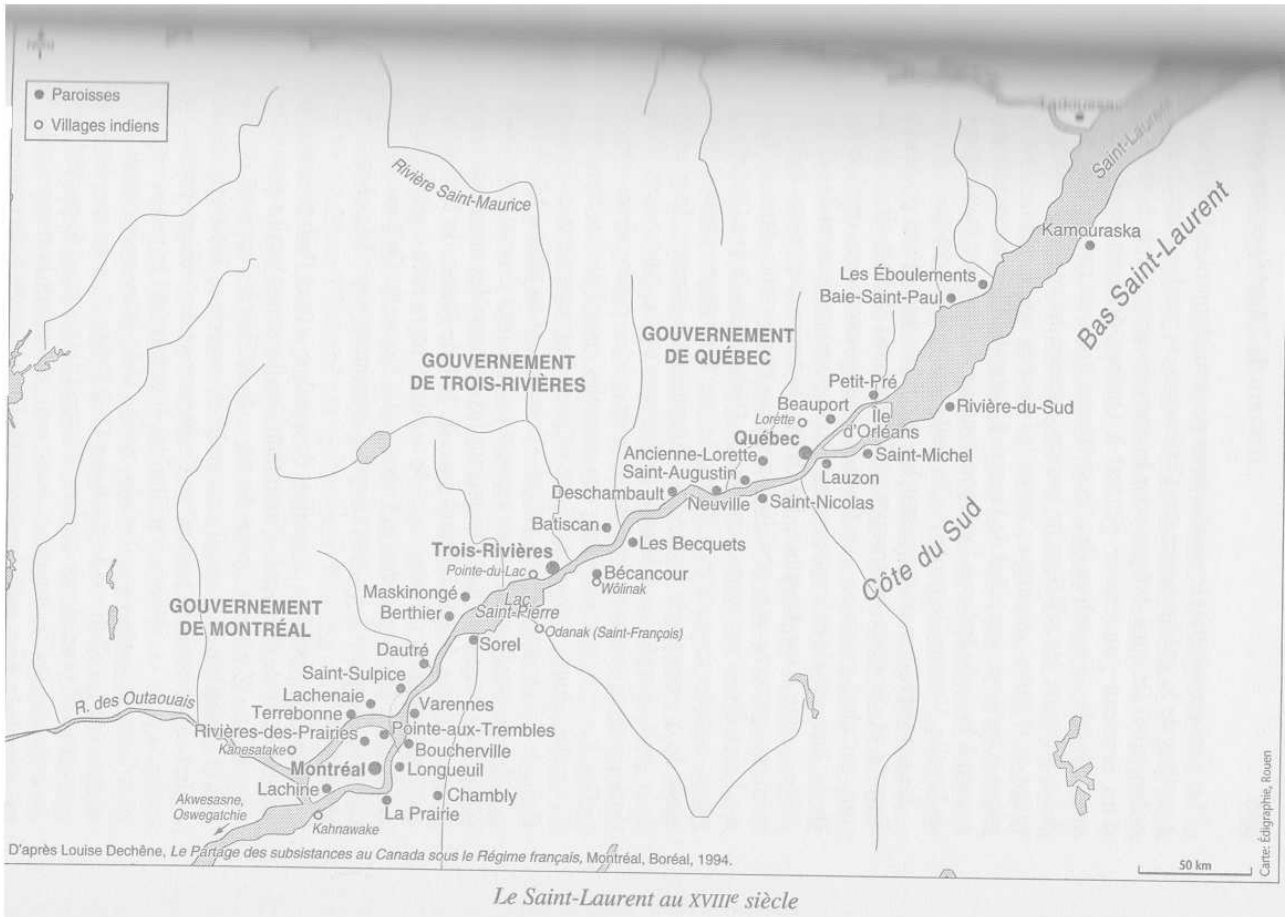
Pour savoir comment pouvait être perçu le Nouveau Monde à leur époque, nous essaierons de confronter les témoignages de ces quatre voyageurs différents. Nous tenterons d'examiner, pour chacun d'eux, comment son regard a pu être influencé par ses origines nationales, religieuse, sociale, comme par ses conditions de voyage. Cela revient à chercher à savoir si l'image qu'ils donnent de leur monde est fiable et dans quelle mesure ils nous renseignent sur l'histoire politique et sociale des colonies.

Il s'agira d'abord de montrer comment ils envisagent ce dernier en raison de son éloignement, marqué par la durée du voyage.

Nous verrons alors comment ils réagissent face à la nature qu'ils découvrent sur ce continent : qu'est-ce qui les effraie, les dérange, les attire et les fait réagir ?

Nous étudierons ensuite leur vision des différentes sociétés coloniales. Devant la nouveauté mais aussi devant la continuité par rapport aux métropoles et aux États européens dont ils sont issus. Nous verrons si la description qu'ils en donnent est critique ou élogieuse,.

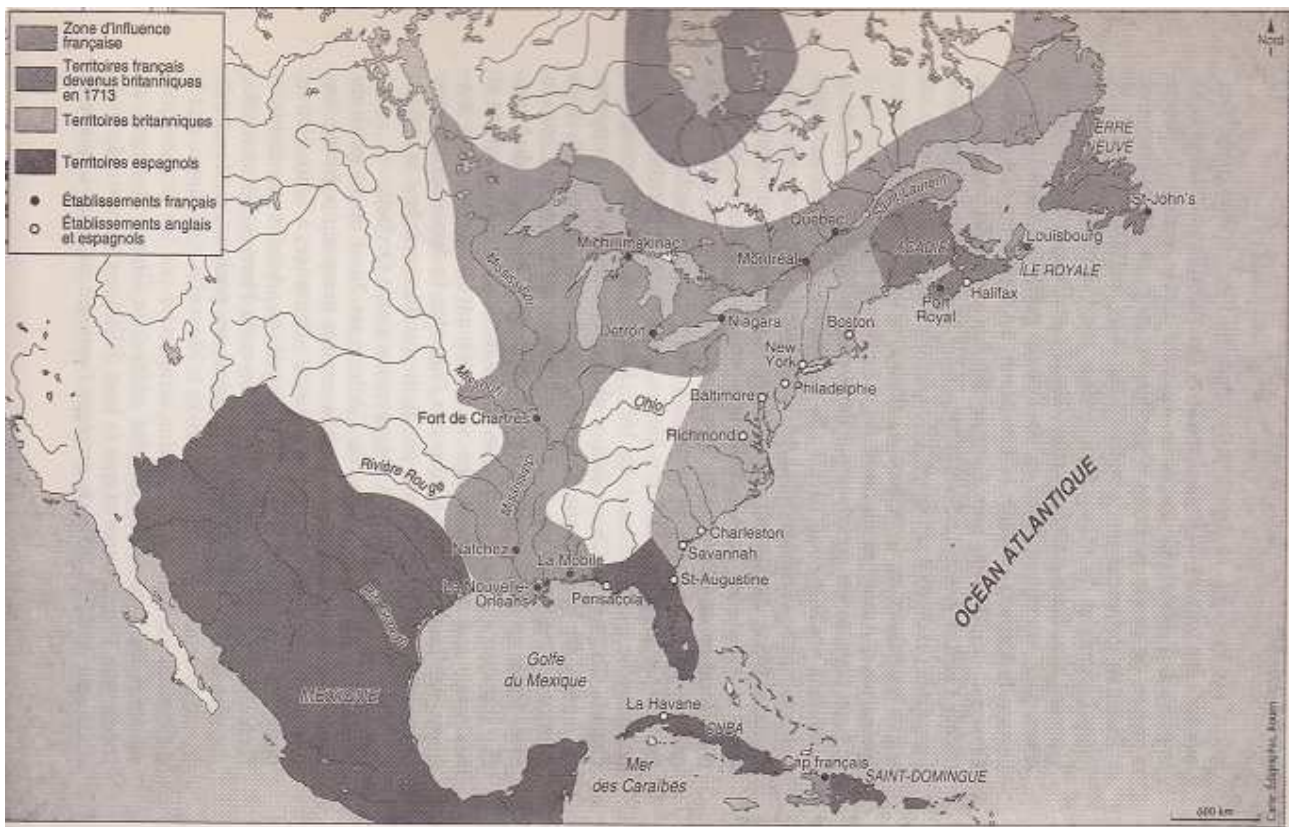
Enfin, nous nous intéresserons à leur observation des populations autochtones, qu'ils appellent souvent « indiens » ou « sauvages ». Il faudra s'intéresser à leurs commentaires et à leur jugement sur ces civilisations nouvellement rencontrées, sur leurs coutumes, leurs croyances, sur les relations qu'elles entretiennent entre elles et avec les populations européennes.



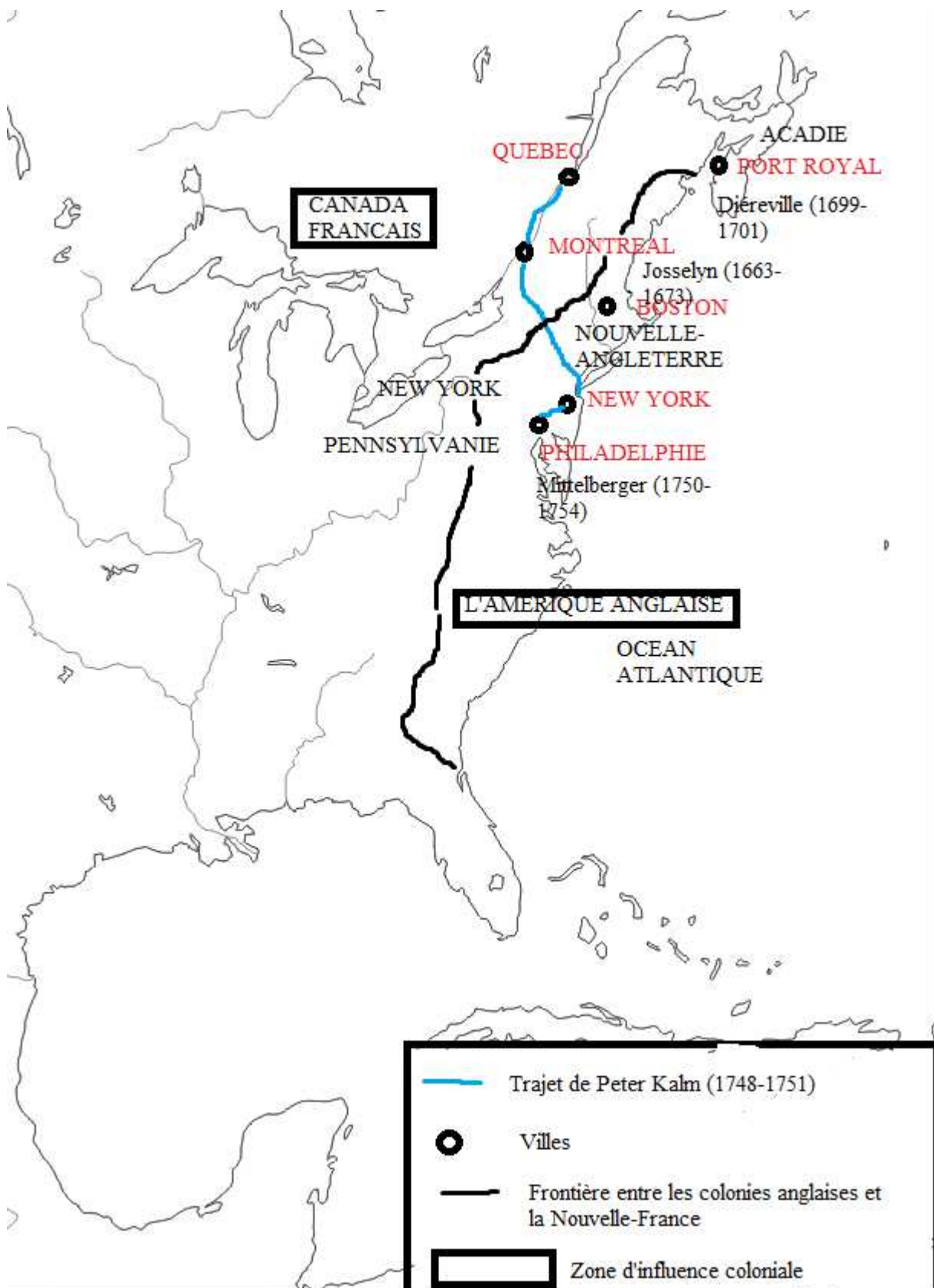
Carte 1 : La Saint-Laurent au XVIII^e siècle visité par Peter Kalm entre 1748 et 1751, carte, Histoire de l'Amérique Française, Gilles Havard, Cécile Vidal, page 105, sources Louise Duchêne, La partage des subsistances au Canada sous le Régime français, Montréal, Boréal, 1994



Carte 2 : La Nouvelle Angleterre coloniale au XVIIe siècle, lieu du voyage de John Josselyn (1663-1671)

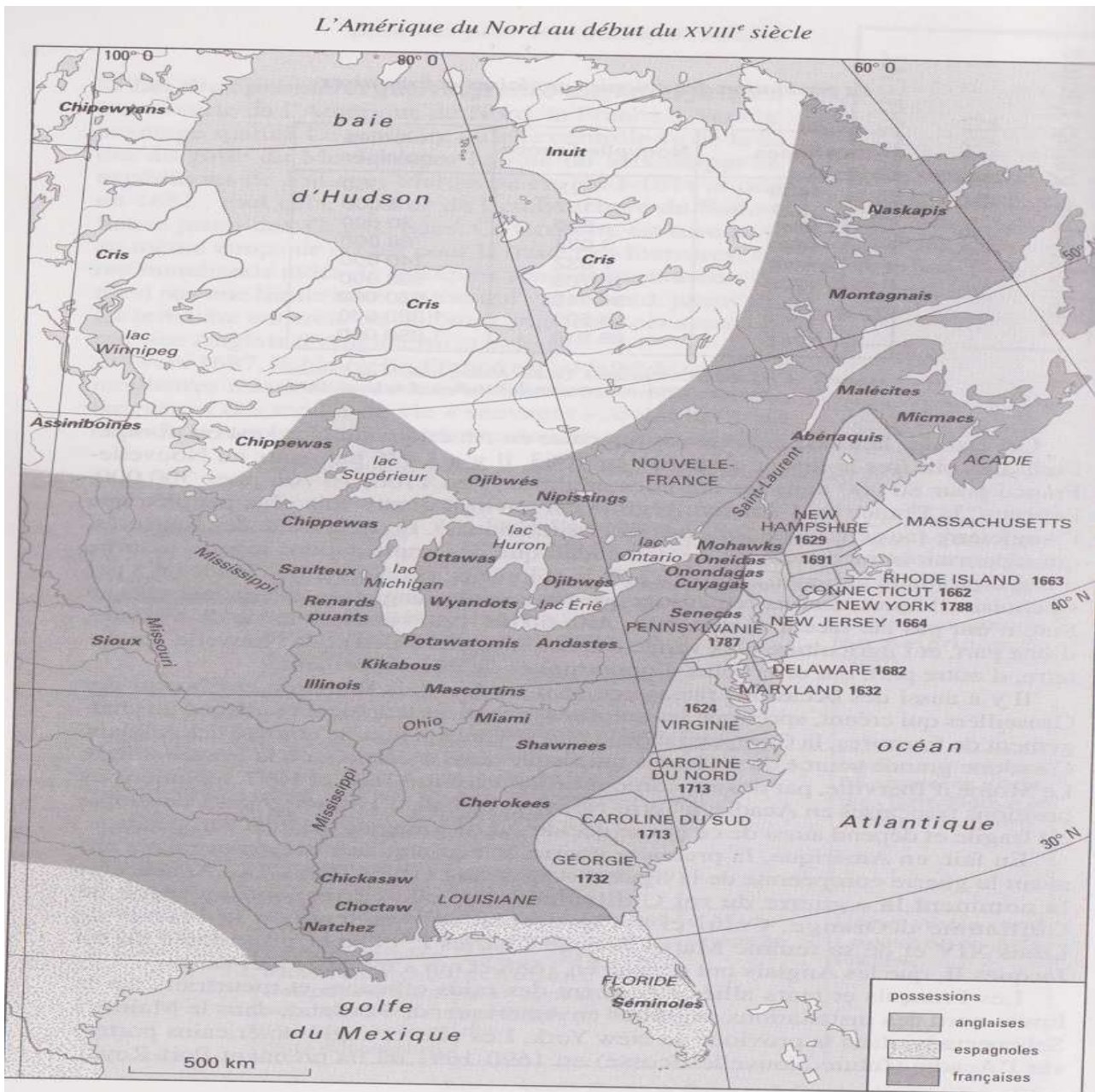


Carte 3 : L'Amérique du Nord au XVIIIe siècle, Gilles Havard, Cécile Vidal, Histoire de l'Amérique Française, carte Edigraphe, Rouen



Carte 4 : L'Amérique septentrionale, les lieux de passages des voyageurs

Carte 4



Carte 5 : L'Amérique du Nord au début du XVIIIe, Hélène Trocmé, Jeanine Rovet, Naissance de l'Amérique moderne XVIe-XIXe siècle, Paris, Hachette Supérieur, 1997, page 68

PARTIE 1

FASCINATION ET CRAINTE DES VOYAGEURS EUROPÉENS, FACE À UN ESPACE LOINTAIN ET DIFFÉRENT DE L'EUROPE

CHAPITRE 1 – LE VOYAGE EN MER, UNE LONGUE ÉTAPE OBLIGATOIRE POUR ACCÉDER AU NOUVEAU MONDE

Le voyage à travers l'Océan Atlantique a permis la découverte, la colonisation et le peuplement du continent nord-américain depuis l'Europe. C'est le passage obligatoire pour tout homme ou femme de l'époque moderne qui entreprend de migrer ou de voyager dans ce nouveau continent. Nos relateurs n'échappent pas à cette règle et doivent bien évidemment traverser l'Océan Atlantique pour se rendre dans les colonies.

Chacun des quatre voyageurs, s'applique à donner une description précise de son trajet en mer depuis l'Europe jusqu'en Amérique. Même si la description du Nouveau Monde ou leurs expériences au Nouveau Monde est l'objet principal de leur relation, aucun d'entre eux ne fait l'impasse sur cette étape, et tous, le racontent depuis leur embarcation en Europe.

Au XVII^e comme au XVIII^e, les voyages en bateau jusqu'au nouveau continent sont décrits comme longs, hasardeux et parfois même périlleux. Même si presque un siècle sépare le deuxième voyage de Josselyn en 1663 du passage de Mittelberger en 1750, les conditions ne se sont pas beaucoup améliorées. Aucun des quatre relateurs de notre corpus n'est vraiment un habitué de ce genre de transport, et tous ne voyagent pas dans les mêmes conditions. Ils abordent chacun leur voyage de façon différente et en relatent les détails.

Comment les voyageurs décrivent-ils ce long et hasardeux trajet en mer ? Comment réagissent face aux difficultés et aux dangers de la vie en mer ? Comment vivent-ils leur manque d'expérience maritime ? Enfin qu'est-ce qui différencie le trajet de Gottlieb Mittelberger qui voyage en tant que migrant dans des conditions de quasi-servitude, de celui des autres auteurs ?

I-Attitude des voyageurs face au trajet en mer, appréhension, observation

a-Un voyage long et périlleux

Les relations de Josselyn, et Kalm, rédigées sous la forme de carnets de bords avec indications chronologiques, permettent de rendre compte de la durée de leur trajet en mer. Il s'agit d'un journal avec des détails précis et datés. Diéreville, quant à lui dresse un récit sans indication chronologique au jour le jour. Il décrit ce qu'il observe et ce qu'il ressent sous une forme plus littéraire en alternant, descriptions et récits en prose ou en vers.

Diéreville et Josselyn, depuis La Rochelle pour le premier et depuis Gravesend pour le deuxième, ont passé environ deux mois en mer pour rejoindre l'Amérique. Le voyageur anglais part

le 3 mai 1663 et n'arrive à Boston que le 8 juillet⁹ de la même année alors que le Français effectue un trajet de cinquante-quatre jours¹⁰. Depuis l'Angleterre, Peter Kalm voyage plus rapidement : du 5 août au 13 septembre 1748. Il explique, que le voyage s'effectue paisiblement en raison des bonnes conditions météorologiques¹¹. Il parle même de plaisir du voyage: «*La civilité du Capitaine Lawson améliora le plaisir du voyage [...]12* ». Si on compare le récit de Kalm et celui de Diéreville, et plus tard celui de Mittelberger, on constate que tous ne voyagent pas dans les mêmes conditions.

Les trois relateurs font montre d'une volonté affirmée de retranscrire précisément la réalité. Réal Ouellet explique que les dates, les localisations et les distances, « tissent la trame sur laquelle s'inscrit un itinéraire imposé par les conditions naturelles [...] 13 ». Il affirme que, pour tout relateur, la lutte contre les éléments marins, est un combat contre « ce qui entrave la vision¹⁴ ». Le regard de l'observateur se déplace au rythme du navire. Les voyageurs décrivent ce qu'ils observent et ce qu'ils ressentent sans avoir la certitude de l'endroit où ils se trouvent et sans avoir une notion précise de la distance qui les sépare de l'Amérique. Kalm se réfère beaucoup à ce que lui dit le Capitaine Lawson qui dirige son bateau, « *Le Capitaine Lawson [...], nous a assuré hier que nous étions selon toute apparence très près de l'Amérique* ¹⁵ ». On comprend que le Suédois est incapable prendre à son compte cette information.

Diéreville, quant à lui, exprime son impatience à finir ce long périple. C'est lui qui montre le plus d'émotion et d'inquiétude dans sa description. A plusieurs reprises, il parle de son espoir d'arriver à destination :

Le sondeur criait terre [...]
Alors nous fîmes mille cris,
pour en marquer notre allégresse,
Mais elle se tourna promptement en tristesse,

⁹ JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Havard College, (1ère ed 1675), 1865, p 31 et p 36, Annexe 3 et 7

¹⁰ DIEREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France*, Rouen, J-B Besongne, 1708 Epitre, p IV, V, VI Annexe 1, 2 et 3

¹¹ KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937), 1964, p 16, Annexe n°

¹² *Ibid.* p 16: "Captain Lawson's civility increased the pleasure of the voyage [...]." Annexe 16

¹³ OUELLET Réal, *La Relation de voyage en Amérique (XVIe-XVIIe), Au carrefour des genres*, Laval, Editions du CIREL, Les Presses de l'université, 2010, p 25

¹⁴ *Ibid.*, p 24

¹⁵ P. Kalm, *op.cit.*, p 6: "Captain Lawson [...], assured us yesterday that we were to all appearances very near America [...]." Annexe 1°

Ici, le « nous », remplace le « je ». L'auteur semble partager le même sentiment que la plupart de ses camarades de voyages. A l'inverse de Kalm, Diéreville semble vivre une traversée agitée. Il évoque à plusieurs reprises les vents contraires qui gênent la progression du navire. Pour parler du gros temps, il utilise des termes épiques. Il parle d' « orages », de « tempêtes » et d' « horribles vents » ¹⁷. Le Français fait un récit d'aventure.

b-Description des paysages marins

Kalm et Josselyn, qui semblent avoir eu moins de soucis avec la durée du voyage que Diéreville, s'appliquent à décrire les paysages et les mondes marins. La durée du trajet et la volonté des relayeurs de livrer une relation au jour le jour avec indications chronologiques, les oblige à trouver chaque jour de nouveaux détails à décrire. Etant tous les deux des scientifiques, Peter Kalm, naturaliste en mission pour l'Académie des Sciences de Suède, et John Josselyn, herboriste et écrivain auteur de plusieurs ouvrages sur les plantes, ils montrent tous deux un intérêt beaucoup plus marqué pour la nature que le français.

Les voyageurs passent de la narration à la description. La relation évolue, on sent une volonté d'apporter quelque chose de nouveau au lecteur en quête d'exotisme. Josselyn semble le plus appliqué à livrer des éléments de ce genre. Il évoque même une escale sur une terre, qu'on devine être une île. S'ensuivent plusieurs descriptions : «des fleurs en abondance, un village et une petite église 18». On comprend que cette île est habitée ou a qu'elle l'a été. Il s'attache ensuite à décrire les tortues de mer, qu'il rencontre durant la traversée, affirme en avoir mangé, en fait la description, comparant son cœur à celui d'une grenouille, d'un brochet ou d'un porc¹⁹. L'auteur décrit plus de cinq sortes de tortues de mer différentes, et ajoute des connaissances personnelles, notamment une description sur l'accouplement et la pondaison.

Peu avant l'arrivée, il décrit des herbes de mer de la Baie de Mexico ce qui témoigne qu'il a une certaine connaissance du monde marin et même de l'Amérique. Josselyn se fait valoir en exposant sa science. Ouellet rapporte que les voyageurs auteurs de récits se plaisent à faire étalage de leurs connaissances, et à « les montrer triomphantes, alors même qu'il ne les maîtrise pas encore²⁰ ». Il faut ne toutefois pas oublier que le voyageur anglais a déjà effectué un voyage en

16 Diéreville, *op.cit.*, p 31, Annexe 19

17 *Ibid.*, p 23, Annexe 16°

18 J. Josselyn, *op.cit.*, p 32; “[...] abundance of flowers, a village and a small Church.”, Annexe 4

19 J. Josselyn, *op.cit.*, p 33, 34, Annexe 5 et 6

20 R. Ouellet, *op.cit.*, p 53

Amérique, au moment où il écrit cette deuxième relation. Ouellet affirme aussi qu'il est possible que de nombreux relateurs complètent leur relation par une documentation réalisée après leur voyage, sans préciser le fait pour ne pas nuire à leur réputation.

Kalm en bon naturaliste, donne de nombreux détails sur la taille des vagues, la force des vents, la couleur de la mer avant de prévenir le lecteur qu'il s'apprête à interrompre le récit chronologique pour dresser un catalogue descriptif des espèces naturelles originales qu'il a observé, « Ici je vais retourner à la mer et donner au lecteur un court compte rendu des divers éléments et phénomènes appartenant à l'histoire naturelle, durant notre traversée de l'Océan 21». Cette description des espèces commence dans son récit, le 13 septembre et s'étend jusqu'au 15 septembre sur neuf pages, ce qui illustre l'importance consacrée à l'environnement maritime pour Peter Kalm. Comme Josselyn, il fait une description des herbes de mer, en étant toutefois beaucoup plus précise. Alors que le Britannique se contente de les évoquer et d'en expliquer l'origine, le botaniste suédois, en décrit plusieurs espèces, avec des observations sur la taille, la couleur. Il s'applique à être le plus précis possible quand il décrit les crabes, les méduses²², et différentes sortes de poissons ou d'oiseaux de mer²³.

Quand Peter Kalm écrit cette relation, on peut supposer qu'il n'oublie pas sa carrière de naturaliste. Il est en mission pour l'Académie scientifique de son pays et sa relation doit contribuer à enrichir sa discipline de savoirs nouveaux.

c-Vie au sein du navire

Diéreville est moins attaché que Kalm à décrire les paysages pendant la traversée. Il s'applique à décrire la vie au sein du navire. Il précise d'emblée qu'il n'a pas de connaissance des usages de la vie à bord. Il regrette sa passivité et son incapacité à prendre part au travail de l'équipage:

Que faire en pareille aventure?
J'étois assez embarrassé,
On sçauroit toûjours être dans la lecture,
L'efprit en est bien-tot lassé [...] ²⁴

21 P. Kalm, *op.cit.*, p 7: "Here I shall return to the sea and give the reader a short account of the various occurrences and phenomena belonging to natural history, during our crossing the Ocean.", Annexe 2

22 *Ibid.*, p 9, Annexe 3

23 *Ibid.*, p 12, Annexe 4

24 DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France, Rouen, J-B Besongne, 1708, p 8* : Annexe n°

Il se plaint de l'ennui dû à la durée du trajet et à l'inactivité. Si l'on en croit Gilles Havard et Cécile Vidal, on comprend que la passivité des voyageurs caractérisait tous les trajets vers l'Amérique à travers l'Océan Atlantique, et que Diéreville n'est pas le seul à avoir souffert de cette longue attente²⁵. Le relayeur semble tromper l'ennui en racontant sa vie au sein de l'équipage du navire. À plusieurs reprises, il vante le courage, l'habileté et la bonne humeur des marins :

Et ne craignant aucun hazard,
L'Equipage en faisant fon quart,
N'eut qu'à fumer, chanter & rire [...] ²⁶.

Il va même jusqu'à les comparer à des médecins pour exprimer la confiance qu'il a en eux²⁷. Diéreville loue aussi le capitaine assurant qu'il est un « fort habile homme [...]28 », capable de prévenir les accidents. Il y a peut-être derrière ces louanges un a priori patriotique : l'auteur est mandaté par une autorité supérieure proche du roi de France. Vanter le courage et la force de l'équipage, vise peut-être à faire valoir la force de la flotte royale. Il faut toutefois rester prudent car l'auteur ne précise pas si le navire sur lequel il voyage appartient au roi.

Pour occuper son voyage en mer et nourrir sa description, le voyageur français relate les occupations des marins. Il raconte comment il a fait usage du tabac et rapporte que les matelots ont l'habitude de fumer la pipe: « Tout Novice que j'y étois, je m'abandonnais à la rêverie où jette d'ordinaire la vapeur de cette Plante Indienne [...]29 ». Le voyageur initié à l'usage d'un produit exotique pour les Européens prend soin d'en expliquer l'origine.

L'usage du tabac n'est pas la seule pratique rapportée par Diéreville. Il interrompt sa relation, pour introduire une anecdote qui témoigne des superstitions des marins : il raconte qu'un jour où les conditions étaient contraires et menaçantes, un des matelots aurait « dit que le vent ne deviendrait point bon, qu'on n'eût donné le fouet à un Mousse; chacun y souscrit, & ce qui fut dit, fut fait³⁰ ». Il relate ensuite comment un membre de l'équipage a été choisi pour être ensuite sévèrement flagellé nu sur le pont. Ceci témoigne des pratiques non dépourvues de cruauté dont l'équipage peut faire preuve.

Diéreville présente l'équipage comme des gens joyeux et joueur. Les matelots lui font subir un rituel, un « baptême », auquel ont droit tous ceux qui franchissent les bancs de Terre-

25 HAVARD Gilles, VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique Française*, Paris, Champs Flammarion, (1ère ed 2003), 2006, p 206 : « Les journées s'écoulaient péniblement dans l'ennui et la monotonie. »

26 Diéreville, *op.cit.*, p 7, Annexe 9

27 *Ibid.*, p 14, Annexe 14

28 *Ibid.*, p 6, Annexe 8

29 *Ibid.*, p 8, Annexe 10

30 *Ibid.*, p 26, 27, Annexe 17 et 18

Neuve pour la première fois³¹. Ce « baptême » n'a rien de religieux, c'est une tradition de marins expliquent Havard et Vidal³². Selon le voyageur français, il s'agit en effet d'un rituel amusant pour fêter l'arrivée dans les eaux américaines.

Tout au long du voyage, Diéreville, qui n'a pas l'intérêt et les connaissances de ses homologues suédois et anglais pour l'environnement naturel qui l'entoure, s'attache à raconter la vie à bord, ce qui lui donne l'occasion de mettre en œuvre l'élégance de son écriture.

II- Les Dangers du voyage

a-Dangers « naturels » et dangers humains

Nous avons vu qu'au XVII^e comme au XVIII^e les aléas de la navigation au long cours rendaient la navigation difficile et même souvent dangereuse. Gilles Havard et Cécile Vidal parlent en effet d'un voyage « long et périlleux » et confirment la fréquence de tempêtes et des mauvaises conditions météorologiques³³. Josselyn ne dit rien de ses craintes ou ses angoisses et n'évoque pas l'éventualité d'accidents ou d'autres dangers. Diéreville et Kalm sont plus loquaces sur ce sujet.

Diéreville paraît être le voyageur le plus angoissé et celui dont la traversée de l'Atlantique fut la moins tranquille. Dès le départ du port de La Rochelle, il affirme avoir bien failli mourir emporté par une vague alors qu'il tentait de monter dans le navire à l'aide d'une corde³⁴. Dès le lendemain son navire est très près d'en percuter un autre : « Un Navire qui fut chassé fur le nôtre par le vent qui le forçoit, nous fit aprehender qu'en se choquant tous deux, ils ne brisassent l'un contre l'autre [...]»³⁵. On comprend dès les premières pages que le voyage du français fut mouvementé.

Le Français et le Suédois Peter Kalm décrivent tous les deux un même type d'accident : en approchant l'Amérique, le fond de leur navire heurte le sol et s'immobilise. Kalm décrit la panique et la violence de l'incident: « [...] le navire heurta le sable, et ce choc fut suivi par quatre autres chocs violents. La consternation fut incroyable, et à juste titre, car il y avait plus de quatre-vingt

³¹*Ibid.*, p 40, Annexe 22°

³² G. Havard, C. Vidal, *op.cit.*, p 206 : « le voyageur devait se présenter devant un marin déguisé en bonhomme Terre-neuve. On le faisait s'asseoir au bord d'un baril rempli d'eau où il était plongé s'il refusait de prêter le serment de ne pas divulguer ce rituel et de ne jamais toucher une femme de marin ou bien manquait de donner quelques pièces à l'équipage pour qu'il puisse s'offrir de l'eau de vie. »

³³ HAVARD Gilles, VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique Française*, Paris, Champs Flammarion, (1^{ère} ed 2003), 2006, p 205 : « Le voyage était long et périlleux [...]. Dans l'Atlantique Nord, le mauvais temps et les tempêtes étaient fréquents [etc.]. »

³⁴DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France, Rouen, J-B Besongne, 1708*, p 1, 2, 3, 4, Annexe 4, 5, 6 et 7

³⁵ *Ibid.*, p 6, Annexe 8

personnes à bord [etc.] »³⁶. L'événement semble encore plus grave chez Diéreville puisque le fond du bateau prend l'eau. S'en suit la description de l'opération d'évacuation de l'eau et de réparation de la cave du navire³⁷.

L'auteur raconte ensuite comment le naufrage est évité grâce au travail du charpentier. Comme pour Kalm, c'est le charpentier du navire qui sauve la situation. Diéreville ne cache pas ses émotions « nous ne périrons point par-là, l'espoir qu'il (le charpentier) en donna remit un peu mon esprit fort allarmé³⁸ ».

Les tempêtes et les risques d'accidents n'étaient pas les seuls dangers du voyage en mer. Les humains pouvaient aussi représenter une menace pour les passagers. Diéreville craint les tempêtes, mais aussi les pirates. Lorsque son navire en croise en autre, il a peur qu'il s'agisse de corsaires de Salé³⁹. Crainte justifiée : il pourrait s'agir de « barbares » ne faisant « nul quartier⁴⁰ ». Tout au long du trajet, Diéreville rapporte les dangers traversés jusqu'à son arrivée aux rives de l'Amérique. À l'entrée dans la baie de Port Royal, en Acadie, il raconte avoir été attaqué par un navire royal français

Ils tirèrent trois coups à charge de boulet [...].
Etant à la portée au plus du Pistolet,
Ils auroient mis notre Navire en cendre [...]

41

La raison de cette attaque n'est pas clairement expliquée mais on comprend que ce vaisseau royal a pour mission de défendre la colonie a dû prendre le navire qui transporte Diéreville pour un navire ennemi.

Diéreville, et Kalm (dans une moindre mesure) témoignent des nombreux périls qui pouvaient se dresser sur le chemin des voyageurs et nuire à la réussite de cette entreprise. Le Français, qui semble avoir beaucoup souffert pendant cette étape de ce voyage montre toutes ces craintes. N'oublions pas néanmoins que, par souci littéraire ou pour se donner de l'importance à sa mission, Diéreville peut avoir été tenté de dramatiser sa relation.

36 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937), 1964, p 6: “[...] the ship struck on the sand, and this shock was followed by four other violent ones. The contention was incredible; and very justly might it be so; for there were above eighty persons on board [etc.]”, Annexe 1

37 Diéreville, *op.cit.*, p 36, Annexe 21

38 *Ibid.*

39 MAZIANE Leïla, *Salé et ses Corsaires (1666-1727) Un port de Course Marocain au XVIIe siècle*, Caen, Bibliothèque du Pôle Universitaire Normand, 2007, p 123 : « Situé à cinquante milles à peine du détroit de de Gibraltar Salé était le seul port corsaire de l'Afrique Mineure, -du moins jusqu'à la reprise de la Mamora en 1681 et de Larache en 1689. »

40 Diéreville, *op.cit.*, p 17, Annexe 15

41 *Ibid.*, p 57, Annexe 25

b-Une certaine dramatisation des péripéties du voyage et héroïsation du relayeur

En faisant état des dangers qu'ils traversent pendant leur voyage, en les présentant sous un jour dramatique, les relateurs se posent en héros. Ouellet explique : « le voyageur n'ayant habituellement aucun rôle à jouer dans la manœuvres du bateau ou dans les décisions à prendre, le relateur anime son récit en dramatisant la lutte contre les éléments naturels ou contre des ennemis invisibles mais toujours présents⁴² ». Il est fort possible que Diéreville utilise la forme poétique pour traduire l'ampleur des dangers rencontrés durant la traversée. Il exprime son inquiétude face aux mouvements de la mer qui menacent le navire. Il écrit notamment une prière à Dieu qu'il dit avoir récité à bord et qui témoigne de ses craintes et de son mal-être :

Je vais peut-être trop ingénûment avouer ma foibloisse, j'en eus peur, nous n'étions point en état de réfiter à de telles gens, & je fis cette Priere pour la dire au Seigneur.
Grand Dieu, Maître de nos deftins,
Conduis nous dans notre Voyage,
Et garde-nous dans ce Paffage
43
d'être pris par les Saletins.

Cette prière exprime la grande peur de Diéville qui s'en remet à Dieu. Plus loin, il affirme n'avoir plus goût pour rien et avoir passé un jour sans boire ni manger⁴⁴. Il convient même de cette tendance à la dramatisation quand il écrit « J'étois induftrieux à faire mon martire [...]»⁴⁵. Si l'on en croit Réal Ouellet, c'est peut-être pour combler cette inaction et pour nourrir son récit que Diéreville exprime ainsi ses souffrances.

Diéreville se place parfois comme protagoniste de l'action. Réal Ouellet explique que les écrivains de relations de voyage se placent souvent au cœur de l'action en utilisant l'énoncé impersonnel. On peut effectivement relever chez notre voyageur français, une fréquente utilisation des énoncés « nous » ou « on ». Cet emploi reste exceptionnel quand il rapporte les manœuvres du bateau car Diéreville manque rarement l'occasion de louer le courage des matelots et de rappeler son incompetence concernant les techniques de navigation. Il peut toutefois lui arriver de s'associer par l'écriture à l'effort collectif : « [...] on se mit à deferler toutes les voiles que les vents avoient obligé de serrer par leur violence [...]»⁴⁶.

Quand il s'agit de navigation, Diéville a rarement recours à cette forme impersonnelle. Il y a plus souvent recours quand il est question de pêche ou de chasse ou quand il rend compte de la lutte contre le naufrage après l'accident décrit précédemment. Actions qui s'avèrent vitales pendant un tel

42 OUELLET Réal, *La Relation de voyage en Amérique (XVIe-XVIIe), Au carrefour des genres*, Laval, Editions du CIREL, Les Presses de l'université, 2010, p 46

43 Diéreville, *op.cit.*, p 13, 14, Annexe 11 et 12

44 *Ibid.*, p 15, Annexe 13

45 *Ibid.*, p 13, Annexe 11

46 *Ibid.*, p 16, Annexe 14

trajet. Lorsqu'il raconte la pêche au Germons « On en prit entre autre trois ou quatre d'une grandeur extraordinaire [...]47 », l'auteur ne précise pas si il y prend personnellement part à cette pêche. On peut supposer qu'il n'en est que spectateur mais que s'associer à cette importante action nourricière lui permet de se valoriser.

Ouellet explique que ce glissement du « je » et du « nous »48 valorise à bon compte le voyageur en le plaçant au centre de l'action. L'héroïsation tient aussi au fait que le relayeur parvienne, malgré le trajet mouvementé à rédiger son récit. En accumulant les descriptions de tempêtes, en insistant sur les mouvements du navire, Diéreville prouve son ardeur à remplir ses engagements dans des conditions difficiles :

Mais j'ay de mon Voyage entrepris le
Journal,
Il faut l'achever bien ou mal.
Si j'étois Maître de la Scene,
On y verroit plus de variété,
Tout en feroit mieux écouté,
Et j'autois eu bien moins de peine .

49

Diéreville semble s'excuser du peu d'intérêt de son récit. Il invoque sa condition de simple voyageur non initié. Il se pose en simple spectateur. Il explique que son récit aurait été plus passionnant s'il avait été marin. En fait, Ouellet relève le souci qu'a l'auteur de dramatiser la traversée, d'anticiper l'avenir, de saisir l'attention du lecteur. Comme dans un récit d'aventure, le suspense, le style et la relation des dangers du voyage doivent passionner le lecteur pour les encourager à lire la suite. Le style poétique et dramatique de Diéreville agit bien dans ce sens-là.

III- L'exemple de Mittelberger, le voyage en mer d'un migrant

a-L'avant voyage, d'homme libre à « engagé »

Gottlieb Mittelberger est le seul des quatre relateurs à quitter son pays d'origine avec la volonté de s'établir définitivement au Nouveau Monde. Le sous-titre de sa relation indique directement qu'il veut dénoncer la façon dont sont traité les migrants allemands dans la période, « un compte rendu détaillé des tristes et malheureuse circonstances dans lesquelles une majorité d'Allemands ont émigrés en ce pays50 ». On comprend d'emblée qu'il s'apprête à décrire, à travers

47 *Ibid.*, Annexe n°

48 R. Ouellet, *op.cit.*, p 42

49 Diéreville, *op.cit.*, p 33, Annexe 20

50 MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754*, Philadelphia, John Jos, Mc Vey, (1ère ed 1756) 1898, p 9 : "[...]a detailed account of the

sa propre expérience l'histoire d'un grand nombre de personnes.

Eric Foner, montre l'importance de l'immigration allemande en Amérique en expliquant que durant le XVIIIe siècle, les Allemands constituent le plus grand groupe de migrants issu d'Europe à s'établir en Amérique du Nord, et que la majorité d'entre eux, comme Mittelberger, viennent des vallées du Rhin⁵¹. Au XVIIIe siècle, l'Allemagne n'est pas unifiée. Il s'agit encore de petits Etats avec des situations politiques, économiques ou religieuses variées.

Les persécutions religieuses ou l'extrême pauvreté décident plus d'un million d'Allemands à quitter leur pays. Foner affirme que la majorité ne choisit pas le nouveau continent. Kalm fait savoir que des Allemands voyagent dans le même navire que lui. On comprend qu'ils sont nombreux⁵² et qu'ils voyagent souvent dans les mêmes conditions que celles qui sont rapportées par Gottlieb Mittelberger, comme nous le verrons par la suite.

La grande pauvreté de la plupart de ces Européens pousse des marchands anglais et hollandais à développer un système qui permet à des familles entières ou à des individus seuls, d'échanger leur passage contre une promesse de service en Amérique. Un système qui selon Foner, existe depuis le XVIIe siècle et qui pouvait aussi s'appliquer à des anglais⁵³.

Les migrants qui sont trop pauvres pour payer leur passage, arrivent donc, en Amérique avec le statut d' « engagés »⁵⁴. Mittelberger n'emploie pas ce terme mais ce qu'il décrit correspond bien à l'organisation de marchands hollandais qui effectuent un véritable commerce d'âmes en décrivant :

[...] *les conditions misérables et douloureuses de ceux qui voyagent, depuis l'Allemagne, jusqu'à ce nouveau pays, et les procédures outrageuses et*
impitoyables des marchands hollandais et de leurs émissaires voleurs d'hommes .⁵⁵

sad and unfortunate circumstances of most of the Germans that have emigrated to that Country.”, Annexes 1

51 FONER Eric, *Give me Liberty, an American History*, New York, Seagul Edition, second edition, (1ère ed 2005), 2009, p 109-110 : “Germans, 110, 000 in all, formed the largest group of newcomers from the European continent. Most came from the valley of the Rhine River, which stretches through present-day Germany into Switzerland. In the eighteenth century, Germany was divided into numerous small states, each with a ruling prince, who determined the official religion. Those who found themselves worshipping the « wrong religion » [...], faced persecution.”

52 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937), 1964, p 16, Annexes 5

53 E. Foner, *op.cit.*, p 52 : “In the seventeenth century, however, nearly two-thirds of English settlers came as indentured servants who voluntarily surrendered their freedom for a specific time (usually five to seven years) in exchange for passage to America.”

54 BERENGER Jean, DURAND Yves, MEYER Jean, *Pionniers et Colons en Amérique du Nord*, Paris, Armand Colin, 1974, p 237 : « Les “engagés” (indentured servants) signaient un contrat de service de quatre ou cinq ans avec les propriétaires des navires, qui en contrepartie les conduisaient gratuitement en Amérique. Ils étaient à l'arrivée, vendus aux planteurs ou aux fermiers, qui les préféraient aux convicts. Les engagés coûtaient moins cher que les esclaves. »

55 G. Mittelberger, *op.cit.*, p 16: “ the wretched and grievous condition of those who travel, from Germany to this new land, and the outrageous and merciless proceeding of the outrageous and merciless proceeding of the Dutchmen-

Les « contrats » sont signés à l'issue du trajet en mer. Mittelberger explique que le succès de la migration vers l'Amérique auprès des allemands est dû aux stratégies de séduction opérées par les marchands et les « newlanders » établis en Pennsylvanie. Ces « newlanders », travaillent main dans la main avec les marchands pour persuader les Allemands de les suivre en Amérique, avec la promesse d'une vie meilleure. Tous les moyens sont bons pour séduire ces gens-là, nous dit Mittelberger. Par exemple, montrer de l'argent aux pauvres gens pour leur faire croire qu'il est possible de devenir riche en Pennsylvanie⁵⁶. Ceux qui se laissent convaincre, donnent parfois même leur argent aux marchands avant de commencer le voyage, ce qui les oblige à se vendre à leur arrivée comme servants sous contrats.

Le relateur nous informe aussi que des hommes de toutes les sphères de la société et de diverses professions se laissent séduire par ces marchands et que des nobles et des lettrés, peuvent être traités comme les plus pauvres⁵⁷.

Si cette entreprise de séduction fonctionne aussi bien, c'est que les « voleurs d'âmes », ne révèlent évidemment pas la vérité sur le voyage plein de dangers et de souffrances qui attend les migrants.

b- L'appauvrissement par les souffrances et le voyage en mer

L'auteur raconte la misère et les souffrances des voyageurs-migrants et plus particulièrement de ceux qui vont devenir des servants à leur arrivée en Pennsylvanie. A la fin du trajet en mer, Mittelberger s'applique essentiellement à décrire la Pennsylvanie telle qu'il la voit, et se réfère peu aux migrants et à leur condition servile.

Dans les relations de Diéreville, de Kalm et de Josselyn, il n'est fait aucune mention du coût du voyage. Soit qu'ils exercent une profession qui leur permet une certaine aisance, soit que, comme le Français et le Suédois, ils soient mandatés par une autorité royale.

Le cas est évidemment différent pour Mittelberger qui entreprend ce voyage dans le but d'améliorer sa propre situation de vie. Comme tous les migrants allemands qui voyagent avec lui, il doit payer le prix fort, ce qui le conduit à la ruine et à la servitude. Pendant ce voyage, Mittelberger nous fait savoir que tout est fait pour que les gens dépensent leur argent et soient

dealers and their man-stealing emissaries.”, Annexes n°

⁵⁶ *Ibid.*, p 39, Annexes 15

⁵⁷ *Ibid.*,p 39, Annexes 15

obligés de s'engager au service d'un propriétaire à leur arrivée⁵⁸.

Le voyage prend du temps. Depuis le Rhin d'où il est parti, jusqu'à Rotterdam, le trajet dure quatre à six semaines, puis le navire, reste cinq semaines dans le port, pour que les voyageurs aient l'occasion de dépenser la totalité de leurs ressources. Depuis Rotterdam, où le bateau embarque avec 600 âmes, le trajet dure plus de 1700 heures, du mois de mai au mois d'octobre⁵⁹

Dès le départ entre la Hollande et l'Angleterre, les passagers commencent à souffrir. L'auteur énumère les souffrances quotidiennes « *une misère terrible, avec puanteur, des horreurs, des vomissements [...]* », à quoi s'ajoutent un grand nombre de maladie : « [...] *fièvre, dysenterie, maux de tête, chaleur, constipation, furoncles, scorbut, cancer, etc.*⁶⁰ ».

L'auteur dit avoir souffert lui-même d'une sévère maladie. Tout cela viendrait de la mauvaise qualité de l'eau et de la nourriture. Beaucoup de voyageurs meurent durant le voyage, parmi eux un grand nombre de femmes et d'enfants. Le relateur précise que les enfants de un à sept ans ont peu de chances de survie :

Les enfants de 1 à 7 ans survivent rarement à ce voyage et à plusieurs reprises les parents sont contraints de voir souffrir leurs enfants misérablement et mourir de faim, de soif et de maladie, et de devoir leur jeter par-dessus bord. J'ai été témoin d'une telle misère sur pas moins de 32 enfants de notre navire, lesquels furent jetés à la mer⁶¹.

La traversée est aussi le théâtre de nombreux accidents. Beaucoup de passagers tombent à la mer lors de violentes tempêtes. Le manque de ration, d'eau, les maladies, les dangers de ce trajet, sont source d'anxiété et de colère. Les disputes sont fréquentes, entre voyageurs, parfois entre membres d'une même famille⁶².

La grande piété qui règne à bord n'est sans doute pas sans rapport avec la situation désespérante des passagers. Elle permet à Mittelberger de se mettre en valeur. Il explique avoir chanté et prié pour « les pauvres gens ». Il parle aussi de réunions de prière quotidiennes. Des conversions sont mêmes organisées pour les jeunes gens qui ne sont pas baptisés, l'auteur y prend

⁵⁸ *Ibid.*, p 18, 19, Annexes 4 et 5

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ *Ibid.*: “[...] fever, dysentery, headache, heat, constipation, boils, scurvy (scorbut), cancer, etc. [...]”.

⁶¹ *Ibid.*, p 23 : “Children from 1 to 7 years rarely survive the voyage ; and many a time parents are compelled to see their children miserably suffer and die from hunger, thirst and sickness, and then to see them cast into the water. I witnessed such misery in no less than 32 children in our ship, all of whom were thrown into the sea.” , Annexes 8°

⁶² *Ibid.*, p 21, Annexes 7

part, « *J'ai baptisé cinq enfants en détresse, car nous n'avions pas de ministre ordonné à bord*⁶³ ». Il affirme aussi avoir tenu le service divin des dimanches.

Les passagers accueillent à fin du périple avec enthousiasme. Le relayeur décrit les manifestations de bonheur qui s'ensuivent⁶⁴. Il prévient tout de suite le lecteur, que la joie sera de courte durée car une fois à Philadelphie : « *personne n'est autorisé partir excepté ceux qui payent pour leur passage*⁶⁵ ». Pour les pauvres migrants, la fin du voyage ne signifie pas le début de la liberté. Ce n'est que le début d'un autre long calvaire.

c-L'arrivée et la vente

Pour Diéreville et les autres voyageurs, l'arrivée à terre est synonyme de libération ; pour Mittelberger et ceux qui partagent sa condition de passager, le débarquement en Amérique est le début de l'asservissement. Ayant quitté l'Europe pour fuir leur condition et trouver une vie meilleure, les migrants doivent échanger le paiement de leur passage contre cinq à sept années de travail au service d'un colon.

L'amarrage dans le port de Philadelphie, explique Mittelberger, est le début de plusieurs jours de marché aux serviteurs⁶⁶. Peter Kalm raconte qu'à son arrivée à Philadelphie, il a pu voir le début de ce marché: « *Mais avant qu'il (le capitaine) ne sorte, il chargea rigoureusement le second de ne laisser descendre du navire un seul des réfugiés allemands avant qu'il ne paye pour son passage ou que quelqu'un ne paye pour lui ou ne l'achète*⁶⁷ ». Ceci révèle la naïveté de l'auteur ou sa volonté de ne pas dénoncer ce qu'il voit en raison de son amitié avec le capitaine.

Ainsi que l'expliquent Jean Berenger, Yves Durand et Jean Meyer, les passagers qui n'ont pas pu payer leur voyage doivent rester à bord jusqu'à ce qu'ils aient été achetés ou qu'ils aient signé un contrat :

Les « engagés » (indentured servants) signaient un contrat de service de quatre ou cinq ans avec les propriétaires des navires, qui en contrepartie les conduisaient gratuitement en Amérique. Ils étaient à l'arrivée, vendus aux planteurs ou aux fermiers, qui les préféraient aux convicts. Les engagés coûtaient moins cher que les

68

esclaves .

63 *Ibid.*, : “Besides, I baptized five children in distress, because we had no ordained minister on board. I also held divine service every Sunday by reading sermons to the people ; and when the dead were sunk in the water, I commended them and our souls to the mercy of God.», Annexes 7

64 *Ibid.*, p 25 Annexes 9

65 *Ibid.*, p 25 : “no one is permitted to leave them except those who pay for their passage.”, Annexes 9

66 *Ibid.*, p 25, 26, 27, Annexes 9, 10 et 11

67 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937) 1964, p 16-17 : “ But before he went out he strictly charged the second mate to let no one of the German refugees out out of the ship unless he paid for his passage or somebody else paid for him or bought him.”, Annexes 15

68 BERENGER Jean, DURAND Yves, MEYER Jean, *Pionniers et Colons en Amérique du Nord*, Paris, Armand Colin,

Les passagers qui arrivent malades peuvent attendre jusqu'à trois semaines. Il est fréquent que certains finissent par mourir à bord explique le relayeur. S'ils survivent et si personne ne les achète, ils sont emmenés dans une maison de soin et doivent servir cinq ou six ans après être guéri.

Quand un migrant adulte réussit à trouver un accord avec un acheteur, il doit s'engager par écrit à servir pendant trois à six ans. Les plus jeunes peuvent devoir servir jusqu'à l'âge de vingt-et-un ans, précise Mittelberger, et les parents sont souvent obligés de se séparer de leurs enfants en les vendant à un autre acheteur que le leur. Les enfants endossent parfois les dettes de leurs parents pour leur permettre de quitter librement le navire. Les familles sont souvent séparées et peuvent avoir à payer pour des parents morts pendant le trajet en mer⁶⁹.

Une fois chez leur propriétaire, les servants sont bien souvent soumis à de très durs labeurs, ils sont maltraités et mal nourris⁷⁰. Le relayeur lui, n'est pas obligé de travailler de ses mains. Il est engagé trois ans pour donner des cours de langue allemande, il travaille comme organiste dans une église et comme maître d'école⁷¹.

Mittelberger affirme que les différents travaux qu'on donne aux « servants sous contrats » sont moins pénibles. Outre les 200 florins que leur coûte la traversée, les voyageurs souffrent et perdent nombre de leurs compagnons. Ces années de servitude, sont toutefois une épreuve douloureuse. Les engagés peuvent être vendus ou échangés par leur maîtres comme des esclaves, ils ne peuvent pas se marier sans la permission de leur propriétaire, ils sont soumis à des châtiments corporels. S'ils survivent à leurs années de service, contrairement aux esclaves, ils reçoivent un paiement et sont ensuite considérés comme des hommes libres. Mittelberger prend des accents bibliques pour rapporter le calvaire de ces milliers de migrants allemands : « *Dans ce chaud pays ils vivent pleinement, de toutes leur personne, ce que Dieu a imposé à l'homme pour ses péchés et des désobéissances ; car dans la Genèse nous lisons les mots : Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front*⁷² ».

On sent la volonté de Mittelberger de faire cesser ce « trafic d'âme » dont beaucoup de pauvres allemands sont victimes. Il retrace les conditions du trajet et les différents procédés d'asservissement car selon lui ce voyage apporte plus de misère que de liberté et d'indépendance. Diéreville, Kalm et Josselyn écrivent pour rendre compte, pour laisser une trace, alors que

1974, p 237

69 G. Mittelberger, *op.cit.*, p 26, 27, 28, Annexes 10, 11, 12

70 *Ibid.*, p 29, 30, Annexes 13 et 14

71 *Ibid.*, p 14, Annexes 2

72 *Ibid.*, p 30 : "In this hot land they fully experience in their own persons what God has imposed on man for his sin and disobedience; for in Genesis we read the words : In the sweat of thy brow shalt thou eat bread.", Annexes 14

Mittelberger écrit pour dénoncer et dissuader.

Les différents récits qui nous intéressent traduisent bien toute la distance que le voyage d'Europe en Amérique. Tous nos relayeurs ont jugé important d'inclure cette expérience dans leur relation. Les détails décrits durant les différentes traversées ne dépendent pas seulement de la façon dont se passe la navigation. Kalm et Josselyn s'intéressent à l'environnement un trajet mouvementé. Le décalage entre le point de vue des voyageurs et celui du migrant est essentiel.

CHAPITRE 2 – LA DESCRIPTION ET LA DÉCOUVERTE D'UN NOUVEL ESPACE, (CAPACITÉS, RÊVES, RÉALITÉS)

La volonté de dresser le portrait de l'espace géographique et environnemental dans lequel ils évoluent, et de retranscrire la réalité le plus précisément possible, oblige les voyageurs à opérer une sélection pour montrer cette nouveauté. Comme l'explique Réal Ouellet, bien souvent le voyageur doit combiner des données appartenant à différents champs d'étude : « Devant le foisonnement du réel, le relayeur doit sélectionner et hiérarchiser les données botaniques, zoologiques et ethnographiques accumulées⁷³ », puisque ce dernier, « s'adresse à un public en quête d'observation surprenantes et nouvelles qui ne se trouvent habituellement pas dans un journal exploratoire ou dans un projet de colonisation⁷⁴ ». Il y a en effet, à travers la description des plantes, des espèces animales et des climats, une recherche d'exotisme. L'auteur d'un récit de voyage cherche à apporter la nouveauté et doit surprendre un lecteur en quête de détails surprenants et peu ordinaires, de « Mirabilia », rappelant l'*Utopia* de *Thomas More*. Les relayeurs de ce corpus donnent leurs impressions de ces paysages, de cet environnement avec les éléments qui la composent. Quelle vision nos relayeurs donnent-ils de cet environnement nouveau ? Sont-ils séduits, dérangés ou effrayés ? Comment réagissent-ils face au foisonnement et aux espèces végétales et animales qui le peuplent, face à la différence des climats et au gigantisme de cette nature ?

I-Fascination et étonnement pour des paysages sauvages et nouveaux qui rappellent parfois l'Europe (ou importance donnée à la description d'une nature différente rappelant parfois l'Europe?)

a-Le foisonnement et la richesse des éléments naturels observés

Il peut être surprenant de constater, que les différents relateurs qui nous intéressent sont tous plus ou moins appliqués à décrire la quantité et la diversité de l'environnement naturel dans lequel ils se déplacent. L'insistance est placée sur la nouveauté. La volonté de vanter la nature nouvelle observée par le voyageur, est un trait que l'on peut observer dans les différentes relations de

73 OUELLET Réal, *La Relation de voyage en Amérique (XVIe-XVIIe), Au carrefour des genres*, Laval, Editions du CIREL, Les Presses de l'université, 2010, p 68

74 *Ibid.*

l'époque et particulièrement en Amérique.

La description physique et esthétique est importante pour le relateur. Gottlieb Mittelberger qui écrit pourtant pour dissuader ses contemporains allemands et suisses de tenter l'aventure en Pennsylvanie pour s'y établir, donne un visage esthétique agréable aux paysages naturels observés: «*Il est tout à fait surprenant de remarquer à quel point les forêts sont denses, et quels beaux et grands arbres elles contiennent*⁷⁵». Le migrant allemand exprime son émotion sur l'image de la nature de la Pennsylvanie malgré sa mauvaise expérience.

C'est surprenant aussi pour Diéreville, qui, reconnaît trouver une nature belle à observer, malgré son mauvais souvenir de son voyage. Il semble, dans le peu de description de paysage qu'il donne, y trouver un regard agréable⁷⁶.

Contrairement à ces deux premiers relateurs, il semble y avoir chez le Suédois et l'Anglais, un manque de description sur la perception esthétique d'éléments naturels rencontrés. Chez Peter Kalm, on peut probablement expliquer cette absence d'émotion dans la description des paysages par le fait qu'il voyage en Amérique pour des raisons scientifiques et que l'écriture de son journal, doit avoir un intérêt didactique et non personnel. De plus, il s'inscrit dans le courant des Lumières, étant un scientifique du XVIIIe siècle, au moment où naît l'idée créationniste selon laquelle la science est celle de la nature, et que cette dernière proclamerait la gloire de Dieu⁷⁷. On peut donc aussi penser que le suédois se défend d'émettre un jugement esthétique sur la nature.

Ce manque d'émotion est plus difficile à expliquer chez Josselyn qui est un écrivain en plus d'être herboriste. Ce dernier est pourtant très précis dans ses descriptions de l'environnement naturel.

Plutôt que l'esthétique, c'est le foisonnement et la richesse de ces terres récemment découvertes qui fascinent. On remarque en effet, chez Kalm, Josselyn et même Mittelberger, une

75 MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754*, Philadelphie, John Jos, Mc Vey,(1ère ed 1756) 1898, p 73 : "It is quite surprising how dense the forests are, and what beautiful, smooth, thick and tall trees they contain.", Annexe 23

76DIEREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France*, Rouen, J-B Besongne, 1708, ,p 63, Annexe 28

77 MAZAURIC Simone, *Histoire des Sciences à l'époque Moderne*, Paris Armand Colin, U Collection, 2009, p 271 : « Comme beaucoup de savants de son temps, Linné est créationniste. Tout en étant conscient des difficultés de l'entreprise, il essaie de concilier le texte des Écritures avec les connaissances de l'histoire naturelle. Dans les ouvrages où il se livre à des considérations générales sur la nature et son économie, il fait régulièrement référence aux desseins du créateur, source de l'équilibre de la nature et de l'harmonie du monde. La Nature proclame ainsi la gloire de Dieu, et la naturaliste, même si c'est d'une autre façon que ses prédécesseurs de la Renaissance continue à accomplir une tâche apologétique. »

grande tendance à utiliser l'énumération dans leur description. L'énumération sert ici à décrire l'abondance et le foisonnement.

Le migrant allemand, qui pourrait se contenter de décrire la misère des gens dans la même condition que lui en Pennsylvanie ou bien la vie des européens en Amérique, quant à l'objectif de sa relation, donne lui aussi des listes d'exemples pour en évoquer la qualités naturelles avantageuse:

*La Pennsylvanie est une terre saine. Elle a pour la plus grande partie des bons sols, une bonne air ainsi qu'une bonne eau, de hautes montagnes, mais c'est aussi une terre plate. Elle est riche en bois, et là où elle n'est pas habitée, une forêt pure ou de nombreux cours d'eaux coulent. Cette terre est aussi très fertile et toutes sortes de grains se développent*⁷⁸.

On remarque donc que le migrant allemand prend le risque ici que d'autres Allemands se laissent convaincre de migrer en Pennsylvanie en espérant trouver une nature riche et généreuse, malgré les avertissements et le début de la relation.

Josselyn utilise aussi ce genre d'énumération en y ajoutant des comparaisons avec le monde et exprime ainsi la supériorité de la qualité des eaux de la Nouvelle-Angleterre⁷⁹. Il insiste sur la qualité et la richesse des éléments naturels avec la présence de nombreuses mines dans ces régions: « *Les montagnes ou collines rocheuses, sont richement fournis avec des mines de plomb, d'argent, de cuivre, d'étain et de diverses sortes de minéraux [etc.]*⁸⁰ ». Comme Peter Kalm, John Josselyn montre une connaissance scientifique des éléments et montre tous les avantages des habitants de la colonie qu'il visite grâce à l'exploitation des sols.

Enfin la relation du Suédois, Peter Kalm, est intéressante ici car en tant qu'herboriste, il consacre une majeure partie à décrire les éléments naturelles, toujours en montrant ses connaissances, il décrit l'environnement dans lequel il se déplace, avec le soin d'apporter une description lisible pour le plus grand nombre. Il dresse le portrait des paysages, avant de donner des détails plus précis, toujours en montrant ses connaissances scientifiques.

Il décrit des arbres fruitiers en abondance, donc une nature généreuse. Il dresse même des catalogues de plusieurs espèces d'arbres observés selon le système de Linné, que nous nous appliquerons à développer par la suite, et montre son intention d'instruire des lecteurs en quête de

78 MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754*, Philadelphie, John Jos, Mc Vey, (1ère ed 1756) 1898, p 56: “*The land of Pennsylvania is a healthy land; it has for the most part good soil, good air and water, many high mountains, and also much flat land; it is very rich in wood; where it is not inhabited a pure forest in which many large waters flow. The land is also very fertile, and all sort and all sort of grain grow.*”, Annexe 19

79 JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Havard College, (1 ère ed 1675)1865, p 38, Annexe 8

80 *Ibid.*, p 38 : “*The mountains or Rocky Hills are richly furnished with mines of Lead, Silver, Copper, Tin, and divers forts of minerals [...]*”, annexe 8

savoir :

Pour satisfaire la curiosité de ceux qui voudraient savoir à quoi les bois ressemblent dans ce pays et si oui ou non les arbres y sont les mêmes que ceux que nous pouvons trouver dans nos forêts, j'insère ici un petit inventaire de ce qui pousse dans la nature à l'intérieur des forêts les plus proches de Philadelphie⁸¹.

La richesse et la diversité de la nature permet à Kalm d'affirmer son statut d'homme de savoir et donner une dimension scientifique à son récit.

La diversité des paysages américains fait ainsi beaucoup réagir les voyageurs, par l'esthétique, la nouveauté, mais également par la richesse des ressources naturelles exploitables par l'homme. La volonté de décrire ces paysages nouvellement découverts par les relayers viennent nourrir leur relation de voyage. A ces commentaires viennent s'ajouter d'autres données exotiques sur la faune et la flore.

b-La description de la faune et de la flore

La curiosité et l'étonnement sur cette nature ne viennent pas que de la richesse des sols mais aussi de la diversité des espèces animales et végétales qui peuplent le continent nord-américain. Les Européens écrivent, pour des lecteurs en quête d'exotisme (même Mittelberger qui ne se contente pas de dresser une critique de la société européenne de Pennsylvanie).

La nouveauté est parfois si grande, que le voyageur est contraint de faire le tri parmi dans sa description. Ouellet explique que tout élément ou plante ou animal inconnu doit être décrit par l'auteur. Ceci est d'autant plus important chez Kalm qui est en mission spéciale pour l'Académie des Sciences de Stockholm. Il est bon de rappeler ici, que le naturaliste suédois est l'élève du célèbre Linné, auteur d'un classement de « nomenclature binaire latine des animaux et des végétaux⁸² ». Peter Kalm applique ce classement dans sa relation et y montre la quantité d'éléments de la faune et la flore avec une grande précision. Il décrit donc les différentes plantes, mais aussi les différentes espèces d'animaux observées, qu'ils soient nouveaux ou non pour les Européens. Il s'agit pour lui de répertorier toutes ces espèces naturelles présentes en Amérique, par exemple les écureuils, ou les différents types d'oiseaux :

Les écureuils qui courent çà et là en grand nombre dans les bois sont de différentes

81 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed) 1937, 1964, p 37 : "To satisfy the curiosity of those who are willing to know how the woods look in the country and whether or not the trees in them are the same as those found in our forests, I here inserted a small catalogue of those which grow in the wild in the woods nearest to Philadelphia.", Annexe 13

82 MAZAURIC Simone, *Histoire des Sciences à l'époque Moderne*, Paris Armand Colin, U Collection, 2009, p 270

espèces. J'ai l'intention ici de décrire plus précisément les sortes les plus communes.
[Etc.]⁸³.

Quand il observe un élément nouveau, il le décrit en comparant avec ce qui est connu en Europe, en utilisant la méthode établie par Linné.

Josselyn pour souligner l'originalité des plantes de Nouvelle-Angleterre les compare avec celles de la vieille Angleterre et effectue lui aussi des classements parfois sans être précis et sans connaître le nom de ces espèces⁸⁴. Il affirme qu'il y aurait plus de 120 espèces d'animaux différentes en Nouvelle Angleterre ce qui est peu selon lui. On peut donc observer dans les relations de Kalm et de Josselyn, un grand nombre de description sur les plantes, les animaux, et même les insectes présents dans l'Amérique Septentrionale et susceptibles d'intéresser les lecteurs de l'époque.

Kalm s'excuse même presque du trop-plein de description sur les plantes alors qu'il est au Canada:

Je passe comme je l'ai fait précédemment, sur les plantes que j'ai collectées au Canada et déjà en partie décrite, car je ne dois pas abuser de la patience de mes lecteurs par une fastidieuse énumération. Si je devais remplir mon journal avec mes observations botaniques quotidiennes, et avec les descriptions des animaux, des oiseaux, des insectes, minerais et curiosités de la sorte, il serait agrandi de six ou dix fois sa taille présente⁸⁵.

Ceci montre la quantité et l'importance de la nouveauté des éléments de la faune et de la flore observés par le naturaliste suédois. L'exotique est bien présents dans sa relation.

Bien qu'il n'ait pas autant de connaissances sur la faune et la flore que le Suédois, Mittelberger fait une description détaillée des différentes sortes d'oiseaux qui le marquent par leur beauté et par le fait qu'il n'en existe pas des mêmes espèces en Europe. Il énumère à la suite les oiseaux connus sur le vieux continent qu'on ne trouve pas en Amérique⁸⁶. Il donne également des détails sur les nombreux poissons visibles dans les eaux de la Pennsylvanie Pour les espèces végétales, Mittelberger, compare les différentes sortes d'arbres avec ceux qui sont présents en Allemagne : « *Le bois dans ce nouveau pays pousse plus vite et bien plus grand, mais moins durable que le nôtre. [...] Il y a de nombreuses sortes d'arbre, principalement des chênes, mais ils*

83 P. Kalm, *op.cit.*, p 164 : "The squirrels which run about in large numbers in the woods are of different species. I here intend to describe the most common sorts, more accurately [etc.].", Annexe 25

84 J. Josselyn, *op.cit.*, p 49 et p 66 Annexe 10 et 12

85 P. kalm, *op.cit.*, p 447 : "The plants which I have collected in Canada and which I have partly described, I pass over as I have done before, that I may not tire the patience of my readers by a tedious enumeration. If I should crowd my journal with my daily botanical observations, and descriptions of animals, birds, insects, ores and like curiosities, it would be swelled to six or ten times its present size.", Annexe n°

86 MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754*, Philadelphie, John Jos, Mc Vey,(1ère ed 1756) 1898, p 75, Annexe n°

*ne sont pas si fécond en fruit que ceux présents en Allemagne*⁸⁷ ». On remarque dans cette description un avantage donné à l'Allemagne. Peut-être s'agit-il ici d'influencer les lecteurs à Allemands, toujours afin de les convaincre de ne pas migrer dans ce pays.

Dans la relation de voyage de Diéreville, on peut observer la diversité des animaux sauvages présents en Acadie lorsqu'il décrit la manière des Indiens de faire la chasse. Il en profite pour consacrer une description importante des castors observés, en les décrivant dans leur milieu naturel⁸⁸. Le Français semble en revanche bien moins intéressé à décrire les plantes que les autres relayeurs.

Ainsi les quatre relateurs semblent tous avoir été impressionnés par la richesse des paysages et des espèces naturelles, en en décrivant le foisonnement et l'esthétique, ils présentent chacun des univers nouveaux encore peu connus en Europe. Ces espaces naturels peuvent fasciner mais également être vu comme hostiles et donc par certains côtés dérangeants et effrayants.

II- Un environnement parfois dérangeant et même à craindre

a- Une nature « sauvage »

Ce qui semble marquer les différentes relations de voyage de notre corpus est également le caractère « sauvage » de l'environnement naturel dans lequel les auteurs évoluent, quel que soit le lieu, de la Pennsylvanie jusqu'à la Nouvelle France en passant par la Nouvelle-Angleterre.

L'immensité, mais aussi le peu de peuplement humain et même le danger semble marquer. Diéreville dès l'introduction qualifie la Nouvelle France et l'Acadie de « pays sauvage ⁸⁹ ». A son arrivée en Acadie il exprime son étonnement et son angoisse à la vue des « Sauvages Côteaux de la Nouvelle France ⁹⁰ ». Le Français semble regretter le caractère profondément arriéré de l'Acadie en raison de la faiblesse du peuplement : « Dans quel Pays Sauvage, ô Ciel! Suis-je venu! Rien ne s'offre à mes yeux que des Bois, des Rivieres, de Mafures & des Chanvieres [...]. Comment y faire résidence! Quel image de pauvreté! ⁹¹ ». C'est pour lui l'absence de civilisation qui provoque l'emploi du mot « sauvage ».

87 *Ibid.*, p 73 : "The wood in the above-new country grows fast and is much taller, but less durable than with us. [...] There are many kinds of trees, mostly oaks, but they are not so fruitful as those in Germany.", Annexe 23

88 DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France*, Rouen, J-B Besongne, 1708, p 129, Annexe 44

89 *Ibid.*, épître p 8, Annexe 10

90 *Ibid.*, p 48, Annexe 23

91 *Ibid.*, p 60, Annexe 26

Diéreville décrit pourtant cette région comme plaisant à voir. On peut supposer ici que la volonté des autorités de françaises de ne pas encourager trop d'habitants du pays mère à se rendre dans les comptoirs français d'outre-mer, comme l'explique Foner⁹², encouragerait le voyageur à ne pas donner un visage trop positif de l'Acadie et que son pouvoir mandateur aurait pu lui demander de contribuer à la mauvaise réputation de ce territoire en France.

Ici c'est donc le caractère désertique, dénué de peuplement qui semble déplaire au voyageur. On retrouve aussi cet élément chez Mittelberger, qui semble être dérangé par l'éloignement des hommes par rapport aux autres. Un éloignement qui serait vu comme une gêne à la civilisation, c'est à dire, la Chrétienté: le relateur allemand s'indigne que dans des contrées trop éloignées de Pennsylvanie, des nouveaux nés ne soient jamais baptisés, en raison de l'ignorance causé par l'éloignement des hommes par rapport aux autres ou par le manque d'église dans les zones profondément rurales⁹³.

La nature pour Mittelberger peut aussi être vue comme sauvage car elle est un lieu éloignée, où le colon ou l'europpéen ne vivent pas, et où l'Indien, aussi appelé le « sauvage » demeure⁹⁴. Le sauvage c'est celui qui vit éloigné de la civilisation.

La nature est son manque de peuplement humain, son gigantisme et l'hostilité des éléments qui la peuplent, est un frein à la séduction des relayeurs qui malgré la beauté et la richesse des terres, y trouvent des motifs de désavantages qu'ils qualifient de sauvage. Des désavantages auxquels s'ajoute la question des climats.

b- Des climats difficiles et dangereux

Un autre élément qui participe à la fascination mais surtout à la crainte des voyageurs pour le continent américain, est la difficulté du climat. Des éléments climatiques qui peuvent souvent constituer une menace pour les sociétés établies. Chacun des voyageurs de notre corpus montrent l'obstacle que peut constituer ces climats au bon développement des colonies. Selon Carmen Bernand et Serge Gruzinski, ceci est surtout dû aux basses températures:

Terre d'abondance, l'Amérique du Nord-Est n'a pourtant rien d'un paradis. C'est une contrée soumise à d'interminables hivernages et à des températures extrêmement basses. On ne peut s'y défendre du froid sans une longue accoutumance et un

92 FONER Eric, *Give me Liberty, an American History*, New York, Seagull Edition, second edition., 2005, 2009, p 36 : "By 1700, the number of white inhabitants of New France had risen to only 19, 000. With a far larger population than England, France sent many fewer emigrants to the Western Hemisphere. The government at home feared that significant emigration would undermine France's role as a European great power and might compromise its effort to establish trade and good relations with the Indians. Unfavorable reports about America circulated widely in France."

93 MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754*, Philadelphie, John Jos, Mc Vey, (1ère ed 1756) 1898, p 69, Annexe n°

94 *Ibid.*, p 82, Annexe 24

arsenal de techniques, patiemment mises au point par les naturels⁹⁵.

Nos voyageurs confirment bien cela. Kalm affirme par exemple qu'il est fréquent que la rivière Delaware, près de Philadelphie, soit complètement gelée et vienne empêcher toute navigation :

Le seul désavantage que le commerce ait ici est le gel de la rivière presque chaque hiver pour un mois ou plus. Car durant cette période, la navigation est entièrement stoppée. Ce qui n'arrive pas à Boston, New York et d'autre villes qui sont plus proche de la mer⁹⁶.

Le froid constitue bien ici un problème pour les populations de Philadelphie et de Pennsylvanie. Diéreville quand à lui affirme que l'air est glacial en Nouvelle-France⁹⁷. Ce que Gilles Havard et Cécile Vidal confirment. Ils expliquent que les rudes climats empêchaient parfois les migrants de s'installer définitivement et provoqueraient leur retour en métropole⁹⁸.

Mittelberger va plus loin en affirmant que les changements de températures sont si extrêmes en Pennsylvanie que tout y gèle en hiver, les hommes comme les animaux⁹⁹.

Mais il n'y a pas que le froid qui est décrit comme gênant par les relateurs, d'autres contraintes climatiques comme d'importants tremblements de terres ou des vents plus ou moins violents. Mittelberger raconte que fréquemment en Pennsylvanie, les vents sont si forts que des cyclones se forment, et il en montre toute la force:

Parfois des vents cycloniques et de grosses averses viennent tellement soudainement et à l'improviste comme si tout était voué à la destruction. De larges arbres fruitiers et de cèdre sont quelquefois déracinés avec leurs racines [...]¹⁰⁰.

Le fait que le migrant allemand insiste sur l'hostilité de ce climat qu'il juge comme étant parfois destructeur et dangereux s'inscrit peut-être aussi dans sa volonté de dissuader les migrants à

95 BERNAND Carmen, GRUZINSKI, *Histoire du Nouveau-Monde: Les métissages*, Fayard, lieu, 1993, p 544

96P. Kalm, *op cit.*, P 27: "The only disadvantage which commerce has here is the freezing of the river almost every winter for a month or more. For during that tome navigation is entirely stopped. This does not happen at Boston, New York and other towns which are nearer the sea.", Annexe 11

97DIEREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France*, Rouen, J-B Besongne, 1708 , p 70, Annexe 29

98 HAVARD Gilles, VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique Française*, Paris, Champs Flammarion, (1ère ed 2003), 2006, p 208 : « Quant à ceux qui y allaient avec le désir de s'installer durablement, ils n' y parvenaient pas toujours en raison de la dureté du milieu et du déséquilibre du marché matrimoniale. Ils pouvaient alors décider de rentrer en métropole, de la même façon qu'un séjour dans une ville du royaume pouvait être interrompu en cas d'échec. »

99 G. Mittelberger, *op.cit.*, p 103 , Annexe 32

100 *Ibid.*, p 103 : "Sometimes cyclonic winds and cloudbursts come so suddenty and unexpectedly that it seems as everything was doom to destruction. Large fruit and cedar trees are occasionally torn out of the ground together with their roots [...].", Annexe 32

s'installer dans cette colonie. On retrouve des descriptions du même type dans la relation de Peter Kalm. Ce dernier parle lui aussi de vents violents capables de déraciner les arbres en Pennsylvanie¹⁰¹.

Le Suédois retranscrit également plusieurs extraits d'un journal local, « *The American Weekly Mercury* ». Ces extraits montrent la fréquence de tremblements de terre, en Pennsylvanie et dans les régions environnantes¹⁰². On retrouve une évocation de tremblements de terres fréquents et importants avec John Josselyn en Nouvelle-Angleterre :

[...] il y eut un terrible tremblement de terre, avant un plus grand en 1638, et un autre en 58 et en 1662. Les 26, 27 et 28 janvier (de l'année avant laquelle je vins la première fois) il y eut des tremblements de terres, 6 ou 7 fois en l'espace de trois jours. Les tremblements de terres sont fréquents dans ce pays [etc.]¹⁰³.

Si Josselyn n'est pas directement témoin de ces aléas climatique, il en montre toute l'importance et la régularité.

Les quatre relayeurs montrent donc bien, dans leur récit que malgré certains avantages, la nature du continent nord-américain est parfois contraignante.

Ainsi nous avons pu observer la fascination exercée par les territoires et par l'environnement naturel des espaces visités par les voyageurs. Avec une telle volonté de description de la part de ces derniers, que le récit est mis de côté pour laisser place à une description précise. Les auteurs accumulent donc les données botaniques, zoologiques et météorologiques, sans oublier des détails sur les différents paysages. Cette environnement peut parfois faire peur ou être gênant, avec des conditions climatiques difficiles, des grandes étendus de nature non habitées par l'homme. Malgré cela l'intérêt de la plupart des relayeurs pour les plantes et les animaux est bien marqué et nourri bien leurs récits. L'environnement naturel américain est donc d'une grande richesse et permet l'établissement et le développement de sociétés humaines durables.

101 P. Kalm, *op cit.*, p 219, Annexe 30

102 *Ibid.*, p , 678, 679, Annexe 79 et 80

103 JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Havard College, (1ère ed 1675) 1865, p 48 : “[...]there was a terrible Earthquake, before a very great one in 1638, and another in 58 and in 1662. January 26, 27, 28. (which was the year before I came thirter) there were Earthquakes 6 or 7 times in the fpaces of three dayes. Earthquakes are frequen in the Countrie [etc.]”, Annexe 9

PARTIE 2

LES POPULATIONS EUROPÉENNES OU D'ORIGINES

EUROPÉENNES ÉTABLIES DANS L'AMÉRIQUE

SEPTENTRIONALE

CHAPITRE 3-POLITIQUES, SOCIÉTÉS, ET ÉCHANGES: LES POPULATIONS EUROPÉENNES ÉTABLIES DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

Le large espace du continent et ses éléments naturels permettent l'établissement de nombreux groupes de personnes issus d'Europe et a conduit à la formation de sociétés véritablement diverses. Les quatre relayeurs qui nous intéressent se sont rendus dans plusieurs de ces sociétés, en différentes périodes. Ils décrivent tous avec précision ces colonies et donnent leur impression sur les expériences qu'ils en ont, sur la culture et l'identité, sur leur organisation politique, etc. Ces sociétés coloniales intriguent les voyageurs car si leurs populations sont issues d'Europe, leur manière de gouverner peut différer de celle du pays d'origine. C'est surtout le cas, nous le verrons, pour l'Amérique anglaise qui voit apparaître des systèmes originaux et uniques de gouvernements. Des populations variées, fruit d'une large émigration en provenance de différents pays d'Europe contribuent à la diversité des organisations sociales. Dès lors, quelle originalité les colonies donnent-elles à voir aux voyageurs? Pourquoi ces derniers peuvent-ils être surpris en visitant ces villes et villages ? Qu'est-ce qui différencie les colonies anglaises des colonies françaises ?

I- Des populations diverses vivants avec le modèle des anciennes sociétés européennes (Des populations diverses: création de sociétés nouvelles et des cultures originales parfois proche des anciennes sociétés européenne: l'étonnement des voyageurs

a- La Nouvelle-Angleterre vue par John Josselyn (1663-1771)

Quand John Josselyn se rend en Nouvelle-Angleterre, cette colonie, fondée aux alentours des années 1620-1630 est encore jeune. Son peuplement s'est effectué principalement par des gens ayant fui des persécutions en Europe, tout particulièrement en Angleterre. La majorité d'entre eux sont des Puritains, des religieux protestants issus d'Angleterre désirant vivre selon les lois bibliques, qui se sont établis dans ces régions du Nouveau Monde.

Le regard de Josselyn, est celui qu'un homme fidèle au roi d'Angleterre porte sur des populations qui ont rompu avec la couronne et avec la mère patrie. La monarchie anglaise que les Puritains est donc pour eux un modèle à ne pas suivre :

« La Nouvelle-Angleterre se voulait avant tout colonie de peuplement pour des fidèles qui avaient quitté, sans espoir de retour une Angleterre hostile [...]. Il ne s'agissait pas d'une transposition pure et simple de l'Angleterre rurale comme en Virginie¹⁰⁴ ».

Malgré cela, les colons de Nouvelle-Angleterre conservent des modes de vie qu'ils doivent à leur pays d'origine. John Josselyn s'intéresse à une population presque entièrement issue de Grande Bretagne: « *Il est publié en imprimé, qu'il plus ou moins 10 100 esprits, Anglais, Écossais et Irlandais en Nouvelle-Angleterre*¹⁰⁵ ».

Josselyn décrit la Nouvelle-Angleterre comme si elle n'avait pas été habitée avant l'arrivée des colons:

*Le pays entier est maintenant divisé en colonies, et, pour une meilleure compréhension, une colonie est une sorte de peuple venu pour habiter un lieu inhabité avant, ou colonus quafi, car ils doivent être cultivateurs de la terre. De lors, le pays où ils s'établissent est appelée une colonie de plantation*¹⁰⁶.

Le voyageur britannique ne donne pas de justification pour expliquer le peuplement de ces régions. Il ne donne que très peu de détails sur les motivations des habitants à se séparer de l'Angleterre. Il explique seulement que ces terres, ont été confiées ou données par le roi à des hommes, dont il ne précise pas l'origine, ni le motif de l'établissement.

On peut supposer que si Josselyn ne détaille pas les origines puritaines et séparatistes des leaders de la colonie, c'est par attachement à la couronne d'Angleterre, et peut-être par hostilité à ces sociétés de colons¹⁰⁷. Il convient toutefois qu'il y a, parmi la population de Nouvelle-Angleterre, des gens restés fidèles au roi et toujours en accord avec la religion du royaume :

[...] il y a aussi de nombreux gens sincères et religieux, parmi eux, se différenciant par leur charité et leur humilité (le vrai caractère du Christianisme), [...], par leur vigoureuse soumission à leur souverain, le roi d'Angleterre, par leur travail honnête et assidu dans leur vocation. Parmi eux, nous devons compter les

104 BERENGER Jean, DURAND Yves, MEYER Jean, *Pionniers et Colons en Amérique du Nord*, Paris, Armand Colin, 1974, p 132

105 JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Havard College, (1ère ed 1675) 1865, p 140 : "It is published in print, that there are not much lefs than Ten hundred thoufant Fouls Englifs, Scotch and Inrish in New England" Annexe 35

106 *Ibid.*, p 118: "The whole Countrey is now divided into Colonies, and for your better understanding observe, a Colony is a fort of people that come to inhabit a place before not inhabited, or Colonus quafi, because they should be Tillers of the Earth. From hence by an usual figure the Countrey where they fit down, is called a Colony of Plantation." Annexe 27

107 Dans la préface des deux journaux de Josselyn utilisée pour la rédaction de son mémoire, l'éditeur affirme que Josselyn est fidèle au roi et à l'Eglise d'Angleterre et en désaccord avec la vision religieuse et politique des gouvernements coloniaux : "The Political and theological opinions of Josselyn were not in accordance with those generally received in the Colonies, particularly in the later years of his life. [...] There is sufficient evidence in this work to show that the fymphathie of the author were enlisted in the royal caufe [etc.]", JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Havard College, (1ère ed 1675) 1865, introduction p VI et VII, Annexe 1 et 2

royalistes, considérés avec mauvais ?il, et mauvaise langue, enchaînés ou punis si ils leur arrivent de se battre [...] ¹⁰⁸.

Les « royalistes » ne sont pas bien perçus par la population, et l’auteur leur témoigne de la compassion alors qu’il juge d’un mauvais œil les autres habitants de la colonie.

On peut se demander quel type de société a été fondé au Massachusetts et sur toute la Nouvelle-Angleterre observée par Josselyn. Une société qui devait être un refuge pour les persécutés d’Europe, à savoir les calvinistes séparatistes ? La relation de voyage ne donne évidemment pas un visage positif de cette colonie. Les dirigeants sont présentés comme des « presbytériens », « indépendants » et « rigides », ou comme de « riches et fiers marchands »¹⁰⁹. Josselyn convient que les habitants sont soucieux de religion et de morale mais tient cette piété pour mensongère puisque, selon lui, les habitants ne sont ni pieux ni vertueux¹¹⁰.

Pour rendre compte de ce qu’il considère comme des dérives autoritaires profondément ancrées dans les sociétés de Nouvelle-Angleterre, le voyageur donne des exemples de motifs de repressions dans chaque ville:

Pour avoir été saoul, ils fouettent ou ils donnent des amendes de cinq shillings; pareille pour avoir juré ou insulté ou ils percent la langue avec un fer chaud.

Pour avoir embrassé une femme dans la rue, [...], le fouet ou une amende.

Pour une simple fornication, le fouet ou une amende.

Pour l’adultère, mis à mort et pareil pour la sorcellerie ¹¹¹.

De toute évidence, la morale religieuse influence les lois en vigueur. Jean Berenger, Yves Durand et Jean Meyer confirment l’importance capitale accordée à la religion et à la morale dans le fonctionnement des sociétés puritaines de Nouvelle-Angleterre qui sanctionnent les écarts de conduite avec sévérité¹¹².

108 J. Josselyn, *op.cit.*, p 139: “[...] here are many fincere and religious people amongft them, deserved by their charity and humility (the true Characters of Christianity) by their Zenodochie or hofpitality, by their hearty submission to Sovereign the King of England, by their diligent and honeft labour in their callings, amongst thefe we may account the Royalifts, who are lookt upon with an evil eye, and tongue, or boulted or punished it they chance to laft out (...)”, Annexe n°

109 *Ibid.*, p 138, Annexe 33

110 *Ibid.*, p 139, Annexe 34

111 *Ibid.* p 137: “For being drunk, they either whip or impofe a fine of Five fhillings; fo for fwearing and curfing, or boring through the tongue with a hot Iron. For kiffing a women in the ftreet, [...], whipping or a fine. For Single fornication whipping or a fine. For Adultrery, put to death, and fo for witchcraft.”, Annexe 32

112 BERENGER Jean, DURAND Yves, MEYER Jean, *Pionniers et Colons en Amérique du Nord*, Paris, Armand Colin, 1974, p 142: « Vers 1650, les responsables de la colonie du Massachusetts étaient convaincus que l’erreur n’avait pas sa place à côté de la vérité et que la tolérance était une doctrine subversive. Ils pendaient que la parole de Dieu était si claire qu’aucun homme de bonne foi ne pouvait refuser d’être convainc. Si il persistait dans son erreur, il se

Josselyn nous fait savoir d'autre part que les Puritains de Nouvelle-Angleterre, s'établissent en Amérique afin de commercer. Il présente certains propriétaires comme des personnes riches et cupides. Il signale que des servants ou des esclaves noirs sont inclus dans la population¹¹³. Non pas pour critiquer l'esclavage toujours en vigueur en Angleterre mais plutôt, comme nous le verrons par la suite, pour faire savoir que la piété des puritains n'est pas synonyme d'humanisme ni de tolérance.

Josselyn dresse le tableau d'une colonie en plein développement, peuplée majoritairement d'anciens sujets du roi d'Angleterre le plus souvent en conflit avec la Couronne anglaise, une société profondément religieuse.

b-L 'Acadie française vue par Diéreville (1699-1700)

Quand Diéreville fait mention des habitants de l'Acadie, il ne les désigne jamais comme « Français ». Il parle des « Acadiens » ou des « habitants de la Nouvelle France ». On sait pourtant que cette colonie, fondée par des sujets du roi de France au début du XVI^e siècle est peuplée majoritairement de français. Il ne faut pourtant pas oublier que cet espace a été disputé par les Anglais, qui, avant l'arrivée de Diéreville ont à plusieurs reprises été partiellement ou totalement maître de l'Acadie¹¹⁴. On peut admettre que, quand le voyageur français se rend en Acadie, des personnes d'origine britannique sont présents en Acadie. Jean-Marie Fonteneau confirme cette hypothèse quand il s'intéresse au recensement de 1680 :

Bien des Anglais, qui sont restés malgré le changement de gouvernement, ne demandent pas mieux que de se faire naturaliser, à condition de pouvoir pratiquer leur religion. La consigne étant de peupler à tout prix, Granfontaine n'est pas très regardant et accorde la nationalité française à qui la lui demande¹¹⁵.

La préférence de Diéreville pour le terme d'Acadien s'explique aussi du fait que, pour les français de la métropole, les habitants de l'Acadie sont des Américains (contrairement à ceux qui les gouvernent)¹¹⁶. Diéreville, mandaté par Versailles ne peut pas faire référence aux habitants de

condamnait de lui-même et ne pouvait être que sanctionné « non pour motif de conscience mais parce qu'il avait péché contre sa propre conscience » (John Cotton). »

113 J. Josselyn, *op.cit.*, p 140, Annexe 35

114 Les Anglais occupent l'Acadie et Port-Royal de 1629 à 1632 et de 1655 à 1667

115 FONTENEAU Jean-Marie, *Les Acadiens*, Rennes, Éditions Ouest France, 1996, p 46, 47

116 *Ibid.*, p 57-58 : « En cette fin de siècle, une image très mesquine de la colonie parvient à Versailles, qui ne sait strictement rien des habitants, de ceux qui sont devenus des Américains-on écrivait alors « Américains »-les Acadiens de la troisième génération. Ces familles qui fondent les colonies, qui défrichent, qui cultivent, qui construisent et peu à peu transforment des étendues immenses, naturelles, en terrains fertiles, sont tout à fait étrangères à ces dirigeants, officiers, hobereaux, petits anoblis et flibustiers de tout poil, qui n'en finissent pas de se disputer, de se chamailler, de

l'Acadie comme à des Français. Il pourrait ne pas être compris de ses lecteurs dont il partage peut-être tout simplement les idées reçues. Toujours est-il que, s'il ne qualifie jamais directement les habitants de l'Acadie de Français, il les décrit comme des sujets du roi de France refusant la soumission à la couronne d'Angleterre :

Disons encor plus à la gloire
De tous ces Habitans, ils l'ont bien merité,
Ne finissons pas leur Histoire
sans y mettre un beau trait de leur fidelité.
Cent fois la Nouvelle Angleterre,
La plus voisine de leur terre
A voulu les soûmettre & ranger fous sa loy ;
Ils ont plutôt souffert tous les maux de la guerre,
Que de vouloir quitter le parti de leur Roy.¹¹⁷

Diéreville fait là l'éloge des Acadiens. Il décrit un peuple heureux, parfois oisif, vivant de la chasse, de la pêche et de l'agriculture, et de l'artisanat¹¹⁸. Jean-Marie Fonteneau explique que Diéville visite l'Acadie pendant une période de prospérité : « L'Acadie que visite Diéreville est bien celle des temps heureux, celle de la prospérité pastorale, alors que les habitants vivent libres, sans maîtres, sur un immense territoire ¹¹⁹ ». Par « sans maîtres », Fonteneau évoque l'absence de contrôle royal de cette colonie au moment où Diéreville la visite. Il semblerait que, toujours selon Fonteneau, en 1700, Louis XIV qui est en guerre en Europe ne se préoccupe plus de ses colonies, ce qui explique l'impression de liberté soulignée par Diéreville¹²⁰. C'est peut-être l'absence de l'autorité royale qui fait écrire au voyageur français que, bien qu'heureux, les habitants de l'Acadie ne sont pas très ardents au travail :

Dans ce Pays les Habitans
Se donnant au travail peu de grandes

rivaliser entre eux, pour des riens, alors qu'une grande page de l'histoire du mode est en train de s'écrire, ce dont ils ne se rendent pas compte. C'est certainement le grand drame de l'Acadie, la rupture complète entre les « chefs », imbus de leurs pouvoirs et de leurs privilèges, et la population active, humble et silencieuse. »

117 DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France, Rouen, J-B Besongne, 1708*

p 81, voir aussi p 82, Annexe 35 et 36

118 *Ibid.*, p 78, Annexe 33

119 J-M. Fonteneau, *op.cit.*, p 63

120 *Ibid.*, p 61-62 : « Mais en 1700, Louis XIV n'a plus d'entourage génial : Louvois est mort 1691, Turenne en 1675, Colbert en 1638. [...] Le décalage est immense entre la volonté d'un roi qui, à très grands frais entretient des guerres ruineuses, destructrices, et l'ignorance ou l'indifférence envers des colonies bénéfiques, sources neuves, expansives et productrices de richesses. [...] Alors, loin des conflits, les Acadiens poursuivent dans la sagesse patriarcale un labeur simple, quotidien et patient qui leur apporte une réelle prospérité, modeste certes, mais bien intéressante. »

fatigues,
Font à leurs femmes maints enfans,
Car ils n'ont point d'autres intrigues.
De la vertu c'est le séjour,
Elle est bien rare dailleurs dans le temps où
nous sommes [...] ¹²¹

Il rapporte qu'il arrive à des nobles d'engrosser des paysannes, et dénonce l'attitude de certaines dames par rapport au mariage¹²². Tout en critiquant les mœurs des Acadiens, Diéreville fait l'éloge de leur habileté et de leur industrie. Il regrette l'obstacle que constitue à ses yeux les autorités françaises concernant l'établissement d'un commerce :

Dans un fi grand Pays où le commerce devoit être ouvert à tous pour l'établir, pas un Habitant n'ose négocier, s'il entreprend quelque chose, même avec ceux du Pays d'une Habitation à l'autre, on le trouble par un beau prétexte, mais specieux, & qu'un vil interest suggere toûjours, on luy prend ses bâtimens, & on rend ainsi des lieux qui pourroient devenir fertiles, toûjours deserts. La Cour n'a jamais été bien informée de ce qui s'y passe, peut-être le fera-t-elle bientôt [...]. Nous n'entendons rien au Commerce, bon François que je fuis, faut-il que je l'avouë icy, é qu'en dépit de moy je donne des louïanges aux autres Nations !¹²³

Diéreville y voit un problème spécifiquement français. Selon lui, l'activité commerciale en Acadie est contrecarrée par des dispositions coloniales inappropriées. Contrairement à la Nouvelle-Angleterre qui, comme il l'écrit, « trafique sans cesse avec Toute la terre », les habitants ne peuvent pas vivre de l'exportation de leurs productions. Il regrette l'absence d'activité commerciale qui serait le moyen de les tirer de la misère, et qui les rendrait plus actifs : « S'ils commerçoient, ils ne seroient pas si oisifs pendant la plus grande partie de l'année¹²⁴ ». L'incapacité des habitants de l'Acadie à commercer résulterait d'une mauvaise appréciation de leurs potentialités par les autorités royales. Diéreville attribue ce malentendu à l'éloignement des deux territoires.

L'éloignement et la différence de climat créent des différences culturelles entre la colonie et le pays d'origine. Les habitudes culinaires décrites par Diéreville en témoignent. Alors qu'il commence sa description de ces habitudes culinaires, Diéreville avertit que les Acadiens « sont assez difficiles dans leurs manger [...] ¹²⁵ ». Plus loin il s'étonne de ce qui rend les rend malade et de ce qu'ils refusent de manger¹²⁶. Ces changements des pratiques signalent qu'une culture propre aux

121 Diéreville, *op.cit.*, p 73, Annexe 30

122 *Ibid.*, p 75, Annexe 31

123 *Ibid.*, p 83, 84, Annexe 37 et 37 bis

124 *Ibid.*, p 86, Annexe 38

125 *Ibid.*, p 90, Annexe 39

126 *Ibid.*, p 95,96, Annexe 40 et 41

Acadiens s'est développée.

L'auteur note également que leurs habitudes vestimentaires les différencient des Français de la métropole. Les Acadiens ne suivent pas les usages en vigueur en Europe et en France :

De leur laine, ils se font Habits, Bonnets
& Bas.
Ne se distinguant point par de nouvelles
modes,
Ils portent toujours des Capots,
Et se font des Souliers toujours plats &
commodes
De peaux de Loups-Maris & de peaux
d'Originaux¹²⁷.

Gilles Havard et Cécile Vidal expliquent qu'au moment de la visite du voyageur, pour les colons de la Nouvelle-France, ce changement de « mode » est un phénomène récent. Ces nouveaux vêtements furent influencés par les contacts avec les Indiens¹²⁸.

Sans jamais les présenter comme « Français », Diéreville décrit les habitants de l'Acadie comme une population attachée à la France. Il dépeint une société originale avec une identité propre, un peuple vivant de l'agriculture, de l'artisanat, parfois oisif. Il décrit une population acadienne dont l'identité est déjà bien éloignée de l'identité française que la raison en soit l'éloignement des deux espaces, les différences de climats ou une histoire propre à cette colonie.

c- La Pennsylvanie de Mittelberger et Kalm (1748-1754)

Gottlieb Mittelberger et Peter Kalm soulignent la grande diversité culturelle qui caractérise la Pennsylvanie. Alors qu'à l'exception des esclaves, les colonies Françaises de l'Acadie et du Canada sont presque essentiellement peuplées de personnes d'origine française, alors que, d'après

¹²⁷ *Ibid.*, p 78, Annexe 33

¹²⁸ HAVARD Gilles, VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique Française*, Paris, Champs Flammarion, (1ère ed 2003), 2006, p 557 : « Les habitudes vestimentaires, quant à elles, se modifièrent peu à peu au XVIIe siècle. Jusque dans les années 1660, les colons firent preuve d'un grand conformisme en s'habillant comme en métropole. [...]. Certains habits de marin, tels le capot (surtout capuchonné, portait par mauvais temps) ou le tapabord (calotte de drap avec un couvre-nuque et une visière qui pouvaient se rabattre par mauvais temps) commencèrent à se répandre. Mais parce qu'ils étaient aussi des objets de traite avec les autochtones, on les percevait souvent négativement comme des insignes de la "sauvagerie". »

Josselyn, la Nouvelle-Angleterre est habitée exclusivement par des migrants issus de Bretagne, la Pennsylvanie semble faire figure d'exception.

En lisant le début de la relation de Mittelberger, on peut supposer un grand attrait de migrants de toutes origines pour ce pays. Celui-ci raconte le voyage de nombreux allemands et suisses qui ont quitté leur pays avec le projet de s'établir en Pennsylvanie. Une fois sur place, le migrant allemand contribue au cosmopolitisme de cette colonie, en particulier à Philadelphia, la capitale. Mittelberger considère que cette diversité est avant tout religieuse mais aussi ethnique, et culturelle.

Nous trouvons ici des Luthériens, des Réformés, des Catholiques, des Quakers, des Mennonites ou Anabaptistes, des Herrnuters ou Moraviens Brethren, des Piétistes, des baptistes du Septième Jour, des Dunkers, des Prebytériens, des Nouveaux-Nés, des Francs-maçons, des Séparatistes, des Libre-penseurs, des Juifs, des Musulmans, des Païens, des Nègres et des Indiens. Les Évangélistes et Réformés, sont cependant majoritaires¹²⁹.

En énumérant l'origine des différents prêtres, en nommant les différentes églises, Mittelberger donne à voir les origines variées des habitants de Pennsylvanie. Celles-ci sont également relevées par Kalm¹³⁰.

On peut s'interroger sur l'origine du cosmopolitisme en Pennsylvanie. Il faut pour cela réfléchir aux conditions de l'établissement d'une colonie qui n'existait pas encore, lorsque Josselyn s'est rendu en Nouvelle-Angleterre de 1663 à 1671. La Pennsylvanie a été fondée par un Quaker anglais, William Penn, en 1681 après l'acquisition d'une large terre au Sud-Ouest de New York¹³¹. À cette époque, les Quakers étaient sujets à de nombreuses persécutions aussi bien en Angleterre qu'au Nouveau Monde. L'acquisition de cette terre, fait de William Penn un "lord propriétaire". Sa confession religieuse, nous dit André Kaspi, motive un projet ambitieux encourage des gens issus de pays différents à s'établir dans cette colonie. Il s'agit d'un phénomène durable encore d'actualité au moment du voyage de Kalm et de Mittelberger :

Ce qu'il veut de toutes ses forces, ce n'est pas seulement un refuge pour les quakers,

129 MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754*, Philadelphie, John Jos, Mc Vey, (1ère ed 1756) 1898, p 54 : "We find there Lutherans, Reformed, Catholics, Quakers, Mennonists or Anabaptists, Herrnuters or Moravian Brethren, pietists, Seventh Day Baptists, Dunkers, Presbyterians, Newborn, Freemasons, Separatists, Freethinkers, Jews, Mohammedans, Pagans, Negroes and Indians. The Evangelicals and Reformed, however, are in the majority.", Annexes 17

130 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937), 1964, p 20-24, Annexe 6-9

131 FONER Eric, *Give me Liberty, an American History*, New York Seagul Edition, (1ère ed 2005), 2009, p 92: "Penn's late father had been a supporter and creditor of Charles II. To cancel his debt to the Penn family and bolster the English presence in North America, the king in 1681 granted Penn a vast tract of land south and west of New York, as well as the old Swedish-Dutch colony that became Delaware."

mais un lieu dans lequel une société, inspirée par le quakerisme, puisse naître et se développer [...]. A quelques réserves près, la Pennsylvanie (la forêt de Penn) appartient à Penn. [...]. Immédiatement, il publie en anglais, en français, en allemand et en néerlandais une brochure qui s'intitule *Récits sur la province de Pennsylvanie*. Il fait appel à tous ceux qui ont un métier et envie de travailler, promet à tous la liberté religieuse, s'engage à donner ou à louer des terres. (...). Des quakers traversent l'Atlantique, mais aussi des piétistes de la vallée du Rhin qui apportent une coloration germanique à la colonie. Des Anglais, des Irlandais, des Gallois se joignent aux Hollandais et aux Suédois, présents avant l'arrivée de Penn¹³².

Ceci explique, ainsi que le remarque Mittelberger, que la majorité des habitants de la Pennsylvanie, pourtant colonie britannique, ne sont pas anglais. Celui-ci affirme que les habitants d'origines allemandes y sont majoritaires¹³³.

Mais la Pennsylvanie n'est pas le seul exemple d'espace colonial comprenant des colons de divers pays. Kalm visite la province et la ville de New York, colonie plus ancienne que la Pennsylvanie. Alors qu'il décrit la ville, c'est encore par l'évocation des différentes églises ou lieux de cultes qu'on comprend que le multiculturalisme new-yorkais date du XVIIIe siècle. Il parle de différentes églises anglaises, anglicanes et protestantes mais aussi hollandaises, allemandes, écossaises, françaises et d'une synagogue pour les Juifs¹³⁴.

Selon Kalm, à New-York, les hollandais semblent majoritaire : «*les habitants à la fois de la ville et de la province sont toujours pour la plupart des hollandais, qui continuent, et spécialement les vieilles personnes, à parler leur langue maternelle*¹³⁵ ». Ceci s'explique par l'histoire de cette ville, d'abord établie par les hollandais au XVIe siècle, avant de tomber aux mains des anglais en 1664.

Malgré ce changement de pouvoir, ainsi que nous l'explique Kalm, les hollandais ne furent pas chassés, ni privés de leurs droits¹³⁶. Le passé hollandais de New York explique la forte présence d'Européens issus de différents pays comme les Français, les Allemands, ou les Juifs souvent issus d'Espagne, comme nous le fait savoir Eric Foner :

Les Hollandais s'enorgueillissaient de leur dévotion de la liberté. Effectivement, au début du XVIIe siècle, ils jouissaient de deux libertés qui n'étaient pas reconnues ailleurs en Europe [...]. Amsterdam était devenu le havre pour les protestants persécutés de toute l'Europe, en incluant les Huguenots français, les Calvinistes allemands, et ceux, comme les Pèlerins, qui désiraient se séparer de l'Eglise

132 KASPI, André, *Les Américains, I. Naissance et essor des Etats-Unis 1607-1945*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p 25

133 G. Mittelberger, *op.cit.*, p 51, Annexe 16

134 P. Kalm, *op.cit.*, p 132-133, Annexe 18 et 19

135 *Ibid.*, p 142: "the inhabitants both of the town and of the province belonging to it are still for the greatest part Dutch, who still and especially the old people, speak their mother tongue.", Annexe 23

136 *Ibid.*

d'Angleterre. Les Juifs, surtout ceux fuyant l'Espagne, trouvèrent aussi refuge ici [...]. Pendant le XVIIe siècle, la nation a attiré plus d'un million de migrants de partout ailleurs en Europe. Beaucoup de ses nouveaux venus aidèrent les hollandais à peupler l'empire d'outre-mer¹³⁷.

Quand elle était encore la Nouvelle Amsterdam, New-York apparaissait comme un havre de paix pour les persécutés d'Europe. Kalm signale que l'attrance des Européens pour cette colonie a diminué depuis la prise de pouvoir par les Anglais. Les Allemands sont moins nombreux lors du passage du Suédois dans cette ville. En raison de leurs mauvais rapports avec les autorités britanniques, les migrants européens auraient tendance à préférer d'autres colonies comme la Pennsylvanie¹³⁸.

Ces deux espaces voisins présentés dans les récits de Kalm et de Mittelberger présentent donc une grande diversité de population issue de différents pays européens. L'histoire de chacune de ces populations, fortement liée à l'histoire religieuse, a donné lieu à des sociétés mixtes, cosmopolites, et a fini par former deux sociétés aux identités spécifiques. Les deux relayeurs ont pu être frappés par la nouveauté de ces systèmes qui leur ont paru très différents de ceux qu'ils connaissaient en Europe.

II- Organisation politique, justice et échange

a-La Nouvelle-France (Canada et Acadie) avec Dièreville et Kalm (XVII-XVIIIe)

Lorsque Peter Kalm s'intéresse au gouvernement du Canada, il décrit un système absolutiste dans lequel les pouvoirs sont concentrés aux mains d'un petit nombre de personnes. Un seul homme, le « gouverneur-général » de Québec, premier représentant du roi, règne sur tout le Canada comme autorité supérieure et premier représentant du roi : «*Le gouverneur-général à Québec, est, comme je l'ai mentionné précédemment, le magistrat en chef du Canada* »¹³⁹. Kalm parle ensuite d'un « intendant » qui détiendrait en plus de pouvoirs politiques forts, des pouvoirs financiers mais surtout judiciaires¹⁴⁰. La société canadienne est donc très absolutiste.

137 FONER Eric, *Give me Liberty, an American History*, New York, Seagull Edition, (1ère ed 2005) 2009, p 39: "The Dutch prided themselves on their devotion of liberty. Indeed, in the early seventeenth century they enjoyed two freedoms not recognized elsewhere in Europe(...) Amsterdam had become a haven from persecuted protestants from all over Europe, including French Huguenots, German Calvinists, and those, like the Pilgrims, who desired to separate from the Church of England. Jews, especially those fleeing from Spain, also found refuge there. (...). During the Seventeenth century, the nation attracted about half a million migrants from elsewhere in Europe. Many of these newcomers helped to populate the Dutch overseas empire."

138 P. Kalm. *op.cit.*,: p 142 , Annexe 23°

139 *Ibid.*, p 539, Annexe 73

140 *Ibid.*

Selon Gilles Havard et Cécile Vidal ce système politique s'apparente à celui des provinces de France au service de l'absolutisme, même si des éléments ont été modifiés, (absence de parlement ou d'autres formes de contre-pouvoir) :

Sous régie royale, l'administration coloniale, partout, calquait son organisation sur celle de la métropole. Le Canada (après 1663), l'île Royale (dès 1713) et la Louisiane (à partir de 1731) furent administrées comme des provinces de France. Même si il fut considérablement simplifié et corrigé dans une optique absolutiste, le système administratif des colonies françaises demeura donc marqué, à l'instar de celui de la métropole, par l'absence de séparation entre les différents pouvoirs (exécutif, législatif et judiciaire) et par l'enchevêtrement des compétences entre les divers officiers de juridictions¹⁴¹.

Peter Kalm est d'ailleurs témoin de la manifestation de cet absolutisme durant son passage à Québec lorsque le «gouverneur-général», nouvellement nommé arrive en ville pour prendre ses fonctions. De véritables festivités sont organisées, rappelant l'entrée du roi de France dans une bonne ville :

A huit heures et demie, le nouveau gouverneur-général vint depuis le bateau dans une barge couverte de fleur rouge. Un signal de canons fût donné depuis les remparts pour que toutes les cloches de la ville sonnent. Tous les gens de distinction descendirent vers la rive pour saluer le nouveau gouverneur qui, en descendant de la barge fut reçu par le Marquis de la Galissonnière¹⁴².

Ainsi, le « gouverneur-général » jouit d'un prestige qui rappelle celui d'un monarque. Il règne sur tout un vaste territoire¹⁴³ (toute la Nouvelle-France) et concentre avec l'intendant et les gouverneurs, tous les pouvoirs. Le gouvernement du Canada et celui de l'Acadie, n'offrent rien de très nouveau par rapport à celui des provinces françaises, si ce n'est le renforcement de l'absolutisme et de l'administration royale. Ceci marque une différence fondamentale avec les colonies anglaises.

b-Les espaces coloniaux anglais (New York, Nouvelle-Angleterre, Pennsylvanie) vus par

141 HAVARD Gilles, VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique Française*, Paris, Champs Flammarion, lieu (1ère ed 2003), 2006, p 152

142 P. Kalm, *op.cit.*, p 464: "At half an hour after eight the new governor-general went from the ship into a barge covered with red cloth. A signal with cannons was given from the ramparts for all the bells in the town to be set ringing. All the people of distinction went down to the shore to salute the governor who, on alighting from the barge, was received by the Marquis de la Galissonnière.", Annexe 60

143 HAVARD Gilles, VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique Française*, Paris, Champs Flammarion, lieu (1ère ed 2003), 2006, p 148 « Au XVIIIe siècle, la Nouvelle-France ne formait juridiquement qu'une seule colonie – et qu'un seul diocèse. Elle était divisée en cinq gouvernements particuliers : Québec, Trois-Rivières, Montréal, Louisiane et Acadie – ou, après 1713, l'île Royale, dont le territoire administratif englobait l'île Saint-Jean. Le gouverneur général et l'intendant de la Nouvelle-France, qui siégeaient à Québec, étaient censés exercer leur autorité sur le Canada, l'Acadie et la Louisiane (...) »

Afin de vivre selon leurs lois et principes sur un territoire défini, les espaces coloniaux anglais visités par nos voyageurs ont souvent développé leur propre forme de gouvernement. Chaque colonie développe son propre mode de fonctionnement et ses propres lois. On se rend vite compte, que bien qu'il ne s'agisse pas d'un système monarchique ou autocratique, ces fonctionnements politiques s'inspirent du modèle britannique. Les voyageurs s'attachent à décrire ces systèmes politiques.

Nous avons déjà vu avec Josselyn, que les sociétés du Massachusetts en Nouvelle-Angleterre sont fondées sur la religion et la morale du Puritanisme, phénomène critiqué ouvertement par le voyageur Britannique qui est un anglican. Une charte royale de 1629 autorise les habitants de Nouvelle-Angleterre à vivre selon leur volonté. Celle-ci, nous disent Hélène Trocmé et Jeanine Rovet, permet aux leaders de la Massachusetts Bay Company de gouverner en toute légalité¹⁴⁴. Ces premiers leaders établissent un système politique dans lequel chaque ville a son propre gouvernement. On peut supposer qu'il répond à une volonté de déconcentration des pouvoirs, afin de ne pas reproduire le système absolutiste qui prévaut en Angleterre. Le puritanisme de ces nouvelles sociétés les prédispose au séparatisme. John Josselyn montre bien la complexité du système établi au Massachusetts où la justice et la politique sont dans les mains d'un grand nombre de personnes différentes :

[...], Cette colonie est un corps politique en fait, au nom du gouverneur et de la compagnie de la Bay du Massachusetts en Nouvelle Angleterre.

Qu'il devra y avoir un gouverneur et un député-gouverneur, et dix-huit assistants de la même compagnie de temps en temps.

Que le gouverneur et député-gouverneur, les assistants et tous les autres officiers devront être choisis parmi les hommes libres, le dernier mercredi de Pâques, en la cour générale.

[...]

*Et qu'il devra y avoir quatre cours générale tenus durant le trimestre, et un grande générale et solennelle assemblée pour faire les lois et les ordonnances*¹⁴⁵.

Eric Foner fait état d'une semblable séparation des pouvoirs au Massachusetts et affirme que

144 TROCMÉ Hélène, ROVET Jeanine, *Naissance de l'Amérique moderne XVIe-XIXe siècle*, Paris, Hachette Livre, 1997 p 39: « En 1629, la Massachusetts Bay Company obtient une charte royale, document rédigé avec soin, véritable roc légal auquel va s'amarrer la grande migration puritaine. La charte prévoit en effet, que le directoire de la Compagnie aura tout pouvoir de gouverner les futurs colons ».

145 JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Havard College, (1ère ed 1675) 1865 , p 134, 135 voir tableau p 136, Annexe 30, 31 et 31 bis

les représentants élus, siègent dans deux cours différentes¹⁴⁶. La « *General Court* » est l'assemblée de la colonie qui réunit les représentants de chaque ville ou bourg. C'est en ce lieu que sont établies les nouvelles lois de la colonie. Ce système, bien qu'autonome par rapport au pays mère, rappelle celui de la *Chambre des Communes* nous disent Hélène Trocmé et Jeanine Rovet¹⁴⁷ qui signalent aussi l'existence d'un gouvernement civil élu par les propriétaires, les « freemen », (un système politique censitaire, comme dans les autres colonies anglaises d'Amérique du Nord¹⁴⁸). On ne peut pas considérer ce système comme démocratique, puisque seuls les propriétaires pouvaient voter.

Le système judiciaire mis en place est complexe et rappelle celui de la *Common Law* comme nous pouvons le voir avec le graphique présenté dans la relation de Josselyn¹⁴⁹. Les lois sont toutefois adaptées aux convictions religieuses des Puritains comme nous l'avons déjà démontré.

On note avec Josselyn, que la morale puritaine imprègne ces lois. Tout cela ne doit pas faire conclure hâtivement que les sociétés de Nouvelle-Angleterre étaient totalement indépendantes de la Couronne bien qu'elles aient pratiqué le « self-government » comme nous le verrons par la suite.

c- Les colonies anglaises au XVIIIe siècle (Pennsylvanie, New York)

La situation des colonies de Pennsylvanie et de New York à la fin de la première moitié du XVIIIe siècle ne semble pas très différente du système de gouvernement de la Nouvelle-Angleterre au siècle précédent. Tout comme Josselyn avant eux, Mittelberger, mais surtout Kalm ont montré la particularité des gouvernements des colonies anglaises dites du milieu.

146 FONER Eric, *Give me Liberty, an American History*, New York, Seagul Edition (1ère ed 2005) 2009, p 68: "In 1634, a group of deputies elected by freemen (landowning church members) was added to form a single ruling body, the General Court. Ten years later, compaigny officers and elected deputies were divided into two legislative houses."

147 TROCMÉ Hélène, ROVET Jeanine, *Naissance de l'Amérique moderne XVIe-XIXe siècle*, Paris, Hachette Livre, 1997, p 40: « Un gouvernement civil se constitue rapidement. Élu par le conseil d'administration [...]. les sept ou huit membres du conseil devenant un quasi-gouvernement. Les colons, *freemen*, élisent des représentants à la *General Court*. A partir de 1632, celle-ci désigne le gouverneur, le vice-gouverneur et les assistants, à partir de 1634, l'assemblée vote des impôts et s'organise peu à peu selon le modèle de la Chambre des communes. Un système judiciaire s'organise rapidement, sur la base d'une *Common Law* (droit coutumier) simplifiée et revue au regard des préceptes bibliques et des nécessités de la vie dans un mon plus fruste et ensauvagé [...]. »

148 KASPI, André, *Les Américains, I. Naissance et essor des Etats-Unis 1607-1945*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p 85 : « La chambre basse, elle, est élue. La chambre des bourgeois de Virginie réunit 75 membres ; la Chambre des délégués du Maryland, 50 ; la General Court du Massachusetts, 100 ; etc. Le suffrage est censitaire. C'est alors la tradition britannique. Les femmes, les mineurs, les étrangers, les catholiques, les Juifs, les hommes n'ont blancs n'ont pas vocation à voter. Les esclaves, quelle que soit la couleur de leur peau n'ont pas vocation à voter. Les esclaves, les locataires, les pauvres, les fils de plus de 21 ans qui vivent avec leurs parents ne sont pas d'avantage admis à exprimer une opinion politique. Pourquoi ? Parce que par principe, ceux qui votent sont ceux qui ont une propriété [...]. »

149 J. Josselyn, *op.cit.*, voir tableau p 136, Annexe 31 bis

Contrairement au Massachusetts à la Nouvelle-Angleterre ou à New York qui sont des colonies royales, La Pennsylvanie est une colonie appartenant à une famille, celle de William Penn. Le mode de gouvernement de la Pennsylvanie diffère sensiblement des autres colonies. Le gouverneur est nommé par le lord propriétaire avec accord du roi. A New York et en Nouvelle-Angleterre depuis 1691¹⁵⁰, il est nommé directement par le roi. La situation a donc évolué depuis le voyage de Josselyn. Pour sa part, Kalm décrit à Philadelphie et New York, une assemblée parlementaire rassemblant les représentants des différentes provinces de ces colonies:

Les députés de chaque province se rencontrent communément ici, tous les mois d'octobre, ou même plus fréquemment, si les circonstances le requièrent, pour envisager le bien être du pays [etc.]. Ici ils révisent les anciennes lois et en font de nouvelles¹⁵¹.

Il est intéressant de noter le décalage entre la vision de la métropole et celle des colons au sujet de ces formes de gouvernement. Dans le cas de New-York, Kalm raconte que les querelles sont fréquentes à l'assemblée et que les députés peuvent se dresser contre l'autorité royale représentée par le gouverneur. Il fait état du peu d'entrain des députés à obéir et à servir la Couronne d'Angleterre :

Le gouverneur convoque l'assemblée et la dissout à son bon plaisir. C'est un pouvoir dont il doit se servir seulement quand de longs débats ne sont pas nécessaires, ou quand les membres ne sont pas si unanimes à servir leur roi et leur pays selon leur devoir. Ceci arrive fréquemment, cependant, cela mène à des caprices ou des prises d'intérêt personnel [etc.]¹⁵².

Nous pouvons ici remarquer qu'il arrive parfois aux représentants des différentes provinces de fonctionner comme le parlement anglais et de s'opposer au pouvoir du roi. André Kaspi explique que, dans les colonies anglaises d'Amérique du nord, le parlement prend ses distances avec le modèle londonien ce qui relève une certaine méfiance des colons vis à vis de l'autorité.

150 FONER Eric, *Give me Liberty, an American History*, New York, Seagul Edition, (1ère ed 2005) 2009, p 105: “ In 1691, the crown issued a new charter that absorbed Plymouth into Massachusetts and transformed the political structure of the Bible Commonwealth. Town government remained intact, but henceforth property ownership, not church membership, would be the requirement to vote in elections for the General Court. The governor was now appointed in London rather than elected. Thus, Massachusetts became a royal colony, the majority of whose voters were no longer Puritan « saints ».”

151 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC,(1ère ed 1937) 1964, p 25: voir aussi p 137: “The deputies of each province commonly meet in it every October, or even more frequently if circumstances require it, in order to consider the welfare of the country and to hold their parliament or diets in miniature. There they revise the old laws and make new ones.”, Annexe 10 et 20

152 *Ibid.*, p 137: “The governor calls the assembly, and dissolves it at pleasure. It happens, however, that led aside by caprice or by self-interested views. This is a power which he ought only to make use of, either when no farther debates are necessary or when the members are not so unanimous in the service of their King and country as is their duty. It frequently, however, that led aside by caprice or by self-interested views [etc.]”, Annexe 20

Gottlieb Mittelberger parle peu du gouvernement de Pennsylvanie excepté à l'occasion de la nomination du gouverneur, mais comme Josselyn, il montre l'intérêt qu'il porte aux lois de la colonie. Ces lois votées par l'assemblée des représentants de la colonie à Philadelphie, témoignent d'une certaine autonomie par rapport au royaume d'Angleterre. Malgré la présence d'une majorité de Quakers en Pennsylvanie et à la Cour de Justice, les délits et les crimes sont jugés très sévèrement:

L'ensemble des crimes sont sévèrement puni, en particulier les larcins. Si quelqu'un vole un mouchoir, une paire de bas, ou une chemise, ou une chose de la même valeur, et que des poursuites sont retenues contre lui, il attaché à le poteau d'un marché public, nu jusqu'à la ceinture et si terriblement fouetté ,avec une canne, un fouet pour cheval ou pour chien, auquel des nœuds sont parfois attachés, que des morceaux de peau et de chairs se détachent parfois de son corps. [Etc.]¹⁵³.

Malgré la non-violence supposée des Quakers, les voleurs sont jugés avec sévérité. Mittelberger voit dans ces lois l'empreinte religieuse des Quakers. Il évoque les procès concernant le mariage et s'étonne d'une loi concernant l'habitude de jurer établie en Pennsylvanie qui traduit la volonté des Quakers de ménager les populations autochtones :

Il est surprenant d'entendre les vieux indiens ou sauvages se plaindre et dire que, depuis que les Européens sont venu dans leur pays, ils sont fréquemment visités par de lourdes chutes de neige, et sévère gelée, et des torrents de pluie, qu'ils n'avaient pas connu avant l'arrivée des Européens. Si cela est vrai ou non, même les habitants de la Pennsylvanie, l'imputent aux Européens, car ceux-ci, et spécialement les Allemands sont de terribles jureurs. Pour cette raison, une pénalité de 5 livres ou de 30 florins a été récemment fixé dans toutes la Pennsylvanie pour chaque juron prononcé en public [etc.]¹⁵⁴.

La Pennsylvanie obéit à ses propres lois qui sont élaborées par une majorité de Quakers et peuvent surprendre les voyageurs. Les habitudes de rendre la justice sont parfois bien différentes de celles du royaume d'Angleterre. Eric Foner explique que la Pennsylvanie est la colonie anglaise d'Amérique du Nord qui possède l'assemblée législative la plus indépendante et la plus grande

153 MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754*, Philadelphia, John Jos, Mc Vey,(1ère ed 1756) 1898, p 96: "On the whole crimes are crimes are punished severely, especially larceny. If anyone steals only a handkerchief, a pair a stockings or shorts, or a shirt, or the like things of little value, and suit is brought against him, he is tied to a post in the public market, stripped to the waist, and so terribly lashed with a switch, or a horse- or dog-whip, to which knots are sometimes attached, that patches of skin and flesh hand down from his body.[etc.].", Annexe 30

154 *Ibid.*, p 104: " It is surprising to hear old Indians or savages complain and say that, since the Europeans came into their country, they were so frequently visited by heavy snow-falls, severe frosts, and torrents of rain, of which they had known nothing before the coming of the Europeans. Whether this is true or not, even the Pennsylvanians ascribe the facts to the Europeans, because these, and especially the Germans, are mostly fearful swearers. For this reason a penalty of 5 pounds or 30 florins has recently been fixed throughout Pennsylvania upon every oath uttered in public [etc.]. In order to check this shocking habit of swearing, both among the English and the Germans." Annexe 33

liberté de décision¹⁵⁵.

III- Des sociétés toujours très hiérarchisées

Les sociétés coloniales de l'Amérique Septentrionale impressionnent les voyageurs par leur nouveauté tout en rappelant celles du pays d'origine par l'émergence de nouvelles élites au sein de la population.

Partout où il passe, Peter Kalm est reçu par ceux qui exercent le pouvoir. Il remarque qu'au Canada, comme en France, la domination de la société, le pouvoir et la richesse sont entre les mains de la noblesse et du clergé :

La terre est possédée par le clergé et la noblesse. La totalité de la partie cultivée du Canada a été donné par le roi au clergé et à des nobles, mais les parts qui ne sont pas cultivées lui appartiennent, tout comme les lieux sur lesquels Québec et Trois Rivières sont construits¹⁵⁶.

La société canadienne n'offre en ce sens, pas d'originalité par rapport à la métropole : les pouvoirs sont entre les mains d'une minorité. D'après Gilles Havard et Cécile Vidal, ceux-ci ne représentent pas plus de 3 % de la société canadienne¹⁵⁷. La présence de cette élite, qui comme en France gouverne, s'explique par la volonté royale de contrôler la colonie mais aussi par la volonté d'établir une société absolutiste sur le modèle de la métropole, ainsi que nous le verrons plus loin.

Il peut être intéressant d'établir une comparaison entre les colonies sous influence françaises et britanniques. L'originalité de ces dernières tient au fait qu'elles ne sont pas des entreprises royales, situation qui permet l'émergence de nouvelles élites, différentes de l'Aristocratie au pouvoir dans la vieille Angleterre. C'est ce que nous fait savoir Eric Foner :

L'Amérique n'avait pas d'aristocratie titrée comme en Bretagne. Il n'y avait pas de système de rang social légalement établi, ou de familles dont la généalogie remontée à l'époque médiévale. Excepté De Lanceys, Livingstons, et Van

155 FONER Eric, *Give me Liberty, an American History*, New York, Seagul Edition, (1 ère ed 2005), 2009, p 147:

“The most powerful assembly was Pennsylvania's, where a new charter, adopted in 1701, eliminated the governor's council, establishing the unicameral (one-house) legislature in the colonies. Controlled until mid-century by an elite of Quaker merchants, the assembly wrested control of finance, appointments, and the militia from a series of governors representing the Penn family.

156 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937), 1964, p 531: “Land Owned by Clergy and Noblemen. The whole cultivated part of Canada has been given away by the king to the clergy and some noblemen; but all the uncultivated parts belong to him, as likewise the place on which Quebec and Trois Rivières are built.”, Annexe 71

157 HAVARD Gilles, VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique Française*, Paris, Champs Flammarion, (1ère ed 2003), 2006, p 538 : « Des élites canadiennes dominées par la noblesse : « La société canadienne était dominée par quelques centaines d'individus, ne constituant pas plus de 3% de la population. [...] Il faisait ainsi un seul groupe des élites ecclésiastiques, militaires et administratives, d'une part des négociants, d'autre part. »

*Rensselaers de New York, la famille Penn en Pennsylvanie, et quelques planteurs du Sud, il n'y avait personne dont la propriété foncière, en valeur monétaire, rivalisait avec celles de l'aristocratie britannique. Mais partout dans l'Amérique britannique, des hommes proéminents contrôlent les gouvernements coloniaux*¹⁵⁸.

A la différence des colonies de la Nouvelle-France, où les élites sont les mêmes qu'en métropole et souvent issues de familles nobles, donc supposées légitimes pour dominer et gouverner la société, les espaces anglais voient émerger de nouveaux dirigeants qui tirent leur pouvoir de richesses et de propriétés nouvellement acquises. Comme la relation de John Josselyn nous l'a montré avec le cas de la Pennsylvanie et de la famille de William Penn à la fin du XVIIe siècle, les sociétés coloniales de Nouvelle-Angleterre ne font pas exception : une poignée de religieux puritains, notables ou nobles, se partage les différentes provinces et s'y établissent comme dirigeants à la faveur d'une charte royale :

*Le douze juillet de l'anno Domini 1630, John Winthrop; et ses assistants, arrivèrent avec le brevet du Massachusetts [...]. Le brevet fut octroyé au Sir Henry Rosewell, au Sir John Young Knight. A Thomas Southcoat, John Humprey, John Endicot et Simon Whirecom, ainsi qu'à leurs héritiers, assistants et associés pour toujours. [Etc.]*¹⁵⁹.

Cette charte royale accordée aux membres d'une compagnie de marchands puritains porte cette élite au pouvoir dès les premières années de la colonie¹⁶⁰. Même si, comme le dit Eric Foner, il n'y a pas d'aristocratie dans les colonies anglaises, on peut parler d'autorité seigneuriale, puisque les terres sont réparties entre différents propriétaires qui exercent une domination sur les autres habitants. C'est le cas en Nouvelle-Angleterre, c'est aussi le cas en Pennsylvanie, où les marchands Quakers se partagent la plus grande partie des richesses exploitées ainsi que l'observe Gottlieb Mittelberger: « [...] la terre et la plupart des revenus appartiennent à un Quaker du nom de Penn

158 FONER Eric, *Give me Liberty, an American History*, New York, Seagul Edition, (1ère ed, 2005) 2009, p 118 : "America had no titled aristocracy as in Britain. It had no system of legally established social ranks or family pedigrees stretching back to medieval times. Apart from De Lanceys, Livingstons, and Van Rensselaers of New York, the Penn family in Pennsylvania, and a few southern planters, it had no one whose landholdings, in monetary value, rivaled those of the British aristocracy. But throughout British America, men of prominence controlled colonial government."

159 JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Harvard College, (1ère ed 1675) 1865, p 132-133: "The Twelfth of July Anno Dom, 1630. John Wenthorp Esq; and the affiftants, arrived with the Patent of the Maffachufets [...]. The Patent was granted to Sir Henry Rofewell, Sir John Young Knight. Thomas Southcoat, John Humprey, John Endicot, and Simon Whirecomb, and to their Heirs, Affigns, and Affociats forever. [etc.]", Annexe 28 et 28

160 BERENGER Jean, DURAND Yves, MEYER Jean, *Pionniers et Colons en Amérique du Nord*, Paris, Armand Colin, 1974 : « La charte du 14 mars 1629 accordait au comte de Warwick et à ses associés un territoire de 3 miles autour de la baie avec droit d'exploiter les mines et les pêcheries. Il serait dirigé par un gouverneur, ou un lieutenant-gouverneur, aidé d'un conseil de 18 membres qui devrait réunir une assemblée quatre fois l'an au moins. (...) John Winthrop, avocat londonien très connu, fut nommé gouverneur et bientôt le siège de la compagnie (laquelle?) fut établi en Amérique, à la différence de ce qui se passait pour la plupart des autres compagnies coloniales Ainsi le gouverneur et son conseil eurent ils plus grande et plus complète autorité sur les colons. »

[...] ¹⁶¹ ».

Eric Foner précise qu'en Nouvelle-Angleterre, à New York ou en Pennsylvanie, la prospérité économique des marchands permet l'émergence d'une société de commerçants dès le XVIII^e siècle. Ainsi, à la différence de l'Angleterre, où la même noblesse domine la société depuis des siècles, de nouvelles richesses contribuent à l'établissement de nouveaux dirigeants ¹⁶².

Les colonies américaines sous influence anglaise et la Nouvelle France reproduisent le modèle de leur métropole respective. On retrouve des traces de l'organisation sociale du pays d'origine. La population doit se soumettre à l'autorité des élites de la métropole imposées par le pouvoir royal. Les colonies britanniques quant à elles produisent leurs propres élites politiques qui reposent sur la richesse et la religion.

IV-Des rivalités et des conflits militaires et européens exportés dans ces nouveaux espaces

Aucun de nos voyageurs n'est directement témoin des conflits européens exportés au Nouveau Monde et aucun d'entre eux n'en est acteur. Il faut préciser que Kalm mis à part ¹⁶³, tous se rendent en Amérique lors de période de paix (au Nouveau Monde aussi bien qu'en Europe). Les colonies sont toutefois marquées par des conflits et des rivalités entre Français et Anglais. Les relations de voyage de Diéreville et de Kalm montrent que ces tensions persistent et que les guerres sont toujours dans les mémoires.

Le Français rappelle que l'Acadie et Port Royal ont été occupés par les Anglais, plusieurs années avant son arrivée dans ces lieux ¹⁶⁴. Il montre ainsi au passage son patriotisme et témoigne de

161 MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754*, Philadelphia, John Jos, Mc Vey, (1^{ère} ed 1756) 1898, p 64: “[...] the land and most of the revenues belong to a Quaker by the name of Penn [...]”, Annexe 21

162 FONER Eric, *Give me Liberty, an American History*, New York, Seagul Edition, (1^{ère} ed 2005), 2009, p 118 “In New England and the Middle Colonies (Pennsylvanie, New York, New Jersey), expanding trade made possible the emergence of a powerful upper class of merchants, often linked by family or commercial ties to great trading firm in London. There were no banks in colonial America. Credit and money were in short supply, and mercantile success depended on personal connections as much as business talent.”

163 Peter Kalm se rend en Amérique en septembre 1748, alors que la guerre de succession d'Autriche (1740-1748), n'est pas encore terminée. Elle s'achève en octobre 1748 avec le traité d'Aix-la-Chapelle.

164 HAVARD Gilles, VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique Française*, Champs Flammarion, lieu (1^{ère} ed 2003), 2006, p 90-91 : « [...] en 1654, une expédition venue de Boston, dirigée par Robert Segdwick, s'empara en effet des forts de Port-Royal, de la rivière Pentagouet et de la rivière Saint-Jean, soit l'essentiel de la colonie. La population

son peu de sympathie pour les Britanniques qu'il décrit comme des lâches incapables de gagner l'attachement des français de l'Acadie :

Cent fois la Nouvelle-Angleterre,

La plus voisine de leur terre,

A voulu les soumettre & ranger fous sa loy (...)

Les Anglois s'étant enfin rendus maîtres de leur Patrie, établissoient des Gouverneurs qui leur procuroient tout ce qui leur étoit nécessaire, tant pour la vie, que pour le vêtement; mais ne pouvant gagner les coeurs, & ne se trouvant pas trop en sûreté avec eux, ils se retiroient, & abandonnoient la patrie¹⁶⁵.

Alors que le Français ont le sentiment que les anglais ont abandonné l'Acadie, Josselyn, des décennies plus tôt, parle d'une vente : « *La Nouvelle-Ecosse (l'Acadie pour les Britanniques) a été vendue par le seigneur Starling aux Français, et est maintenant entièrement en leur possession.*¹⁶⁶ ». Selon Jean-Marie Fonteneau, l'Acadie a été rendue aux Français par les Anglais à la suite d'un traité de paix, après plusieurs années d'occupation britannique¹⁶⁷. La description des deux voyageurs semble donc être influencée par un attachement à leur nation respective.

Quand Kalm visite les colonies françaises et anglaises d'Amérique du Nord, les tensions entre les deux empires sont restées aussi fortes qu'au siècle précédent. L'Acadie et Port Royal visités par Diéreville au début du XVIIIe siècle, sont tombés entre les mains des Anglais en 1715 à la suite du traité d'Utrecht. Peu avant l'arrivée du botaniste suédois a lieu la guerre de succession d'Autriche qui oppose notamment la France et l'Angleterre. Ce conflit a été exporté au Nouveau Monde et a opposé les colonies françaises aux anglaises (principalement celles de la Nouvelle-Angleterre et de New York). La paix¹⁶⁸ est signée peu après l'arrivée du voyageur suédois qui relate la célébration qui a eu lieu à cette occasion lors de son passage à Montréal :

La paix conclue entre la France et l'Angleterre fut proclamée aujourd'hui. Les soldats en armes, des tirs d'artilleries furent effectués depuis les murs, et des hommages furent rendus par de petites armes à feu. Toute la nuit des feux d'artifices furent montrés, et la ville fut illuminée. Toutes les furent étaient bondées par le

acadienne d'origine française comptait alors 300 individus, la plupart vivant dans la région de Port-Royal. Ces Français d'Acadie restèrent sous juridiction anglaise jusqu'en 1667. »

165, DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France, Rouen, J-B Besongne, 1708*, p 82-83, Annexe n°

166 JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Havard College, (1ère ed 1675) 1865, p 157 "Nova Scotia was fold by the Lord Starling to the French, and is now wholly under their possession.", Annexe 36

167 FONTENEAU Jean-Marie, *Les Acadiens*, Rennes, Éditions Ouest France, 1996, p 43: « Mais malgré les promesses, les alliances et le traité de Bréda, signé en juillet 1667, qui rend une nouvelle fois l'Acadie à la France, sir Thomas Temple se fait tirer l'oreille et n'abandonnera le territoire qu'en 1670. »

168 Rappel : la Paix d'Aix-la-Chapelle, le 18 octobre 1748 termine guerre de « succession d'Autriche ».

peuple jusqu'à tard dans la nuit.¹⁶⁹.

La paix est célébrée de façon spectaculaire, ce qui laisse penser qu'elle a concerné les habitants des colonies, anglaises et françaises et pas seulement ceux des deux métropoles. Cette dernière guerre est encore présente dans les récits de nos voyageurs. Ils témoignent de vives tensions entre colons français et anglais. Les contacts entre les colons issus des deux empires sont rares, excepté à New York où Kalm signale la présence de Français huguenots peu attachés au royaume de France¹⁷⁰. Alors qu'il traverse le Canada de Montréal jusqu'à Québec il ne fait mention d'aucun habitant qui ne soit pas d'origine française, excepté les Indiens convertis et « civilisés » de Lorette. Même si le Suédois n'en parle pas, on sait que des esclaves faisaient partie de cette population. Les Anglais ne semblent pas les bienvenus dans cette partie de l'Amérique. En parlant du port de Québec, Kalm signale que les gens des autres nations n'y sont pas les bienvenus pour y commercer : « *Mais il faut remarquer qu'aucun autre navire que les Français peuvent entrer dans le port [...]*¹⁷¹ ». Kalm entend beaucoup de témoignages¹⁷² sur les derniers conflits, il évoque des batailles et mentionne de nombreux vestiges comme les forts militaires¹⁷³. Selon Marc Durand, la fin de la guerre de « succession d'Autriche » et les termes de la résolution du conflit attisent les tensions entre colons français et anglais¹⁷⁴.

Les conflits et les tensions entre empires européens ont bien été exportés en Amérique du Nord et ont opposés les colons français et anglais. Les voyageurs notent les tensions qui s'expriment entre les habitants des différents espaces, y compris pendant les périodes de paix. Il semble que, pendant la période coloniale qui nous intéresse, la création de ces nouvelles sociétés n'ait pas protégé les nouveaux habitants de l'Amérique Septentrionale des conflits militaires ni des rivalités politiques.

Afin de conclure, nous pouvons affirmer que toutes ces observations et ces commentaires de

169 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937) 1964, p 405-406 “:The peace, which was concluded between France and Enfland, was proclaimed to-day. The soldiers were under arms, the artillery on the walls was fired off, and some salutes were given by the small firearms. All night fireworks were exhibited, and the whole town was illuminated. All the streets were crowded with people till late at night.”, Annexe 49 et 50

170 *Ibid.*, p 133, Annexe 19

171 *Ibid.*, p 431: “But it is to be remarked that no other ships than French ones can come into the port [...]”, Annexe 53

172 *Ibid.*, p 603, 682, Annexe 78

173 *Ibid.*, p 366, Annexe 41

174 DURAND Marc, *Histoire du Québec*, Paris, Imago, 1999, p 42 : « La paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, a mis fin à la guerre européenne dite de « succession d'Autriche » (1740-1748) qui opposait l'Autriche et ses alliés- dont l'Angleterre – à la France, la Prusse, l'Espagne et la Bavière. En Amérique, à l'occasion de cette guerre, des raids de corsaires anglais avaient dévasté des installations de pêche française du golfe du Saint-Laurent, en 1746 par exemple, et avaient ravivé les rancœurs de part et d'autre. Par la paix d'Aix-la-Chapelle, l'Angleterre avait aussi rendu Louis bourg (Cap-Breton) à la colère des Anglo-Américains. »

la part des quatre relayeurs donnent une idée de la complexité et de l'originalité des sociétés coloniales britanniques et française. Les premières désirent rompre avec leur pays d'origine, les deuxièmes n'ont pas la volonté affirmée de se détacher de la métropole et sont l'objet du contrôle de la monarchie française. Toutes ces sociétés, développent des cultures et des identités qui leur sont propres, tout en conservant des éléments de la métropole dont elles sont issues.

Toutes ces particularités peuvent donc amener à s'intéresser plus en détail à la vie de ces colonies. Avec des observations sur la religion, la liberté et l'indépendance qu'elles développent à l'époque coloniale.

CHAPITRE 4– LA LIBERTÉ DES COLONIES ET LIBERTÉ AU SEIN DES COLONIES

Si nous avons remarqué l'importance des colonies avec leur population parfois diverses, et leur mode de gouvernement, nous pouvons rentrer plus dans les détails grâce aux descriptions des voyageurs pour observer les remarques qu'ils leur ont semblé important de donner sur la vie des populations de ces colonies. Avec des commentaires sur la tolérance religieuse, sur la liberté présumée des habitants et des colonies elles-mêmes par rapport aux empires coloniaux auxquelles elles appartiennent.

La diversité ethnique et religieuse, lorsqu'elle existe signifie-t-elle l'existence de la tolérance? Quelle est la place de la religion dans les espaces français? Comment se manifeste la liberté dans les colonies anglaises dont les populations ont voulu rompre avec les Etats européens pour être libre? Ces colonies sont-elles totalement indépendantes vis-à-vis de leur métropole d'origine et quels sont les rapports avec ces dernières? Comment les relayeurs réagissent face à cela?

I-Diversité religieuse et culturelle, entre tolérance et persécutions

a-New York et Pennsylvanie du XVIIIe siècle : liberté religieuse (avec Kalm et Mittelberger)

Alors que nous avons bien vu que les colonies de New York et de la Pennsylvanie du XVIIIe siècle, à travers les regards de Kalm et Mittelberger, étaient caractérisées par leur diversité culturelle, nous pouvons remarquer, grâce à ces mêmes relations de voyage, que ces régions étaient aussi marquées par une forte diversité religieuse. Une diversité aussi synonyme de paix et de tolérance.

Cet élément ne passe évidemment pas inaperçu aux yeux de nos deux relayeurs européens issus tous deux de sociétés profondément croyantes. Kalm montre cette diversité sans paraître s'en étonner¹⁷⁵. Il donne, comme le migrant allemand, une liste complète des différents lieux de cultes qu'on peut trouver à Philadelphie, mais c'est surtout Mittelberger qui témoigne de cette variété de groupes religieux en Pennsylvanie. Sûrement d'abord parce qu'il reste plus longtemps que Kalm en Pennsylvanie, mais aussi parce qu'il est pendant cette période un habitant de cette colonie. On a déjà

175 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937) 1964, p 20-24, Annexe 6-9

vu l'énumération qu'il donne pour montrer le nombre important de sectes à Philadelphie et dans les alentours¹⁷⁶. Il explique cela par la supériorité de la liberté de la province de Penn sur les autres colonies anglaises : « *En parlant de la Pennsylvanie, cette colonie possède de grandes libertés par rapport à toutes les autres, dans la mesure où toutes les sectes religieuses sont tolérées ici* »¹⁷⁷.

André Kaspi confirme cette idée de liberté religieuse qui aurait attiré tous ces gens de confessions différentes à peupler cette région et parle même d'une réussite unique par rapport aux autres colonies¹⁷⁸. Cette particularité était d'ailleurs la principale motivation de William Penn pour la création de cette colonie. Une tolérance votée et inscrite dans une charte de loi :

*La liberté religieuse était le principe fondamental de Penn. Il condamnait les tentatives d'application d'«uniformité religieuse», privant des milliers d'«habitants libres» d'Angleterre du droit de prier selon leur désir. Sa Charte des Libertés, approuvée par l'assemblée en 1682 offrait la «Liberté Chrétienne» à tous ceux qui affirmaient croire en Dieu [...]. Pas d'uniformité religieuse mais un vertueux ensemble de citoyens serait la base de l'ordre social de Penn*¹⁷⁹.

La tolérance aurait donc été imposée. Mais Mittelberger montre dans sa relation une certaine réticence vis-à-vis de cette liberté. Il affirme en effet qu'elle est parfois excessive, et regrette un manque de contrôle : « *Une telle grossièreté et méchanceté stupéfiantes viennent de cette liberté dans le pays, et du zèle aveugle des nombreuses sectes. Pour beaucoup de corps et d'âmes, la liberté en Pennsylvanie est plus nuisible qu'utile*¹⁸⁰ ».

Ce mécontentement peut être surprenant de la part d'un migrant ayant fui l'Europe à la recherche de plus de liberté. Mais le migrant allemand donne plusieurs raisons à ce mécontentement. Il affirme que malgré la cohabitation de nombreuses sectes, la tolérance n'est en fait qu'une illusion et que de nombreux prêcheurs sont agressés à cause de l'hostilité qui existe entre

176 MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1750*, Philadelphie, John Jos, Mc Vey, (1ère ed 1756) 1898, p 54-55, Annexe 17, 18

177 *Ibid.*, :“Coming to speak of Pennsylvania again, that colony possesses great liberties «above all other, inasmuch as all religious sects are tolerated there.”, Annexe n°

178 KASPI, André, *Les Américains, I. Naissance et essor des Etats-Unis 1607-1945*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p 25: « La Pennsylvanie doit une grande partie de sa réussite à la tolérance religieuse. De ce point de vue, rien n'est semblable à ce qui se passe ailleurs, par exemple dans le Massachusetts ou en Virginie. Les innombrables sectes qui se fixent autour de Philadelphie en portent témoignage ».

179 FONER Eric, *Give me Liberty, an American History*, New York, Seagul Edition, (1ère ed 2005), 2009, p 93: “Religious freedom was Penn's most fundamental principle. He condemned attempts to enforce “religious Uniformity” for depriving thousands of “free inhabitants” of England of the right to worship as they desired. His Charter of Liberty, approved by the assembly in 1682, offered “Christian liberty” to all who affirmed a belief in God [...]. Not religious uniformity but a virtuous citizenry would be the foundation of Penn's social order.”

180 Mittelberger, *op.cit.* p 63: “Such unheard-of rudeness and wickedness spring from the excessive liberties of the land, and from the blind zeal of the many sects. To many a one's soul and body, liberty in Pennsylvania is more hurtful than useful.”, Annexe 20

les différents cultes¹⁸¹. Il affirme aussi que cette liberté de culte permet à beaucoup d'habitants de la Pennsylvanie de ne pas baptiser leurs enfants, et donc de ne pas recevoir d'éducation religieuse¹⁸². Ceci laisse donc à penser que la politique humaniste et religieuse de William Penn a favorisé le peuplement de cette colonie, mais a rapidement atteint ses limites quant à l'accomplissement du projet moral d'origine.

Mais qu'en est-il de New York, qui comme la Pennsylvanie, à des degrés différents, présente elle aussi une certaine diversité religieuse, au moment où Peter Kalm la visite?

Ici encore, l'herboriste suédois énumère les différents lieux de cultes présents dans la ville. On voit comme en Pennsylvanie le foisonnement et l'importance de la religion. En plus de tous les cultes chrétiens, Kalm affirme que la communauté juive est également présente:

En plus des différentes sectes de Chrétiens, beaucoup de Juifs se sont installés à New York. Ils jouissent de grands privilèges. Ils ont une synagogue, sont propriétaires de leurs habitations, possèdent de larges parcelles de terre dans le pays, et sont autorisés à tenir des magasins en ville. Ils ont également plusieurs navires qu'ils chargent et envoient avec des marchandises. Enfin, ils jouissent de tous les privilèges communs aux autres habitants de cette ville et de cette province¹⁸³.

Nous pouvons remarquer que le voyageur parle des Juifs de New York comme détenteurs de grands privilèges. Mais si Jean Berenger, Yves Durand et Jean Meyer confirment la présence de cette communauté juive à New York, ils affirment que ces derniers sont privés d'un certain nombre de droits par rapport aux colons chrétiens, dont les droits politiques, comme dans les autres colonies anglaises¹⁸⁴. Il semble donc que Kalm se soit trompé ici ou qu'il ait été mal renseigné, en affirmant que leurs droits étaient identiques aux colons chrétiens.

Ce dernier dit pourtant avoir fréquenté cette communauté, et leur consacre une partie de sa relation¹⁸⁵. Cela montre une certaine tolérance et ouverture d'esprit de la part de Kalm, mais aussi de la part des Juifs de New York vis-à-vis d'un étranger et d'un Chrétien. On peut donc penser que

181 *Ibid.*, Annexe 20

182 *Ibid.*, p 68, 69, Annexe 22, 22 bis

183 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937) 1964, p 129: " Besides the different sects of Christians, many Jews have settled in New York, who possess great privileges. They have a synagogue, own their dwelling-houses, possess large country seats and are allowed to keep shops in town. They have likewise several ships, which they load and send out with own goods. In fine, they enjoy all the privileges common to the other inhabitants of this town and province.", Annexe 16

184 BERENGER Jean, DURAND Yves, MEYER Jean, *Pionniers et Colons en Amérique du Nord*, Paris, Armand Colin, 1974, p 273 : « Des Juifs viennent aussi d'Europe. Les premiers étaient arrivés dès l'installation des Hollandais à la Nouvelle-Amsterdam. Ils ne seront pas plus de 2 000, les plus nombreux à New York, et de petits groupes à Newport (Rhode Island) et à Charleston. Nulle part ils n'ont de droits politiques, mais les puritains, pour leur fidélité au Livre, les tolèrent. »

185 P. Kalm, *op.cit.*, p 130, Annexe 17

cette communauté pouvait vivre aux côtés de Chrétiens dans cette colonie.

Kalm et Mittelberger montrent chacun à leur façon la grande diversité et la liberté religieuse dans les colonies de New York. Une diversité à l'origine de la création de la Pennsylvanie, qui semble trop excessive pour le migrant allemand. Ces deux provinces par leur tolérance se démarquent d'autres sociétés coloniales anglaises et française, et de nombreux Etats européens et offre un visage moderne et original.

b-Intolérance et diversité religieuse en Nouvelle-Angleterre (XVIIe avec Josselyn)

Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, John Josselyn observe dans les colonies de Nouvelle-Angleterre, surtout dans celle du Massachusetts, des sociétés fondées sur la morale et la pratique religieuse. Le relayeur remarque, comme le feront Kalm et Mittelberger au siècle suivant dans les colonies voisines, un certain pluralisme religieux et culturel mais qui semble mal accepté. Il n'y aurait ainsi aucun désir de la part des dirigeants puritains de vivre en harmonie avec les autres groupes religieux, comme le confirment Jean Berenger, Yves Durand et Jean Meyer :

Or John Winthrop et ses compagnons n'étaient nullement démocrates. Ils avaient quitté leur pays pour obéir à leur Dieu et ils voulaient fonder une sainte communauté où ils seraient libres de prier Dieu comme ils l'entendaient ; ils n'avaient nul désir d'accorder cette liberté à des individus, à d'autres sectes¹⁸⁶.

Josselyn explique que le pouvoir des églises et du gouvernement est aux mains des mêmes personnes ¹⁸⁷(attention pas tout à fait, à corriger). Il y a donc dans le Massachusetts une Église établie dès cette époque, ce qui ne sera pas le cas en Pennsylvanie au siècle suivant. Le voyageur anglais montre dans la suite de sa relation tous les diktats et persécutions subis par les minorités. Nous pouvons voir la grande intolérance qui règne alors et le désir de nuire à ces groupes qui, eux aussi, ont bien souvent fui l'Angleterre à cause de persécutions, ou de désaccord avec le pouvoir politique et ecclésiastique :

Ceux qui sont membres de leurs Églises reçoivent les sacrements. Les autres, considérés comme hors de l'enclos, en sont privés [...]. Ils condamnent chaque homme ou femme qui ne vient pas à leurs assemblées à une amende de cinq shillings par jour [etc.]. Les Quakers sont fouettés, bannis, et pendus s'ils reviennent à nouveau. Les Anabaptistes sont emprisonnés, doivent payer des amendes et sont harcelés¹⁸⁸.

186 J. Berenger, J. Durand, Y. Meyer, *op.cit.*, p 139

187 JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Havard College, (1ère ed 1675)1865, p 138: "The Government both Civil and Ecclefiastical is in the hands of the thorow-pac'd Independants and Rigid Presbyterians.", Annexe 33

188 *Ibid.*, p 40: "They that are members of their Churches have the Sacraments adminiftred to them, the reft that are out

L'auteur donne une vision très critique de cette société, puisqu'il est lui-même un fidèle du roi d'Angleterre, et donc de l'Église anglicane. Mais il semble partager la méfiance des Puritains vis-à-vis des Quakers. Cela apparaît lorsqu'il évoque la question de la sorcellerie. Cette croyance était prise très au sérieux en Europe et dans l'Amérique coloniale au XVIIIe siècle, et particulièrement chez les Puritains selon Eric Foner¹⁸⁹. Au moment où Josselyn visite la Nouvelle-Angleterre, les Quakers sont accusés d'avoir parmi eux des pratiquants de la sorcellerie. Le relayeur britannique ne se contente pas d'être ici un simple témoin, puisqu'il semble partager cette idée, et vient même à retranscrire dans sa relation des témoignages de phénomènes surnaturels observés par des habitants :

*Il n'y a personne qui mendie dans la contrée, mais il y a trop de sorcières, des sorcières au gros ventre parmi les Quakers, et d'autres qui produisent d'étranges apparitions, si on en croit les témoignages [etc.]*¹⁹⁰

Josselyn montre, comme les Puritains de Nouvelle-Angleterre, un certain mépris pour les Quakers. Il faut rappeler ici que beaucoup de ces derniers avaient migré au Nouveau Monde pour échapper aux persécutions qu'ils subissaient en Angleterre¹⁹¹. Le point de vue du voyageur est donc conforme aux idées anglicanes qui ont poussé ce groupe religieux à fuir. La haine dont cette secte fait l'objet sera d'ailleurs plus tard un motif de création d'une terre d'accueil pour les persécutés, la Pennsylvanie. Les persécutions des minorités et la sévérité des lois morales et religieuses de la Nouvelle-Angleterre est d'ailleurs à l'origine de l'établissement de plusieurs autres sociétés

of the pale as they phrafe it, are denyed it. [...] They judge every man or woman to pay Five fhilling per day, who comes not to their Affemblies [etc.]. Quakers they whip, banifh, and hang if they return again. Anabaptifts they imprifon, fine and weary out.”, Annexe n°

189 FONER Eric, *Give me Liberty, an American History*, New York Seagul Edition, (1ère ed 2005) 2009, p 105: “Belief in magic, astrology, and witchcraft was widespread in seventeenth-century Europe and America, existing alongside the religion of the clergy of the churches. Many puritans believed in supernatural interventions in the affairs of the world. They interpreted as expressions of God's will such events as lightning that struck one house but spared another and epidemic [etc.]. Evil forces could also affect daily life [...]. Witches were individuals, usually women, who were accused of having entered into a pact with the devil to obtain supernatural powers, which they used to harm others or to interfere with natural processes. Witches were, from time to time, hanged in seventeenth-century New England. Most women beyonged childbearing age who were outspoken, economically independent [etc.]”

190 J. Josselyn, *op.cit.*, p 140: “There are none that beg in the Countrey, but there be Witches too many, bottle-bellied Witches among the Quakers, and others that produce many ftrange apparitions if you will believe report [etc.]”, Annexe 35

191 KASPI, André, *Les Américains, I. Naissance et essor des Etats-Unis 1607-1945*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p 24 : « Les quakers appartiennent au puritanisme le plus radical. Inutile de préciser qu'ils sont peu appréciés par les autres dissidents et moins encore, par les anglicans. Persécutés en Angleterre, 3 000 d'entre eux ont été emprisonnés dans les deux premières années du règne de Charles II (...). Les voici en Amérique du Nord où, partout sauf dans le Rhode Island, ils sont mis hors la loi. Ce qui ne refroidit pas leur zèle, car les quakers du XVIIIe siècle éprouvent une forte inclination pour le martyre. »

autonomes¹⁹².

Le pluralisme religieux de la Nouvelle-Angleterre du XVIIIe siècle n'est donc pas synonyme de tolérance, malgré la présence de nombreux groupes ayant fui l'oppression religieuse dont ils étaient victimes en Europe. Cette intolérance, malgré la différence de point de vue de l'auteur avec le pouvoir de la Nouvelle-Angleterre, ne semble pas surprendre le voyageur britannique, en raison d'une haine partagée envers certains groupes comme les Quakers.

c-Le Catholicisme romain imposé en Nouvelle-France (Acadie-Canada)

S'il existe un fort décalage culturel entre la société anglaise et la société française à l'époque moderne, ce décalage existe aussi au Nouveau Monde. Alors qu'on a pu voir le caractère profondément religieux des colonies anglaises avec les relations de Kalm, Josselyn et Mittelberger, c'est la diversité des religions présentes qui peut surprendre. Les relations de Diéreville et de Kalm en Nouvelle-France donnent à voir un paysage religieux totalement différent, caractérisé par la présence d'une seule religion légale, le Catholicisme.

Diéreville ne fait aucune allusion à la présence ou à l'absence d'une autre confession ou croyance en Acadie, excepté celle des populations autochtones. Ce silence peut s'expliquer par le fait qu'étant français, il est habitué à ce que le catholicisme domine. Il faut se souvenir ici que depuis 1685, l'édit de Nantes a été révoqué par Louis XIV, les protestants et les membres des autres cultes ne sont donc plus les bienvenus dans le royaume et pas même en Nouvelle-France¹⁹³.

Kalm, en revanche, après avoir visité les colonies anglaises de Pennsylvanie et de New York dans lesquelles cohabitent différentes religions, peut être surpris. Alors qu'il traverse le Canada Français de Montréal à Québec, il décrit précisément des lieux de prières ou des institutions catholiques comme des couvents ou des séminaires dans lesquels il s'arrête parfois. Il ne parle que d'une seule religion exercée. Il précise d'ailleurs : « *Aucune autre religion n'était tolérée ici exceptée le Catholicisme*¹⁹⁴ ». Ce ne sont donc pas seulement les Protestants qui sont interdits de séjour ou d'établissement en Nouvelle-France, mais aussi tous les autres cultes religieux. La foi religieuse

192 BERENGER Jean, DURAND Yves, MEYER Jean, *Pionniers et Colons en Amérique du Nord*, Paris, Armand Colin, 1974, p 144 : « C'est l'application rigoureuse de cette législation et l'intolérance foncière de la nouvelle Église officielle qui provoqua la fondation de nombreux établissements dissidents, toutes les fois qu'un groupe minoritaire regimbait devant la dictature morale et spirituelle des puritains: Rhode Island, Connecticut, New Haven, New Hampshire. »

193 *Ibid.*, p 260 : « Après la révocation de l'édit de Nantes en 1685, les protestants ne peuvent résider en Nouvelle-France. Sous Louis XV, on toléra parfois qu'ils viennent y commercer. »

194 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937) 1964 p 541: "No other religion was tolerated here except the Catholic.", Annexe 74

n'est pourtant pas absente et dépasse même, selon le voyageur suédois, celle des Catholiques restés en France :

Il est dit par tous ceux qui ont été en France, que les gens de deux sexes au Canada sont plus dévoués qu'ils ne l'étaient en France ; nulle part ailleurs ils ne pouvaient aller à l'église plus régulièrement qu'ici. La plus grande partie des offices était en Latin¹⁹⁵.

Mais il semble que cette piété était imposée par les autorités ecclésiastiques et que la vie religieuse servait ainsi de moyen de contrôler la population, d'après Hélène Trocmé et Jeanine Rovet:

L'autorité religieuse est essentielle: les récollets (franciscains) et les jésuites sont les premiers missionnaires, ils contrôlent étroitement les colons français. En 1657 arrivent les sulpiciens. (...). L'Église contrôle étroitement la vie de tous les jours : la messe est obligatoire, les jeûnes fréquents, on brave les rigueurs de l'hiver pour baptiser les enfants¹⁹⁶.

L'Église catholique avait obtenu ce monopole religieux dans la colonie avant que ce ne soit le cas en France¹⁹⁷. Elle était étroitement liée au pouvoir royal, et avait des missions précises comme celle de l'évangélisation des sauvages, selon Marc Durand¹⁹⁸.

Cette mission d'enseignement ou d'évangélisation pouvait être porteuse d'intolérance, comme Kalm en fait l'expérience lorsqu'il visite un couvent à Québec. La mère supérieure lui propose de faire de lui un bon catholique, car il était protestant :

Au moment de ma sortie, l'abbesse me demanda si j'étais satisfait de la visite, à quoi je répondis que leur couvent était beau, bien que leur mode de vie était très austère. Là-dessus, elle me dit qu'elle et ses sœurs voudraient de tout cœur demander à Dieu de faire de moi un bon catholique romain. Je lui répondis que j'étais bien plus anxieux de rester un bon Chrétien, et que, comme récompense à l'honneur et aux prières qu'elles me firent, je ne manquerai pas de demander à Dieu qu'elle puissent rester de bonnes chrétiennes, car c'est le plus haut degré de religion qu'un mortel puisse trouver¹⁹⁹.

195 *Ibid.* p 541: "It was said by all those who had been in France that people of both sexes in Canada were more devout than they were in France; nowhere could they go to church more regularly than here. Most of the service was in Latin.", Annexe n°

196 TROCMÉ Hélène, ROVET Jeanine, *Naissance de l'Amérique moderne XVIe-XIXe siècle*, Paris, Hachette Livre, 1997, p 50

197 *Ibid.*, « C'est l'Église gallicane qui s'épanouit dans la colonie, une Église qui sert les desseins du roi mais qui obtient, bien avant la révocation de l'édit de Nantes, l'exclusion des protestants. »

198 DURAND Marc, *Histoire du Québec*, Paris Imago, 1999, p 22 : « Comme l'administration, l'Église relevait étroitement de la France. La correspondance et l'origine des fonds venus de France le prouvent aisément. En Amérique l'Église poursuit la double fonction d'enseignement et de charité déjà engagée sous le règne de Louis XIII. »

199 P. Kalm, *op.cit.* p 445: "Upon my leaving, the abbess asked me if I was satisfied with their institution, whereupon I told them that their convent was beautiful enough, though their mode of living was much circumscribed. Thereupon she told me that she and her sisters would heartily ask God to make me a good Romain Catholic. I answered her that I was far more anxious to remain a good Christian, and that as a recompense for their honors and prayers I would

Nous pouvons ici voir que si l'herboriste suédois était bien reçu, sa religion ne plaisait pas aux membres du clergé du Canada français. Kalm peut d'ailleurs visiter le Canada français en raison, d'une présence temporaire des protestants tolérée dans les espaces français sous le règne de Louis XV. Ces derniers étaient autorisés à entrer dans les espaces français pour commercer mais pas pour s'y établir.

Ainsi, les colonies de Nouvelle-France se démarquent des sociétés anglaises et surtout de la Pennsylvanie et de New York en raison de l'intolérance religieuse qui y règne et du monopole de l'Église catholique. Sur ce point-là, cette colonie n'offre rien de nouveau par rapport à la situation de la métropole française.

La liberté religieuse des colonies permet de s'interroger sur la liberté des individus et des populations.

II- La Liberté en Pennsylvanie : mythe ou réalité?

voir tableau Foner p 107: Origins and status of Migrants to British North American Colonies, 1700-1775 tableau dans André Kaspi sur esclavage

Gottlieb Mittelberger, après avoir averti ses lecteurs de la mauvaise expérience qu'il a subi en sa qualité d'« engagé », donne une description de la Pennsylvanie comme une colonie où les habitants jouissent d'une grande liberté. Nous avons déjà vu certains éléments de cette liberté comme la diversité culturelle et religieuse, mais le migrant allemand ne s'arrête pas là. Il poursuit en affirmant que tout le monde en Pennsylvanie peut entreprendre et tenter de créer une entreprise ou un artisanat lui rapportant de l'argent ou devenir propriétaire :

Aucun commerce ni profession n'est lié à des guildes; tout le monde peut exercer chaque activité, selon qu'il le veut ou le peut, et si quelqu'un peut effectuer dix commerces différents, personne n'a le droit de l'en empêcher; par exemple, si un jeune, en tant qu'apprenti, ou par ses propres efforts, sans aide, apprend son art en six mois, il peut devenir un maître, et épouser la carrière qu'il choisit²⁰⁰.

not fail earnestly to ask God that they might remain good Christians, because that be the highest degree of a true religion that a moral could find.”, Annexe 54

200 MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754*, Philadelphia, John Jos, Mc Vey, (1ère ed 1756) 1898, p 56: “No trade or profession in Pennsylvania is bound by guilds; every one may carry on whatever business he will or can, and if anyone could or

Il y aurait donc en Pennsylvanie une grande liberté liée au travail et au commerce selon le migrant allemand. Mittelberger décrit également la colonie comme un lieu dans lequel les femmes jouissent de grandes libertés et privilèges sur les hommes, comme par exemple celui d'être soutenues financièrement et d'être mariées aux hommes qui leur ont fait des enfants²⁰¹.

Mais la Pennsylvanie n'est pourtant pas une colonie où règne une totale liberté pour tous les habitants. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que Gottlieb Mittelberger, lors des premières années de son séjour en Pennsylvanie, est, comme beaucoup de gens de l'époque, un « engagé » (un servent sous contrat) et non un homme libre. De plus, il explique qu'il existe une hiérarchie entre les différents habitants:

Selon leur couleur les habitants de la Pennsylvanie sont divisés en quatre classes. Ils y a, 1. Les BLANCS, par exemple les Européens qui ont migré et les natifs engendrés par des pères et des mères européens; 2. Les NEGRES, par exemple des noirs amenés ici comme esclaves depuis l'Afrique; 3. Les MULÂTRES ou MULATRESSES, par exemple ceux qui sont engendrés par un père noir et une mère blanche, ceux-là ne sont ni blanc ni noir, mais jaunâtres ; 4. Les Bruns-Sombres, ceux-là sont les Sauvages ou les Indiens, les vieux habitants du pays²⁰².

Nous pouvons donc voir ici que la « liberté » culturelle et religieuse, ne signifie pas pour autant l'égalité entre tous les habitants. Ce classement nous montre aussi la présence de « nègres » venus d'Afrique. La Pennsylvanie, malgré la volonté de Wiliam Penn de créer une société garantissant la liberté à tous les hommes souhaitant y vivre, est donc aussi une société esclavagiste. Mittelberger explique qu'il y a bien un commerce d'esclave noirs en plus de celui d'« Engagés », mais il ne semble pas en être étonné ni même offusqué²⁰³.

Kalm consacre aussi une partie de sa relation aux servants et aux esclaves de Pennsylvanie. Il affirme que dans chaque colonie anglaise d'Amérique du Nord, les serviteurs sont de trois sortes : des « servants libres », des « Engagés » ou « servants sous contrat » et les esclaves noirs²⁰⁴. Ces derniers n'ont pas de droit et peuvent servir comme esclaves tout au long de leur vie. Il montre bien que la Pennsylvanie ne fait pas exception et que même les Quakers ont des esclaves. En revanche, il

would carry on ten trades, no one would have a right to prevent him ; and if, for instance, a lad as an apprentice, or through his own unaided exertions, learns his art or trade in six months, he can pass for a master, and may marry whenever he chooses.”, Annexe 19

201 *Ibid.*, p 93, Annexe 29

202 *Ibid.*, p 107: “According to their color the inhabitants of Pennsylvania may be divided into 4 classes. There are, I. WHITES, i.e. Europeans who have immigrated, and natives begotten by European fathers and mothers; 2. NEGROES, i.e. blacks brought over as slaves from Africa; 3. MULATERS or MALATERS (mulattoes), i.e. such are begotten by a black father and a white mother; these are neither white nor black, but yellowish; 4. DARK-BROWN, these are the savages or Indians, the old inhabitants of the country.”, Annexe 34

203 *Ibid.*, p 106, Annexe 33°

204 P. Kalm, *op.cit.*, p 204, 205, 206, Annexe 26, 27, 28

arrive à certains d'entre eux de leur donner la liberté. Il peut, selon lui, arriver de croiser d'anciens esclaves devenus des hommes libres à Philadelphie ou dans d'autres villes de Pennsylvanie : « *Il y a également plusieurs nègres libres en ville, qui ont eu la chance d'avoir pour maître un Quaker zélé qui leur a donné la liberté après qu'ils l'aient fidèlement servi pendant un temps*²⁰⁵ ».

Ce que Kalm montre ici est aujourd'hui avéré : les Quakers ont été parmi les premiers colons à avoir lutté contre l'esclavage. Les membres de cette secte considèrent, comme nous l'avons vu avec William Penn, que tous les hommes sont frères. Le noir, au même titre que le blanc, ne doit donc pas être esclave selon les principes de l'Ancien Testament. Les mouvements d'affranchissement et de libération d'esclaves par des propriétaires Quakers relèvent donc d'un esprit précurseur de l'abolitionnisme. On peut voir avec Claude Fohlen que, très tôt, les Quakers de Pennsylvanie et du Nouveau Monde ont cherché à lutter contre la traite négrière et l'asservissement des populations noires :

Les Quakers ont toujours été les promoteurs de l'abolition de l'esclavage dans les colonies américaines. Ce sont quatre d'entre eux, Gerrit Hendricks, Derick den Graeff, Abraham den Graeff et Francis Daniel Pastorius qui signent la première protestation contre l'esclavage, au meeting de Germantown, en 1688. Cette protestation est d'ailleurs refusée par l'Assemblée générale, car plusieurs de ses membres sont propriétaires d'esclaves. Le geste n'en est pas moins significatif de la position des Quakers qui, malgré les divisions, demeurent, au XVIII^e siècle, à l'avant-garde de la lutte contre l'esclavage. Cette question revient périodiquement dans leurs assemblées annuelles. Ainsi, en 1696, une proposition est présentée à celle qui se tient à Philadelphie pour la suppression de la traite, sans plus de succès²⁰⁶.

Une proposition de loi pour abolir l'esclavage avait donc été proposée puis rejetée bien avant l'arrivée de Mittelberger et Kalm en Pennsylvanie. Cependant, cette pratique persiste en Pennsylvanie malgré les visées libératrice de la création de la colonie. On peut s'étonner que Mittelberger et Kalm décrivent cette colonie comme celle où les hommes jouissent d'une grande liberté. Le Suédois ne regrette, au sujet des esclaves, que leur ignorance de la religion chrétienne et non pas la persistance de leur exploitation par les colons²⁰⁷.

Malgré les affirmations de Kalm et même de Mittelberger sur l'existence d'une grande liberté dans la province de Pennsylvanie, il semble que tous les habitants ne soient pas libres ni égaux. Nous l'avons vu avec le rappel de la condition servile de Mittelberger et de beaucoup

205 *Ibid.*, p 206: "There are likewise several free negroes in town, who have been lucky enough to get a very zealous Quaker for their master, and who gave them their liberty after they had faithfully served him for a time.", Annexe 28
206 FOHLEN Claude, *Histoire de l'esclavage aux Etats-Unis*, Saint-Amand-Montrond Perrin, 1998, p 86

207 P. Kalm, *op.cit.*, p 209, Annexe 29

d'autres individus ainsi qu'à la présence de nombreux esclaves. Il semblerait donc, que la vision de la liberté présentée par les relayeurs ne soient pas la même que la définition actuelle. Celle-ci consisterait, pour eux, en une tolérance religieuse ainsi qu'à une liberté de commercer et d'entreprendre. Si l'on croit ces deux relayeurs, la société de Pennsylvanie serait donc en avance sur ces points par rapports aux autres espaces coloniaux et même aux États européens.

III-Indépendance limitée ou inexistante face aux anciennes sociétés européennes

a- Nouvelle-Angleterre et Pennsylvanie

L'Amérique anglaise, à la différence de la Nouvelle-France, est le résultat d'initiatives privées. On pourrait donc penser que ces colonies ont été dès le début et durant toute la période coloniale, indépendantes vis-à-vis de la métropole, et que dans chacun de ses espaces, les habitants pouvaient s'administrer comme ils le souhaitaient. Mais la réalité est plus complexe, la monarchie anglaise ayant toujours eu des moyens de contrôle plus ou moins efficaces sur ces territoires.

Il faut d'abord préciser, à l'instar de Josselyn, Kalm et Mittelberger, que si les colonies sont fondées par des groupes indépendants du pouvoir, ceux-ci sont soumis à des chartes royales, comme nous le disent Hélène Trocmé et Jeanine Rovet:

Deux facteurs conditionnent le sort des colonies anglaises. D'abord, quel que soit leur statut, les colonies sont d' « origine » royale : leur naissance et leur existence tiennent de chartes ou de donations royales. Charles Ier a donné une charte à la compagnie qui a créé la Nouvelle-Angleterre, Charles II a donné la Pennsylvanie à William Penn et à ses héritiers, pour ne rappeler que deux exemples²⁰⁸.

Ces chartes obligent ceux qui gouvernent dans les colonies à respecter les lois du royaume d'Angleterre. Josselyn, lorsqu'il décrit l'organisation politique du Massachusetts²⁰⁹, affirme toutefois que cette colonie est administrée indépendamment de l'autorité du roi. Cependant, malgré la donation royale de territoires, une partie des richesses exploitées doit être donnée au roi, par exemple, celles des mines d'argent ou de fer²¹⁰.

208 TROCMÉ Hélène, ROVET Jeanine, *Naissance de l'Amérique moderne XVIe-XIXe siècle*, Paris, Hachette Livre, 1997, p 59

209 JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Havard College, (1ère ed 1675) 1865, p 135, Annexe 31

210 *Ibid.*, p Annexe 31

La monarchie s'enrichit donc et tire profit de cette colonie, en plus de s'assurer un certain contrôle politique. Près d'un siècle plus tard, Peter Kalm remarque aussi des éléments de contrôle de la part de la Couronne d'Angleterre, d'abord en Pennsylvanie, où il affirme que si le gouverneur est nommé par la famille de William Penn, il ne peut exercer cette fonction que si le roi en personne accepte sa nomination²¹¹. On retrouve le même fonctionnement à New York, cependant il remarque que les habitants peuvent se dresser eux-mêmes en un contre-pouvoir que le roi ne peut alors réprimer:

Le roi nomme le gouverneur selon son royal plaisir ; mais les habitants s'occupent du salaire de son excellence. Par conséquent, un homme à ce poste, a des revenus plus ou moins grands, selon son habileté à gagner la confiance des habitants. Il y a des exemples de gouverneurs, dans cette province et d'autres d'Amérique du Nord, qui par leurs dissensions avec les habitants de leur province respective ont perdu leur salaire complet, sa majesté n'ayant pas le pouvoir de les faire payer²¹².

Malgré ceci, le voyageur suédois cite les nombreux pouvoirs accordés au gouverneur, et on remarque qu'il possède une véritable emprise sur la colonie et ses habitants notamment à travers la possibilité de dissoudre l'assemblée²¹³. Josselyn et Kalm montrent donc que les colonies sont bien, sous divers aspects, contrôlées par le pouvoir royal depuis la métropole et ce malgré certaines libertés. Même s'il est vrai que comparé aux colonies de Nouvelle-France, la liberté y est bien plus grande pour les gouvernements des différentes colonies. Selon Trocmé et Rovet, ceci serait dû à une plus grande importance du Parlement en Angleterre qu'en France, ainsi qu'à une situation politique plus instable, et donc à un affaiblissement de l'État²¹⁴.

b- Le contrôle royal de la Nouvelle-France

A l'inverse des colonies anglaises, les colonies de la Nouvelle-France ne jouissent aucunement de ces libertés. La Couronne française, semble-t-il, contrôle ces espaces avec autorité.

La relation de Diéreville ne donne aucune information pour nous renseigner sur cette

211 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937) 1964, p 31, Annexe 12

212 *Ibid.*, p 137: "The king appoints the governor according to his royal pleasure ; but the inhabitants of the province make up his Excellency's salary. Therefore a man with this position has greater or lesser revenues, according to his ability of gaining the confidence of the inhabitants. There are examples of governors in this and other provinces of North America, who by their dissensions with the inhabitants of their respective province have lost their whole salary, his Majesty having no power to make them pay it.", Annexe 20

213 *Ibid.*, , p 138, Annexe 21

214 H.Trocmé, J.Rovet, *op.cit.*, p 59 « en Angleterre, le Parlement monte en puissance pendant tout le XVIIe siècle, ce qui réduit jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, l'importance des colonies dans le débat politique. Mais aussi, les troubles politiques du XVIIe siècle (Révolution, Restauration, « Glorieuse Révolution ») rendent impossible un suivi étroit des colonies. Toutes développent une forme de représentation locale, une relative autonomie »

situation, exceptée peut-être en évoquant la présence militaire des armées royales à Port Royal et en Acadie. Ce peu d'indications concernant le contrôle de l'État français sur le territoire Nord-Américain s'explique sûrement par le fait que ce dernier est mandaté par un pouvoir proche de Versailles et donc du roi. Il n'écrit donc pas pour décrire sur la dépendance ou l'autonomie de l'Acadie par rapport à la métropole. C'est surtout la relation de voyage Peter Kalm qui montre à quel point l'emprise de la monarchie française sur les colonies est forte.

Comme Diéreville, Kalm présente de façon indirecte l'importance de la présence militaire française au Canada, au cours de son récit. Le pouvoir royal y apparaît soucieux d'assurer le maintien de troupes en grands nombre. Les soldats sont souvent envoyés depuis la France. Le roi, selon Kalm, leur assure de nombreux avantages :

Les soldats jouissent ici d'avantages qui ne sont accordés dans aucune autre partie du monde. Ceux qui forment la garnison de ce lieu ont reçu une indemnité abondante de leur gouvernement. [...] Aussitôt qu'un soldat s'établit pour cultiver une parcelle de terre, il est d'abord assisté par le roi, qui lui fournit, à lui, à sa femme et à ses enfants, des provisions pendant les trois ou quatre premières années.[...]. Ceci est d'une grande aide pour un pauvre homme qui commence à tenir un ménage, et il semble que dans un pays où les troupes sont très distinguées par la faveur royale, que le roi ne peut être en manque de soldats²¹⁵.

On peut remarquer que tout est fait par l'administration royale pour le bien des soldats, afin d'assurer la mobilisation la plus large possible. Tout ceci afin de protéger la colonie, mais aussi sûrement pour empêcher toute sédition ou manifestation hostile au pouvoir de la part des habitants. Hélène Trocmé et Jeanine Rovet le confirment et parlent même d'une « sur-administration » : « l'Amérique française est certainement sur-administrée, si l'on compare avec l'Amérique anglaise. La présence militaire de la métropole y est importante et constante²¹⁶ ». Cette « sur-administration » relève du fait que le personnel politique des colonies est nommé par le roi et envoyé depuis la France. Ceux qui dirigent la Nouvelle-France ne sont pas issus des colonies mais de la métropole.

Kalm, en sa qualité de membre de l'Académie des Sciences de Suède, est reçu par plusieurs officiels français lors de son passage à Québec et Montréal. Il remarque à chaque fois que ces derniers sont nommés par le pouvoir royal et reçoivent leurs ordres de la France :

Le Baron Longueuil n'était pas encore vice-gouverneur, mais il attendait

215 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937) 1964, p 381, 382: "As soon as a soldier settles to cultivate such a piece of land, he is at first assisted by the king, who supplies him, his wife and children with provisions during the first or four three years. [...] These are of great use to a poor man who begins to keep house, and it seems that in a country where the troops are so highly distinguished by royal favor, the king cannot be at lost for soldiers.", Annexe 44 et 45

216 TROCMÉ Hélène, ROVET Jeanine, *Naissance de l'Amérique moderne XVIe-XIXe siècle*, Paris, Hachette Livre, 1997, p 60

*quotidiennement sa promotion de la France. Il me reçut plus civilement et généreusement que je ne peux le décrire, et me montra des lettres du gouverneur-général de Québec, le Marquis de la Galissonnière, qui mentionnait qu'il avait reçu des ordres de la Cour française, afin de me fournir ce que je voulais, comme je devais voyager dans ce pays aux frais de la plus chrétienne des majestés*²¹⁷.

Mais cette mainmise de la monarchie française pour le contrôle des colonies de la Nouvelle-France va bien plus loin que la seule nomination des gouvernants. Gilles Havard et Cécile Vidal parlent d'une « occupation institutionnalisée²¹⁸ ». Nous pouvons voir que tous ceux qui exercent le pouvoir dans les colonies françaises d'Amérique du Nord sont nommés en France par l'administration royale, afin de contrôler ces espaces, et, toujours selon Vidal et Havard, d'établir au Nouveau-Monde une société fondée sur le modèle de la monarchie française et absolue. Cela expliquerait pourquoi la surveillance de ces territoires fut si étroite et si sévère²¹⁹. Ce sont donc tous les centres de pouvoir qui sont sous la tutelle du roi pour surveiller et exercer son autorité, et ceci dans différents domaines : politique, armée, religion, argent, commerce.

Si Diéreville ne parle pas du contrôle de l'Acadie par le pouvoir royal, il faut préciser que celui-ci était tout aussi important que celui décrit par Kalm au Canada français du XVIII^e siècle. Le voyageur français parle, à l'occasion de la description des populations indiennes et de leur conversion au catholicisme, de la présence de missionnaires jésuites. Il raconte même avoir été reçu par le « grand Vicaire de l'Acadie²²⁰ ». Ceci nous renseigne sur la forte présence du clergé en Acadie vers 1700. Un clergé dont les responsabilités, selon Havard et Vidal, sous l'Ancien Régime comme dans les colonies, « ne se limitaient pas en effet, à l'encadrement spirituel », mais aussi au « maintien de l'ordre et de la cohésion sociale²²¹ ». Le contrôle religieux existe donc en Acadie, tout

217 P.Kalm, *op.cit.*, p 402, : “Baron Longueuil was as yet vice-governor, but he daily expected his promotion from France. He received me more civilly and generously than I can well describe, and showed me letters from the governor-general at Quebec, the Marquis de la Galissonnière, who mentioned that he had received orders the French court to supply me with whatever I should want, as I was to travel in this country at the expense of his most Christian majesty.”, Annexe 48

218 HAVARD Gilles, VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique Française*, Champs Flammarion, lieu (1^{ère} ed 2003), 2006, p 147 : « [...] au sens où les Français qui dirigeaient la colonisation du territoire étaient souvent des hommes « de réseau », rattachés à des cadres ou des organisations de type institutionnel : administrateurs, militaires et diplomates au service de l'État (ou de compagnies), missionnaires issus d'ordres religieux ou encore marchands membres de compagnies commerciales. L'État devint l'un des acteurs centraux de la colonisation au Canada à partir de Colbert : ce grand serviteur de la Couronne dota la colonie d'institutions à même d'assurer le contrôle direct de la monarchie. »

219 *Ibid.*, p 147-148 : « L'objectif du ministre (Colbert) était de transplanter outre-Atlantique une société française idéale, forgée dans le moule de l'absolutisme. Les colonies, en ce sens, devaient constituer des répliques améliorées de la métropole. C'est pourquoi le pouvoir royal s'y exerça de manière si particulièrement autoritaire ».

220 DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France*, Rouen, J-B Besongne, 1708, p 61, Annexe 27

221 G. Havard, C. Vidal, *op.cit.*, p 171

comme le contrôle militaire que l'on a déjà évoqué. Il semble que pour cette colonie, la présence des armées royales est particulièrement importante en raison de son emplacement géographique²²².

Ainsi nous put voir l'importance du contrôle des colonies de Nouvelle-France par la monarchie. Aussi bien au Canada du XVIIIe que dans l'Acadie de la fin du XVIIe, les intérêts de l'État et de la métropole semblent primer sur ceux des habitants de la colonie. Le peuple est étroitement surveillé et le pouvoir est centralisé. C'est ce qui différencie considérablement les colonies anglaises d'Amérique du Nord de celles de la France. Elles correspondent, pour la France, à des entreprises d'État, alors que les colonies anglaises sont le fruit d'intérêt de minorités.

222 *Ibid.*, p 184 : « L'île royale, en raison de son importance stratégique, connut en effet une très forte présence militaire durant tout le régime français. »

CHAPITRE 5 – L'EXPLOITATION DU TERRITOIRE NATUREL PAR LES SOCIÉTÉS COLONIALES

Le grand nombre de populations issues d'Europe et leur établissement en sociétés est rendu possible par l'exploitation de l'environnement naturel. Il s'agit pour ces habitants de se nourrir afin de survivre avec des conditions climatiques qui ne sont pas toujours évidentes. L'exploitation des ressources naturelles permettent à ces populations de subsister mais aussi à certains de s'enrichir grâce à l'établissement d'un commerce et de marchandisation de ces ressources. Le regard des relayeurs est intéressant ici car il permet de réaliser l'importance de ces exploitations, de comparer les avantages de certaines colonies sur d'autres, et de montrer de possibles évolutions.

I-L'importance de l'agriculture dans les espaces coloniaux

a-Les difficultés des espaces Français et de la Nouvelle-Angleterre

L'étendue de l'espace naturel américain, la richesse de son sol, et la diversité des espèces ont bien vite présentées des opportunités d'exploitations pour les différentes populations coloniales peu après les découvertes et ont permis des établissements durables.

L'exploitation agricole est plus compliquée dans les espaces coloniaux français visités par Kalm et Diéreville, pour différentes raisons. D'abord, de la faible population française implantée dans ces différents espaces²²³. Mais aussi parce que le climat et l'environnement naturel compliquent l'exploitation du sol. En Acadie par exemple, Diéreville décrit la complexité et la longueur de la mise en valeur des terres :

Il en coûte beaucoup pour accommoder les terres que l'on veut cultiver, celles qu'ils appellent Hautes, & qu'il faut défricher dans les bois ne sont pas bonnes, le grain n'y leve pas bien, & quelque peine que l'on prenne pour le faire venir par des Engrais rien, & on est quelquefois contraint de les abandonner. Il faut pour avoir des Bleds deffectuer les Marais que la Mer, en pleine marée inonde de ses eaux, & qu'ils appellent les Terres Bafes; celles-là sont assez bonnes, mais quel travail ne faut-il pas faire pour les mettre en état d'être cultivées?²²⁴

Des terres, qu'il convient donc de défricher. C'est aussi le cas au Canada, nous disent

223 HAVARD Gilles, VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique Française*, Paris, Champs Flammarion, (1ère ed 2003), 2006, p 413 : « La faiblesse de l'immigration (française), cependant rendait impossible une mise en valeur intensive de l'ensemble des terres sur lesquelles les français revendiquaient leur souveraineté. »

224 DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France*, Rouen, J-B Besongne, 1708, p 76, Annexe 32

Havard et Vidal, et c'est à chaque fois un long travail²²⁵. La bassesse des températures et les intempéries sont un frein de plus à la production.

Malgré tout cela, l'agriculture n'est pas absente des espaces français, qui sont parfois très fertiles. Peter Kalm décrit, lors de son voyage entre Montréal et Québec, des fermes et d'excellents terrains et affirme que : « *Les hautes prairies du Canada sont excellentes et de loin meilleurs que celle des environs de Philadelphie et des autres colonies anglaises*²²⁶ ». Selon lui, les colons français doivent avoir plus de facilité à exploiter le sol que leurs voisins britanniques. Il décrit la diversité des exploitations agricoles avec un grand nombre de produits qui en sont tirés: « *Il y a également des larges terrains avec des petits poids, de l'avoine, dans certains lieux du seigle d'été [...] Près de presque toutes les fermes, j'ai trouvé des choux, des citrouilles, et des melons.* » Il dit même observer des plantations de tabac²²⁷. Il semble donc, selon le voyageur suédois, que le Canada français du XVIIIe soit une région très fertile dont les capacités seraient plus grandes que celle des établissements anglais.

Malgré cela, il faut préciser que l'agriculture des espaces coloniaux français est bien plus compliquée que celle de la plupart des espaces anglais. Les agriculteurs français dans ces régions seraient même en retard quant au profit qu'ils pourraient en tirer par rapport aux britanniques. On peut aussi expliquer ce retard français sur les questions agricoles en Amérique du Nord, par l'absence de profit, en raison du fait que dès le peuplement du Canada et de l'Acadie, fut mis en place un régime seigneurial qui reposait sur un système de rang²²⁸. Ce système de division des terres exploitables pourrait être la cause de l'empêchement d'une commercialisation de l'agriculture selon Gilles Havard et Cécile Vidal:

On a reproché au système seigneurial d'avoir freiné le développement d'une agriculture commerciale au Canada. Cette accusation est liée à deux phénomènes. D'une part, certains historiens estiment que la totalité des surplus paysans servait à payer la dîme et les redevances seigneuriales, ne laissant plus rien pour la vente, ce que conteste Louise Dechêne. D'autre part, les réserves étaient très souvent de petites tailles, et leur part au soin des seigneuries eut tendance à se réduire, contrairement à ce qui se passait en France à la même époque²²⁹.

225 G. Havard, C. Vidal, *op.cit.*, p 424: « Au Canada, le colon qui avait reçu du seigneur une terre en censive devait la défricher, ce qui s'avérait être un long et dur labeur. »

226 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937) 1964, p 458 : "The high meadows in Canada are excellent and by far preferable to the meadows round Philadelphia and in the other English colonies.", Annexe 58

227 *Ibid.*, p 510, Annexe 66

228 G. Havard, C. Vidal, *op.cit.*, p 414: « En Acadie et au Canada, la monarchie autorisa dès l'origine le développement du régime seigneurial. Néanmoins dans la colonie acadienne, ce système ne réussit pas à se mettre en place et à se maintenir en raison des périodes d'occupations écossaise ou anglaise et des rivalités entre explorateurs et commerçants français. »

229 *Ibid.*, p 417

Ceci aurait ainsi appauvri les paysans et diminué la possibilité d'exploitation des ressources. Peter Kalm s'étonne d'ailleurs de voir un grand nombre de clôtures autour des fermes et des champs²³⁰. Des clôtures qui pourraient prouver la division des terrains exploitables en seigneurie.

Toutefois il ne semble pas au courant de l'existence de ce système seigneurial dans les faits. On remarque d'ailleurs que les colons français n'ont pas exclusivité avec les produits qu'ils réussissent à récolter. Les colons anglais obtiennent des variétés de fruits et de légumes que les français. C'est ce qu'on peut remarquer avec Kalm, alors qu'il décrit la production de melons²³¹ ou de citrouille²³² de chez les exploitants français.

Les colons français n'ont pas donc à priori aucun avantage sur les voisins britanniques en matière d'agriculture. En raison de cette exploitation compliquée, le seul commerce des denrées agricoles du Canada français au XVIIIe siècle est principalement « intra colonial » nous disent Gilles Havard et Cécile Vidal²³³. Celui-ci se fait par voie navigable sur la rivière Saint-Laurent entre Québec et Montréal²³⁴ sur laquelle Peter Kalm voyage et tout au long de laquelle il décrit de nombreuses fermes et exploitations installées pour faciliter ce commerce interne²³⁵.

Le voyageur décrit également la ville de Trois Rivières, qu'il décrit comme « *une petite ville-marche qui a l'apparence d'un large village*²³⁶ ». Il affirme que l'agriculture y est importante pour nourrir la population et pour le développement commercial grâce à sa position stratégique entre Québec et Montréal. Ce qui montre que les activités liées aux commerces avaient une certaine importance. On remarque que l'agriculture fait partie de ces activités.

Toutefois, Havard et Vidal montrent qu'il y a bien des tentatives de commerce de ces ressources, avec la métropole, depuis le Canada au XVIIIe mais que les difficultés de production empêchent une exportation des denrées agricoles vers la France: « Les envois de blés et de lards de métropole ne furent, en effet, jamais suffisants et la population peinait à produire les quantités convenables pour assurer sa propre subsistance²³⁷ ».

230 P. Kalm, *op.cit.*, p 459, Annexe 59

231 *Ibid.*, p 515, Annexe 67

232 *Ibid.*, p 516, Annexe 68

233 G. Havard, C.Vidal, *op.cit.*, p 450, 451: « Cependant au XVIIIe siècle, la population augmenta plus vite que la population et les paysans purent dégager des surplus céréaliers. Comme un partie seulement de ces excédents servait à payer la dîme et les redevances seigneuriales, le reste était commercialisable à l'intérieur et à l'extérieur de la colonie. En conséquence, un véritable commerce de subsistance se développa entre les campagnes et les villes. Ces surplus ne furent néanmoins jamais très importants, en raison du faible nombre d'exploitants. »

234 *Ibid.*, p 451 : « la navigation constituant le moyen de circulation le plus rapide et le moins cher, les blés étaient transportés par voir fluviale. »

235 P. Kalm, *op.cit.*, p 459, Annexe n59

236 *Ibid.*, p 419 : “ Trois Rivières is a little market town which had the appearance of a large village.”, Annexe 51

237 G. Havard, C.Vidal, *op.cit.*, p 454

On peut donc voir qu'il y avait bien l'existence de cultures agricoles dans les espaces coloniaux français, que les voyageurs, Diéreville et Kalm ont peu observé, mais si les colons français ont su exploiter les terres pour nourrir les populations locales, ce ne fut pas assez pour développer une agriculture commerciale, ceci pour des raisons climatiques, environnementales, politiques et démographique.

On pourrait comparer ces espaces français à ceux de la Nouvelle-Angleterre, visitée par Josselyn en affirmant que ces espaces ont connu des difficultés similaires à l'espace français. Sa position géographique de ces espaces, sur le littoral est proche du Canada français et de l'Acadie en raison du climat qui y est très froid l'hiver. L'agriculture fut donc difficile. Mais Josselyn ne donne pas énormément de remarque sur cette élément. Il note seulement les tentatives de plantations de tabac des colons, et leur manque d'habileté dans ce domaine: « *Il y en a peu de planté en Nouvelle-Angleterre, et ils n'ont pas non plus appris la bonne façon de le fumer*²³⁸ ». Le voyageur britannique parle peu de culture agricole en générale. Il faut garder en tête que la Nouvelle-Angleterre a d'abord était peuplé par des puritains, qui à l'inverse des premiers colons de la Virginie, ne se sont en premier lieu, pas établis au Nouveau-Monde pour faire du profit, mais pour vivre selon leur dogme et que au moment où Josselyn visite cet espace pour la seconde fois, la Nouvelle-Angleterre est encore très jeune. Peut-être donc que l'agriculture n'était pas encore très développé à l'époque ce qui expliquerait que sa relation de voyage soit peu explicite sur ce sujet.

La Nouvelle-France comme la Nouvelle-Angleterre semblent donc avoir quelques difficultés pour profiter pleinement de l'agriculture, principalement à cause du climat. Qu'en est-il donc, pour les colonies anglaises qui sont situées plus au sud par rapport à ces espaces?

b-L 'avantage agricole des autres espaces coloniaux sous dominations britanniques

Dans les autres espaces sous dominations anglaises décrit par Kalm et Mittelberger (Pennsylvanie, New York, New Jersey) en plein XVIIIe siècle, l'agriculture est un des principaux terrains d'exploitation. D'abord en raison de l'importance de la population, plus importante qu'en Nouvelle-France²³⁹, mais aussi parce qu'elle permet l'apport de produits (légumes, fruits, tabac) pour le commerce international, c'est à dire vers l'Europe et le pays mère. Autre que la richesse et la fertilité des sols, on peut aussi l'expliquer par le fait que la plupart des colons étaient originaires

238 JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Havard College, (1ère ed 1675) 1865, p 61 : “ There is little of it planted in New-England, neither have they learned the right way of curing it.”, Annexe 11

239 Tableau TROCMÉ Hélène, ROVET Jeanine, *Naissance de l'Amérique moderne XVIe-XIXe siècle*, Paris, Hachette Livre, 1997 p 67

d'Angleterre, une société profondément marquée par ce moyen de production depuis le XVe siècle.

De plus un certain nombre de migrants se rendaient au Nouveau Monde pour s'établir sur des terres et les exploiter en raison de la grande pauvreté de ce pays pendant la période moderne. En plus du climat, et de la présence de colons britanniques, on peut aussi expliquer cette réussite d'un établissement d'une agriculture commerciale par la présence d'autres européens, ayant des techniques différentes, dans des espaces qui sont progressivement tombés sous domination anglaise²⁴⁰. On peut le remarquer avec Kalm qui décrit l'existence d'exploitations allemandes et hollandaise près de la ville d'Albany, capitale de l'actuel Etat de New York : « *Les hollandais et les Allemands qui vivent par ici sèment en abondance des petits poids qui poussent très bien et qui sont chaque années amenés à New York en grande quantité*²⁴¹ ». On voit ici que ces espaces dominés par les britanniques tirent avantages des populations européennes diverses, vivant de l'agriculture.

Les capacités d'exploitation en agriculture donc, permettent de nourrir les populations nouvellement installées, mais constituent aussi une base économique puisque cela donne à des colonies comme celles de Pennsylvanie de mener un commerce avec des espaces géographique lointains, dont la métropole:

*La ville (Philadelphie) mène un commerce important à la fois avec les habitants du pays et avec d'autres parties du monde, surtout avec les Indiens de l'Ouest, l'Amérique du Sud et les Antilles, l'Angleterre, l'Irlande, le Portugal et les diverses colonies anglaises d'Amérique du Nord [...]. Depuis ici, les habitants vont naviguer chaque jour une quantité de farine, de beurre, de viande et d'autre victuailles, du bois, des planches, et autres de la sorte*²⁴².

On remarque les capacités importantes de cette province. Kalm à travers plusieurs colonies anglaises, on peut voir un grand nombre de description de fermes ou de terres cultivées, ce qui fait comprendre qu'il y a un grand nombre de propriétaires et d'exploitants dans chacune un de ses espaces. Mittelberger décrit l'abondance des ressources agricoles de Pennsylvanie, ainsi que des légumes en abondances pendant à tous les repas et sur les marchés de Philadelphie.

240 ROBERTSON Ross M., *History of the American Economy*, Indiana, Third Edition, Harcourt Brace Jovanovich, Inc, (1ere ed 1955, 2nd Ed 1964), 1973, p 57 : "The Dutch in New York and the Germans in Pennsylvania brought skills and methods of farming superior to those of other peoples who came from the Old World. They were encouraged from the first to grow a surplus of crops for sale in the small but growing cities of New York, Philadelphia and Baltimore. Gradually a commercial agriculture developed."

241 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937,) 1964, p 335 : " The Dutch and Germans who live hereabouts sow peas in great abundance; they grow very well, and are annually carried to New York in great quantities.", Annexe 35

242 *Ibid.*, p 27 : "The town carries on a great trade both with the inhabitants of the country and with other parts of the world, especially the West Indies, South America and the Antilles, England, Ireland, Portugal and the various English colonies in North America. Philadelphia reaps the greatest profits from its trade with the West Indies [...] For thither the inhabitants ship almost every day a quantity of flour, butter, meat and other victuals, timber, planks and the like.", Annexe 12

Si l'agriculture de Pennsylvanie du milieu du XVIIIe semble être le rêve de nombreux hommes, elle n'est pas toujours émancipatrice ni source de profit. Mittelberger le démontre bien en parlant du nombre de migrants allemands de sa condition qui espère être libre et autonome par l'acquisition d'une terre pour s'y établir. Il affirme qu'il devient de plus en plus difficile de devenir propriétaire dans cette colonie. Il explique en effet que les prix des terrains augmentent chaque année: « *spécialement parce que les Anglais voient que tellement de gens, désirant être propriétaire de fermes ou de plantations, viennent dans ce pays chaque année*²⁴³ ». Ceci montre que si Mittelberger et Kalm visitent la Pennsylvanie à quelques années d'intervalles, ils ne se posent pas les mêmes questions: l'Allemand est plus soucieux des questions sociales liées à l'agriculture, alors que son homologue suédois, s'intéresse plus aux rendements lié à l'espace naturel ainsi qu'aux avantages commerciaux.

Malgré des conditions climatiques et des sols qui ne sont pas toujours favorables, l'agriculture semble donc être la base la base de la création d'une économie locale dans les colonies et de l'enrichissement de plusieurs propriétaires exploitants. Des éléments qui n'échappent pas aux regards des relateurs.

Si certains espaces comme la Pennsylvanie, la région de New York ou du New Jersey ont eu plus de facilité avec l'agriculture, les espaces coloniaux français et de Nouvelle-Angleterre ont dû trouver d'autres sources de profit et des sources d'alimentation plus faciles. La pêche puis la vente des fourrures se sont avérées être des solutions²⁴⁴.

II-L'exploitation directe de la nature

a-la pêche

La pêche aurait été selon Foner, une des premières motivations françaises pour la création d'établissement durables en Amérique du Nord. Quand Diéreville se rend en Acadie en 1699, cette activité constitue un important moyen nourricier. Lorsqu'il aborde la question des habitants de l'Acadie, le voyageur français affirme leur avoir permis d'envisager la commercialisation de la pêche à la morue en leur faisant découvrir cette pratique :

243 MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754*, Philadelphie, John Jos, Mc Vey, (1ère ed 1756)1898, p 119 : especially because the English see that so many people, anxious to own farms or plantations, are coming to the country every year. », Annexe 35

244 BERENGER Jean, DURAND Yves, MEYER Jean, *Pionniers et Colons en Amérique du Nord*, Paris, Armand Colin, 1974, p 71-72 : « La médiocre réussite de la colonisation franco-anglaise s'explique peut-être surtout par l'attrait de trafics plus immédiatement fructueux: pêche et fourrures dans le Nord [...]. »

Ils n'avoient de leur vie vû construire ny Barque, ny Chaploupe ; & cependant dès qu'ils sçurent que j'avois envie de faire pêcher de la Moruë, pêche qui leur étoit inconnuë jufques alors, ils en consruisirent for bien, & ils entreprirent avec succès de les conduire fur la Mer. Enfin ils entreprirent tous la pêche dans l'attente d 'faire du profit. Je leur donnois par-là les moyen de gagner mieux leur vie, & moi je trouvois mon compte à prendre leur poisson²⁴⁵.

Le relayeur se montre ici porteur de la modernité aux populations rurales de l'Acadie, avec l'apport de la connaissance de la pêche à la morue. Il affirme ainsi prendre parti dans l'histoire de la colonie. Il faut noter ici l'importance de la morue pour les activités commerciales en Europe depuis le XVI^e siècle, et plus récemment au Nouveau Monde dans les espaces français mais aussi dans les espaces anglais²⁴⁶. Les pêcheurs de l'Acadie, grâce à Diéreville, selon lui ont la possibilité donc commercer et s'enrichir avec ce produit.

Près de quarante ans plus tôt, John Josselyn parle déjà de la pratique de la pêche à la morue, mais aussi de l'importance de la pêche en général, avec d'autres espèces de poissons²⁴⁷. Depuis le Maine, région de Nouvelle-Angleterre il en décrit le commerce. Les pêcheurs du Maine et les marchands du Massachusetts exportent cette production vers l'Europe : « *Les marchands envoient le poisson vendable à Lisbonne, Bilbao, Bordeaux, Marseille, Toulon, Rouen, et d'autres villes de France, ainsi que dans les Canaries*²⁴⁸ ». On mesure toute l'importance de cette pratique pour cette colonie. Cette énumération peut d'ailleurs paraître surprenante car elle montre que les marchands du Massachusetts écoulent leur production dans des ports français, malgré les rivalités politiques, économiques et commerciales entre français et anglais. Il faut préciser ici, que les puritains de Nouvelle-Angleterre se sont établis au Nouveau Monde pour vivre indépendamment du pays mère. Ne trouvant donc, pas de sol assez riche pour vivre du commerce de produits agricoles, les puritains, utilisent la pêche comme moyen commerciale²⁴⁹. Les marchands du Massachusetts sont donc en concurrence avec les marchands anglais restés fidèle à la métropole. Les marchands de Nouvelle-Angleterre trouvent donc dans les ports français mais aussi espagnols ou portugais, pour

245 DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France, Rouen, J-B Besongne, 1708*, p 79, Annexe 34

246 J. Berenger, Y. Durand, J. Meyer, *op.cit.*, p 71-72 : « La pêche à la morue constitue "une véritable révolution alimentaire" (F.Braudel). La consommation de la morue s'est fortement accrue au cours du XVI^e siècle, l'Angleterre s'orientait à ce moment-là vers l'exploitation des bancs d'Islande. L'accélération de la pression démographique accélère cette évolution au cours du XVII^e siècle. »

247 JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Havard College, (1^{ère} ed 1675) 1865, p 160 : "The Merchant fend the merchantable fifth to Lisbonne, Bilbo, Burdeaux, Marfiles, Talloon, Rochel, Roan and other Cities of France, to the Canaries.", Annexe 37

248 *Ibid.*, p 161, Annexe 37 bis

249 J. Berenger, Y. Durand, J. Meyer, *op.cit.*, p 152-153 : « Mais leur véritable chance fut la mer (aux puritains) et son poisson. [...]. Le poisson était en effet la base des échanges commerciaux [...]. »

vendre leurs produits, en raison de leur statut de pays catholique²⁵⁰. Il semble ainsi que la Nouvelle-Angleterre, malgré sa population en majorité puritaine, ait trouvé dans la pêche l'occasion de faire du profit et même de commercer avec des pays catholiques comme Josselyn le fait remarquer.

Presque un siècle après Josselyn, et plus de quarante ans après Déreville, on remarque avec le journal de Peter Kalm, que la pratique de la pêche est toujours importante en Nouvelle-France. Il ne décrit d'ailleurs que les activités de pêche des colons français de cette région et il en parle très peu en visitant les espaces coloniaux anglais de la Pennsylvanie, jusqu'à New York et au New Jersey. Il évoque seulement cette pratique lors de son passage dans la région de New York, pour évoquer leur disparition en raison de la surexploitation de cette pratique dans cette région:

Les personnes âgées ont connue avec les poissons les mêmes conditions que j'ai décrites au sujet des oiseaux. Dans leur jeunesse, les littoraux, les rivières et les ruisseaux avaient une telle quantité de poissons que en une matinée, chacun en prenait en grand nombre, autant qu'un cheval pouvait porter. Mais à présent les choses se sont considérablement modifiées, et ils travaillent souvent en vain toute la nuit avec leur attirail de pêche. Les causes de cette diminution sont à peu près les mêmes que celles de la diminution des poissons²⁵¹.

Ceci illustre bien l'importance de cette ressource pour les habitants de ces régions. L'herboriste suédois est plus intéressé à décrire les activités de pêche des espaces français du sud du Canada, puisque l'exploitation en est plus importante. Il s'intéresse notamment aux techniques utilisées par les populations d'origines françaises pour attraper du poisson et démontre la maîtrise de ces dernières dans ce domaine et leur avance sur leurs voisins anglais²⁵².

Les activités liées à la pêche et à son commerce sont donc très importantes pour les colonies anglaises et françaises du Nord de l'Amérique. Ceci permet de palier certaines difficultés comme l'exploitation agricole. La richesse des ressources en poisson des rivières et des littoraux marins permet le nutriment des populations ainsi qu'un commerce en plein essor au moment du passage des voyageurs. Toutefois, cette ressource n'est pas la seule à offrir des possibilités à ces espaces. D'autres espèces d'animaux offrent des possibilités d'exploitation commerciale à ces espaces.

250 *Ibid.*, p 153 : « Toute l'Europe méridionale catholique représentait une grosse demande pour la morue salée et séchée. », Annexe n°

251 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937) 1964, p 154: “ Aged people had experienced with the fish the same conditions which I have just mentioned in regard to birds. In their youth, the bays, rivers and brooks, had such quantities of fish that at one draught in the morning they caught as many as a horse was able to carry home. But at present things are greatly altered, and they often work in vain all night long with their fishing tackle. The cause of this decrease of fish are partly the same as those of the diminution of bird.”, Annexe 24

252 *Ibid.*, p 423 Annexe 52

b- le commerce des peaux et des fourrures

Malgré les meilleures capacités de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Angleterre en poisson, il semble que la base de l'économie de ces colonies soit différente. Le commerce des fourrures, qui permet la fabrication de vêtements, est une source de profit beaucoup plus importante. Un commerce déjà important dès l'époque de Josselyn, et qui rapporte un large profit aux puritains de Nouvelle-Angleterre. Si la vente des fourrures est très développée dans les régions où les activités liées à la pêche sont importantes c'est aussi car ces deux activités sont très liées²⁵³. C'est ce qu'on remarque dans la relation de Peter Kalm qui affirme même que le castor, un animal qui est beaucoup chassé en raison de la forte valeur de sa fourrure, serait considéré par le Pape et des zoologistes comme un poisson et consommé comme tel:

Le castor, un « poisson ». La viande de castor est mangée non seulement par les Indiens mais également par les Européens et surtout par les Français, durant leurs jours de jeûne, car sa sainteté le Pape a, comme de nombreux anciens zoologistes, classé le castor parmi les poissons, en raison du fait qu'il dépense le plus clair de son temps dans l'eau²⁵⁴.

La chasse au castor est donc très importante puisque celui-ci est consommé par les habitants de certaines colonies ainsi que par les peuples Indiens.

Il semble que la traite de la fourrure et sa vente soit la principale source de profit de l'établissement français du Canada²⁵⁵. La forte demande de la métropole pour ces peaux de bêtes se traduit dans la relation de Kalm, par une disparition des espèces dont la fourrure était utilisée :

Il est dit que les castors et les autres animaux dont la peau est envoyée en France, était autrefois très nombreux dans les environs de Montréal et des places peuplées du Canada. Désormais ils ont disparus et il est nécessaire de voyager loin pour les chasser ou de les négocier, et à l'avenir, il sera nécessaire d'aller encore plus

253 BERENGER Jean, DURAND Yves, MEYER Jean, *Pionniers et Colons en Amérique du Nord*, Paris, Armand Colin, 1974, p 79 : « Le commerce de fourrures découle directement de la pêche. Le terme de fourrures inclut en effet la peau d'animaux marins comme le morse ou le phoque. En touchant terre, les matelots entraient tôt ou tard en contact avec les Indiens, et l'appoint des fourrures terrestres ne pouvait qu'améliorer le bilan final des expéditions. La consommation des fourrures avait certes connu aux XIVE et XVE siècles un net déclin, par suite de la concurrence victorieuse des étoffes de luxe. Or l'Amérique du Nord va offrir la possibilité d'une relance, grâce à la peau de castor, permettant de fabriquer un feutre d'une résistance sans pareille. »

254 P. kalm, *op.cit.*, p 354 : “ The Beaver a "Fish". Beaver meat is eaten not only by the Indians but likewise by the Europeans, and especially by the French, on their fasting days; for his Holiness the Pope has, like many of the old zoologists, classified the beaver among the fishes, since he spends most of his time in water.”, Annexe 39

255 HAVARD Gilles, VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique Française*, Paris, Champs Flammarion, (1ère ed 2003), 2006, p 461 : « l'économie canadienne reposait essentiellement sur le commerce des fourrures et une agriculture de subsistance. Durant tout le Régime français, la fourrure demeura le principal produit d'exportation de la colonie laurentienne. En 1739, 70 % de la valeur des exportations provenaient encore de ce produit. De 200 000 à 400 000 peaux étaient ainsi exportées chaque année entre 1720 et 1740. »

Ainsi le problème posé par la surexploitation des zones de pêche et de la disparition des poissons, est est le même pour les peaux de bêtes.

Le relayeur suédois donne même une liste des différentes sortes de bêtes, prises au Canada et vendus en Europe pour illustrer l'importance de cette exploitation²⁵⁷. En plus des différentes sortes de castors dont la fourrure très précieuse est très demandée en Europe, on peut y voir une grande diversité des bêtes dont la peau ou la fourrure était demandée. Ce commerce, en plus de constituer une base économique importante pour le Canada du XVIIIe siècle et la Nouvelle-Angleterre du XVIIe siècle comme nous l'avons vu avec Josselyn, est aussi avantageuse, car elle permet de préserver des liens pacifiques entre colons Européens et populations indiennes. A travers les relations de Kalm, Josselyn et Diéreville, on peut voir que les précieuses fourrures, sont souvent récoltées par les chasseurs Indiens, puis échanger contre des produits européens. Nous reviendrons sur ces échanges par la suite.

La présence de mammifères qui peuplent les régions du Nord de l'Amérique présente donc des avantages pour les colons. Avec une importance nourricière mais surtout une possibilité d'exploitation et de commercialisation des fourrures avec d'autres espaces comme l'Europe.

Pour conclure, nous pouvons rappeler que les relayeurs montrent bien les possibilités présentés par l'environnement naturel américain. Avec des possibilités d'exploitations agricoles, qui permet le maintien des populations ainsi que l'enrichissement des sociétés par son commerce. Mais aussi avec l'usage de différentes sortes d'animaux vivant dans ces milieux comme le poisson ou les bêtes à fourrure. Nous avons aussi pu remarquer que certaines sociétés sont plus avantagés que d'autre pour l'agriculture, en raison de leur climat plus difficile, et que déjà cette surexploitation des ressources avait des conséquences sur la nature avec la ratification des espèces animales comme les poissons.

256 P. kalm, *op.cit.*, p 534 : "It is said that beavers and other animals, whose skins are sent to France, were formely very numerous in the neighborhood of Montreal and the populated places in Canada. Now they have about disappeared there and there and it is necessary to travel far to shoot or bargain for them, and in the future it will be necessary to go still farther.", Annexe 72

257 *Ibid* , p 523, Annexe 70

PARTIE 3

LE REGARD DES VOYAGEURS SUR LES « SAUVAGES », ENTRE CRAINTE ET ADMIRATION, DISTANCE ET ATTACHEMENT

CHAPITRE 6 – DES PEUPLES « SAUVAGES » QUI INTRIGUENT LES AUTEURS

I- La vision des voyageurs sur les Indiens

a- Des peuples différents, qui parlent des langues différentes

Ce qui peut être frappant quand on lit chacune des quatre relations de voyage de notre corpus, c'est la curiosité, et la volonté de décrire ces « êtres différents » qui peuplent ce continent récemment découvert. Nos relayeurs ne sont pas les seuls voyageurs à s'être étonné de ces peuples non conformes à ceux déjà connus dans les autres continents et à s'être appliqué à les comparer avec leurs contemporains européens²⁵⁸.

Nos quatre relateurs précisent tous que les Indiens sont bien différents ils parlent dans des langues ou des dialectes inconnus et que la communication avec les colons et les voyageurs n'est pas toujours facile, tout ceci, aussi bien au XVIIe qu'au XVIIIe siècle. Il faut préciser ici, qu'il n'y pas un seul type d'Indien, mais un grand nombre de tribus différentes qui parlent des langues variées²⁵⁹

Nos quatre relateurs parlent de la complexité du contact avec les Indiens du fait de la différence de leur langage. Chez le premier d'entre eux à avoir rencontré ces peuples, on peut même voir une affirmation quant à l'origine de ce qu'il qualifie de « dialecte », alors qu'il décrit les autochtones de la tribu des « Mohawcks »:

Les Mohawcks²⁶⁰ sont à peu près cinq-cent: leur parole est un dialecte des Tartares (comme il y a aussi une différence entre langue et langage, la division de la parole à Babel est plus proprement appelée Langage, le reste Langue²⁶¹ .

258 CHINARD Gilbert, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1913, p VII: « Tout récit de voyage, toute étude des mœurs d'un peuple étranger est féroce ment une comparaison; Bien rares sont les voyageurs qui résistent au plaisir de faire la critique de leur contemporains en exaltant la vertu, le bonheur et la prospérité des pays qu'ils visitent. »

259 FONER Eric, *Give me Liberty, an American History*, New York, Seagul Edition, (1ère ed 2005) 2009, p 9: "The most striking features of Native American society at that time Europeans arrived was its sheer diversity. Each group had its own political system and set on religious beliefs, and North America was home to literally hundreds of mutually unintelligible languages."

260 JACQUIN Philippe, *histoire des Indiens d'amérique du nord*, Paris, Payot, 1976: « Le nom des Iroquois recouvre en réalité des peuples parlant la même langue : les Senecas, Cayugas, Anondagas, Oneidas, Mohawks, Tuscaroras, Hurons et Eriés. »

261 JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Havard College, (1ère ed 1675) 1865, p 97 : "The Mowhacks are about five hundred: Their speech a dialect of the Tartars, (as also is difference between Tongues and Languages, the division of speech at Babel is moft properly called Languages, the rest

Josselyn affirme ici reconnaître, une origine tartare et donc asiatique à ce langage et donc aux Indiens eux-mêmes. Il est intéressant ici de remarquer que la même explication est envisagée par Kalm, presque un siècle plus tard alors qu'il décrit le langage des Indiens Algonquins:

Comme moyen d'amusement, j'ai écrit quelques mots algonquins que j'ai appris d'un Jésuite qui a longtemps était parmi les Algonquins. [...] Le Jésuite qui m'a donné ces indications m'a également informé qu'il avait de grandes raisons de croire que les Indiens ici doivent leur origine au Tartarie [...], car leur langage est universellement parlé dans cette partie de l'Amérique du Nord qui s'étend de l'Ouest du Canada, vers l'Asie²⁶².

Les deux relations de voyages montrent, grâce au langage des Indiens, l'existence d'un point de vue persistant dans les colonies anglaises à propos des Indiens: celui de leur origine tartare. Diéreville affirme quant à lui, que les Indiens « Esquimaux » ont des origines basques en raison de la ressemblance de leur langue avec le patois basque²⁶³. L'écoute des langues Indiennes et la comparaison avec les langues déjà connues amène donc à s'interroger sur l'origine des autochtones.

C'est également le caractère inintelligible de ces langages qui suscite la curiosité des relateurs²⁶⁴. On voit que de Kalm, Josselyn à Mittelberger la difficulté est toujours la même malgré la continuité des contacts depuis le XVIIe jusqu'au XVIIIe siècle. Mais on peut voir certaines évolutions par rapport à l'effort d'apprentissage de la langue des autres : il semble d'abord chez Diéreville et Josselyn que les autochtones aient eu moins de volonté que les Européens d'apprendre leur langue. Le voyageur français par exemple décrit un mariage d'Indiens convertis au christianisme effectué par un prêtre Français, avec un interprète en langue Indienne²⁶⁵. C'est que confirment Havard et Vidal pour l'Amérique Française :

La maîtrise des langues indiennes est d'autant plus impériale que les autochtones montrent peu d'inclinaison à apprendre le français : c'est donc, sauf exception, aux « colonisateurs » de parler la langue des colonisés²⁶⁶.

Tongues.”, Annexe 14

262 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937), 1964, p 485 : “By way of amusement I wrote down a few Algonquin words which I learned from a Jesuit who has been a long time among the Algonquins. [...]. The Jesuit who told me those particulars, likewise informed me that he had great reason to believe that if any Indians here owed their origin to Tartary, he thought the Algonquins certainly did; for their language is universally spoken in that part of North America which lies far to the west of Canada, towards Asia »”. Annexe 65

263 DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France, Rouen, J-B Besongne, 1708* p 204, Annexe 64

264 P. Kalm, *op.cit*, p 681-682, Annexe 81 et 81 bis

265 Diéreville, *op.cit*, p 140, Annexe 46

266 HAVARD Gilles, VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique Française*, Paris, Champs Flammarion, (1ère ed 2003), 2006, p 321

Ceci est vrai aussi dans les autres espaces, comme on peut le voir avec Josselyn qui évoque la traduction des ouvrages Bibliques de John Eliot²⁶⁷, mais on peut le voir aussi chez Kalm qui lui, parle même de traduction du catéchisme en langue Indienne par des colons suédois²⁶⁸. Dans tous ces exemples, l'apprentissage des dialectes Indiens sont motivés par la propagation de la foi, plutôt que par une réelle volonté de comprendre ces populations.

Seul Mittelberger évoque l'existence de quelques Indiens ayant des certaines notions d'anglais car vivant aux contacts des Colons: « *Personne ne comprend leur langage ; certains d'entre eux, qui viennent beaucoup au contact des Européens peuvent parler un peu l'anglais*²⁶⁹ ». On remarque donc une évolution par rapport au XVIIe siècle : quelques rares Indiens ont appris la langue des Européens. C'est peut-être aussi parce que les Indiens étaient mieux traités dans cette colonie. Mais cela ne semble pas être vrai partout. Kalm rencontre des Indiens de différentes tribus et ne dit pas en avoir rencontré qui parlaient une langue européenne.

On peut ainsi remarquer que la complexité des différences de langages entre anciens et nouveaux habitants marquent bien nos voyageurs mais on note aussi que cela n'empêche en rien les contacts entre ces habitants, ni même avec nos voyageurs. Cette différence de langue peut aussi renforcer la vision de « sauvage » qu'ont les Européens vis à vis des autochtones.

b-Des Peuples vertueux

Malgré leurs différences, et la difficulté de les comprendre, on peut voir à travers le regard de nos voyageurs, une certaine reconnaissance de plusieurs qualités et de vertus chez les populations Amérindiennes. Une reconnaissance pour laquelle nos relayeurs ne sont pas les seuls à les avoir reconnus aux Indiens²⁷⁰. Pour les vertus morales, comme l'honnêteté, on peut voir une certaine évolution des regards depuis la première relation.

John Josselyn, en effet, semble être le seul relayeur à ne pas reconnaître de bons traits de caractère aux Indiens qu'il observe durant son voyage. (On peut penser que dans les années 1660, les Indiens de Nouvelle-Angleterre n'étaient pas encore tout à fait connus des colons, ou tout simplement que l'auteur ait été trop influencé par son sentiment de supériorité européenne). Jean

267 J. Josselyn, *op.cit.*, p 115, Annexe 26

268 P. Kalm, *op.cit.*, p 684., 685, Annexe 80 et 81

269 MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1750*, Philadelphie, John Jos, Mc Vey,(1ère ed 1756) 1898, p 84 : “ No one understands their language; some of them who come much in contact with the English can speak a little English.” Annexe 26

270 CHINARD Gilbert, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1913, p 120-121 : « Que ce soit parce que les sauvages sont beaux comme des dieux grecs, ou parce qu'ils mènent l'existence rude et simple des Lacédémoniens, ou encore parce qu'ils observent les vertus chrétiennes de pauvreté et de fraternité ,tous les voyageurs que nous avons rencontrés jusqu'ici, Champlain excepté, s'accordent pour reconnaître aux indigènes du Nouveau Monde les plus grandes et les plus rares qualités. »

Meyer nous dit d'ailleurs que le mythe du bon Sauvage n'a émergé que vers 1680²⁷¹. John Josselyn n'a donc pas pu être marqué par cette pensée.

Un siècle plus tard, même Gottlieb Mittelberger, qui est pourtant parfois assez critique sur les Indiens de Pennsylvanie, reconnaît en eux de bonnes manières à l'égard des colons européens à condition que ces derniers ne leur cause pas de tort. Il affirme qu'ils sont capable de juger les coupables de crime avec un procès, même si ce coupable est l'un des leurs et accusé d'avoir tué un Européen²⁷². Ceci montre que les Indiens ont eux aussi, une éthique à rendre la justice et à punir les crimes.

De tous les relayeurs, c'est Diéreville qui semble le plus séduit par la vertu des Indiens. Il est celui qui est le plus en accord avec les thèses du bon sauvage qui ont fleuris au XVIe siècle au début des découvertes²⁷³. Ceci en raison aussi du fait qu'il décrit principalement des alliés du Royaume de France. C'est probablement son propre attachement à la France qui l'aide à trouver de bonnes choses dans le caractère des Amérindiens observés. Il est d'abord marqué par l'honnêteté de ces populations. Il s'en étonne même : « Quoique les Sauvages vivent dans les Bois avec les Bêtes, ils ne laissent pas d'avoir beaucoup d'honnêteté.²⁷⁴ ». Leur éloignement de la « civilité » pouvait laisser supposer un caractère barbare. Peter Kalm mentionne aussi cet étonnement. Alors qu'il visite la Pennsylvanie, il affirme entendre beaucoup de colons parler de l'honnêteté des Indiens²⁷⁵.

Diéreville n'est donc pas le seul à s'en être étonné et ceci n'est pas seulement vrai pour les espaces coloniaux Français.

Autre que l'honnêteté c'est aussi l'hospitalité des populations indiennes qui étonne et qui plait aux Européens. Diéreville parle même d'un « amour pour l'hospitalité » qui serait l' « une de leurs plus belles et louables qualité²⁷⁶ ». Il présente ainsi un grand élan de solidarité entre les habitants d'une même population indienne. Avec Peter Kalm, cette hospitalité est jugée surprenante car les Indiens sont souvent, à première vue, effrayants pour les Européens, par exemple à cause de la présence d'ossements humains sur les murs des habitations des Iroquois. Il juge d'ailleurs même

271 MEYER Jean, *L'Europe et la Conquête du Monde, XVIe-XVIIIe siècle*, Paris, Armand Colon, (1^{ère} ed 1975) 1990, p 284: « Le bon sauvage émerge après 1680 de la « crise de la conscience européenne ». A force de souligner que le sauvage, une fois converti, est bien meilleur que l'Européen, les missionnaires ont rendu possible le réflexe inverse : point n'est besoin du christianisme pour qu'il soit bon. »

272 MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1750*, Philadelphia, John Jos, Mc Vey, (1^{ère} ed 1756) 1898, p 85, Annexe 27

273 CHINARD Gilbert, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1913, p VII : « Le bon Indien va paraître réunir toute les vertus antiques et chrétiennes, c'est de l'Amérique et des Iles que l'on va rêver et c'est des récits de voyages que proviennent directement toutes les utopies qui abondent avant Rousseau, et dont Rousseau s'inspire. »

274 Diéreville. *op.cit*, p 168, Annexe 58

275 P. Kalm, *op.cit*, p 53, Annexe 14

276 Diéreville. *op.cit*, p 165-166, Annexe 57 et 57 bis

ces tribus comme étant parfois plus accueillantes que les Chrétiens :

Un voyageur qui visite leurs villages ou cités ne doit pas être terrifié s'il voit parfois les murs en pignons de leurs maisons couverts d'ossements humains. Ce sont des trophées de guerre qui servent comme preuve de victoire et pour montrer le nombre d'ennemis tués. Cependant bien qu'ils puissent être cruels pendant la guerre alors qu'il n'est pas conseillé de les rencontrer, ils sont, en revanche, très amicaux et accueillants, quand ils sont chez eux en temps de paix, surtout s'ils sont sobres, car ils montrent une plus grande hospitalité que la plupart des Chrétiens²⁷⁷.

Kalm remarque ainsi que les apparences sont trompeuses, malgré certaines caractéristiques effrayantes, il n'y a rien à craindre de ces Indiens en temps de paix et sont très prêts à recevoir les Européens.

Afin de dégager quelques éléments de conclusion, nous pouvons affirmer que dans l'ensemble les relayeurs malgré une certaine méfiance, reconnaissent des bons côtés dans le caractère des Indiens. Avec l'existence de règle morale et de justice, de solidarité et d'hospitalité. Des caractéristiques vertueuses qui seraient parfois même plus fortes chez les Indiens que chez les Européens et qui pourraient avoir été à l'origine des thèses sur le mythe du bon sauvage existant à l'époque en Europe, ou tout simplement avoir été influencées par ces dernières.

c-L'apparence physique des Indiens

Un autre élément qui suscite la curiosité mais aussi la fascination des voyageurs est l'apparence physique des autochtones. Tous consacrent une partie de leur relation à les décrire. Tout ceci dans un souci de rassasier un lecteur européen en quête d'exotisme. On retrouve à peu près dans chaque description des commentaires sur la taille, la couleur de peau, la longueur et la couleur des cheveux ainsi qu'une description de leur visage mais aussi sur l'habillement des autochtones.

On sait qu'il y a une grande différence entre l'époque pendant laquelle Josselyn voyage en Amérique et celle de Peter Kalm quant à la connaissance des Indiens en Europe. De nombreuses descriptions ont déjà été écrites depuis le XVIIe. Malgré cela, on peut voir une grande ignorance de Mittelberger, mais aussi de Josselyn comparé à Diéreville en raison des forts contacts entre Indiens

277 P. Kalm, *op.cit*, p 694: "A Traveller who visits their villages or cities must not be terrified if he sometimes should find the outside of the gable walls of their houses covered with human skulls. These are trophies of war and serve as victory proofs of the number of enemies slain. Nevertheless, however cruel they may be in warfare, when it is in no way advisable to meet them, they are, on the other hand, very friendly and hospitable when at home in times of peace, especially if they are sober, for then they exhibit greater hospitality than most of the Chistians.", Annexe 82

et colons français.

On peut parfois lire une certaine condescendance face à certains traits physiques des Sauvages. Le fait que les hommes Indiens soient imberbes et que leurs cheveux soient longs, intrigue au point qu'il soit difficile de différencier les hommes des femmes selon Mittelberger:

*Les hommes et les femmes ont de longs cheveux lisses sur leur tête ; les hommes ne tolèrent pas la barbe, et quand, pendant leur jeunesse, leurs poils commencent à pousser, ils les enlèvent immédiatement ; ils ont donc, comme les femmes, des visages lisses. En raison du manque de barbe et de la similitude de l'habillement, il n'est pas facile de distinguer les hommes des femmes*²⁷⁸.

On remarque donc la curiosité face à l'apparence des Indiens, qui peut étonner et même déranger. Alors que l'Allemand décrit d'abord leur habillement, Josselyn, décrit l'apparence physique des natifs. Il utilise la comparaison, ce qui laisse apparaître de nombreux préjugés sur les « Sauvages » mais aussi sur d'autres « peuples » connus dans d'autres continents. Les Indiens sont comparés aux Autrichiens, aux Bavarois et aux Juifs²⁷⁹.

Le migrant Allemand, quant à lui, montre la ressemblance entre le corps des Indiens et celui des Européens, comme si leur caractère « sauvage » et « barbare » l'avait amené à douter que les autochtones puissent être de véritables humains : « *La forme de leur corps ne diffère pas de la nôtre, excepté qu'ils ont l'air jaune sombre, ce qui n'est, cependant, pas leur couleur naturelle car ils se barbouillent et se tâchent eux-mêmes ; mais à leur naissance ils sont aussi blanc que nous* ²⁸⁰ ».

A l'inverse de l'Allemand et de l'Anglais, le Suédois Peter Kalm compare les Indiens entre eux, pour montrer les différences physiques entre les tribus. Il ne généralise pas, et démontre qu'il n'existe pas qu'un seul « type » d'Indiens :

*Ils (les Anies) sont aussi grands que les Hurons, dont ils parlent la langue. Les Hurons semblent avoir un visage plus long et plus rond. Les Anies ont quelque chose de cruel dans leur apparence ; mais leur habillement est le même que les autres Indiens*²⁸¹.

278 MITTELBERGER Gottlieb, Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1750, Philadelphie, John Jos, Mc Vey, (1ère ed 1756) 1898, p 83 : "Both men and women have long, smooth hair on their heads ; the men do not tolerate beards ; and when in their youth, the hairs begin to grow, they pull them out immediately ; they have, therefore smooth faces like the women. On account of the lacking beard and the sameness in dressing, it is not easy to distinguish the men from the women.", Annexe 25

279 JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Havard College, (1ère ed 1675) 1865, p 97, Annexe 14

280 G. Mittelberger, *op.cit*, p 83: "The form of their bodies does not differ from ours, except that they look dark yellow, which, however, is not their nauram color, for they besmear and stain themselves thus; but at their birth they are born as white as we are." Annexe 25

281 P.Kalm, *op.cit*, p 473: "They are as tall as the Hurons, whose language they speak. The Hurons seem to have a longer and the Anies a rounder face. The Anies have something cruel in their looks; but their dress is the same as the other Indians." Annexe 64

On peut voir que Kalm, peut être dans un souci scientifique est plus précis dans la description du physique des amérindiens que les trois autres voyageurs. C'est peut être aussi car il est celui qui a pu observer le plus grand nombre d'Indiens. Philippe Jacquin confirme les observations de l'élève de Linné en affirmant que malgré des traits physiques communs, les natifs sont assez « différents » d'une tribu à l'autre, en raison d'origine variées²⁸². Ceci montre aussi une plus grande connaissance du voyageur suédois sur le Britannique et l'Allemand.

On peut voir aussi une évolution dans le regard de nos différents relayeurs : Josselyn, Mittelberger et Diéreville donnent tous les trois une description physique des Indiens comme grands, athlétiques et forts. Le regard du Suédois sur de nombreuses tribus différentes permet de montrer que ceci n'est pas vrai pour tous les autochtones.

L'étonnement est aussi suscité par la façon dont s'habillent les Indiens, mais aussi de la façon dont ils se mettent en valeur. Tous nos relayeurs ont remarqué sans réagir de la même façon, l'habitude de certains Indiens de se tatouer, ou de se peindre la peau du visage mais aussi du corps entier. Ceci qui ne passe pas inaperçu aux yeux de nos voyageurs, comme on peut le voir avec le pieu Mittelberger qui est également dérangé par la quasi nudité des Sauvages :

Quand ces sauvages veulent être beaux, ils peignent leur joues et leur têtes en rouge, suspendent à leurs oreilles avec de la ficelle de fausses perles [...]. Ils ne portent ni chemise, ni culotte, ni veste sous leur manteau. Dans la nature où ils vivent, les jeunes et les vieux se promènent nus durant l'été²⁸³.

Alors que le relayeur allemand présente l'usage de cette peinture sur le corps comme un moyen des Indiens pour être « plus beaux », Philippe Jacquin explique que cette pratique pouvait viser à honorer les « braves », c'est à dire ceux qui se sont illustré auprès de la tribu²⁸⁴.

Si cette habitude du tatouage des Indiens semble déranger certains Européens, comme le migrant

282 Jacquin Philippe, Histoire des Indiens d'amérique du nord, Payot, 1976, p 16-17:: « Si il est vrai que l'on s'accorde à reconnaître un faciès « mongoloïde » commun à tous les Indiens, il faut admettre que les teints varient du bronze clair au bistre foncé. D'autre part, la plupart des Indiens appartiennent au groupe sanguin O, alors qu'en Asie les groupes les plus fréquents sont A et B. Il faut enfin noter la grande diversité des types physiques, les uns grands et minces comme les Sioux, les autres petits, trapus, la tête ronde comme les Mayas. »

283 G. Mittelberger, *op.cit*, p 83: "When these savages wish to be good-looking, they paint their cheeks and foreheads red, hang their ears with strings of false beads [...]. They wear neither shirts, nor breeches, nor coats beneath their blankets. In their wilderness where they live the young and old go about naked in the summer time." Annexe n°

284 JACQUIN Philippe, *Histoire des indiens d'amérique du Nord*, Paris, Payot, 1976 p48 ; « Le brave qui avait accompli un ou plusieurs de ces exploits jouissait de la considération de la tribu. Il rappelait ses faits d'armes par des insignes, des peintures sur ses vêtements ou sur sa tente, par des parures de plumes. »

allemand, on peut voir chez Diéreville²⁸⁵ et Kalm que certains colons français ont eux aussi adoptés cette pratique²⁸⁶. La peinture sur corps ou les tatouages a donc du succès chez certains européens qui s'approprient ce procédé.

La description de l'apparence des Indiens occupe ainsi une part importante des récits de voyage et participe à la fascination et à la curiosité des Européens. Une fascination et une curiosité qui conduisent parfois à une séduction et à l'adoption de certains traits de culture indienne comme nous avons déjà pu l'entrevoir avec les tatouages.

d-La séduction exercée par les sauvages sur les Européens

Bien que l'apparence physique des Indiens soit différente, on a bien vu que des Européens empruntaient à ces derniers certaines attitudes comme celle de la peinture sur le corps et sous la peau. Mais cela est allé bien plus loin : la séduction et la particularité de ces peuples autochtones est parfois si grande pour les Européens, que certains décident d'aller vivre parmi une tribu Indienne. On peut voir grâce aux journaux de Kalm et de Diéreville que c'est surtout le cas dans les espaces coloniaux français.

Bien des fantasmes existaient à l'époque en Europe depuis la découverte de l'Amérique, avec le mythe du « bon Sauvage ». C'est ce que nous dit Chinard : « Pour un temps on va croire sincèrement que le civilisé peut trouver le bonheur en se mettant à l'école des sauvages et en fait, nous le verrons, nombre d'Européens abandonneront la civilisation pour la vie errante et libre des Indiens²⁸⁷ ». Les colons et voyageurs issus d'Europe se laissent donc facilement séduire.

Si Josselyn et Mittelberger semblent moins marqués par cette séduction, on la remarque chez le Suédois et le Français. Kalm semble croire à la thèse du bonheur à l'état de nature lorsqu'il observe des natifs sur sa route:

Ils jouissent cependant de longue vie, d'une santé parfaite, et sont plus capable d'engendrer les difficultés que les autres. Ils chantent et dansent, sont joyeux et

285 DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France, Rouen, J-B Besongne, 1708*, p 162, Annexe 56

286 P.Kalm, *op.cit*, p 577: "I have related before the Indians paint various designs on their bodies and that these are put on in such a way that they remain as long as the natives live. Some of the French, especially the common people, who travel frequently about the country in order to buy skins, have in fun followed the example of the natives." Annexe 77

287 CHINARD Gilbert, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1913, p VII

*toujours contents. Et ils ne voudraient pour rien au monde échanger leur manière de vivre contre celle qui est préférée en Europe.*²⁸⁸

On remarque que le Suédois affirme que les Indiens sont heureux dans leur élément naturel et ne le seraient pas plus en Europe. Mais alors que le royaume de France essaye d'amener les Indiens à la civilité, notamment en faisant d'eux des chrétiens et des Français, comme nous le verrons par la suite, le voyageur Français ainsi que le Suédois remarquent que dans ces espaces coloniaux, de nombreux Européens, et en particuliers les jeunes adultes, sont attirés par le mode de vie des Indiens. Diéreville observe que les jeunes filles sont attirées par les jeunes hommes Iroquois, en raison de leur physique différent et que certaines acceptent de se marier avec eux et d'adopter leur mode de vie:

Les Filles qui font libertines
Les trouvent grands, bien faits, propres
pour leurs plaisirs,
Et sans s'éfaroucher de leurs horribles
mines
Elles vont avec eux assouvir leurs desirs,
La taille, la vigueur plurent toujours aux
Femmes, [...]
Ces Filles-là se marient quelquefois avec eux [...]²⁸⁹

Le physique des Iroquois plaît donc aux jeunes femmes françaises, au point de convaincre certaines de quitter leur culture d'origine pour celle des « sauvages ». Diéreville prétend aussi avoir entendu que les jeunes hommes Français de la région de Québec, étaient aussi nombreux à quitter leur famille pour vivre auprès des tribus Iroquoises²⁹⁰. A chaque fois, le voyageur français paraît regretter, ce ralliement des jeunes, hommes et femmes, aux Iroquois, alors qu'il se réjouit de l'adoption de la culture française par les Indiens, comme nous le verrons plus tard. Il affirme d'ailleurs que c'est seulement les jeunes personnes, qui se laissent tenter par la vie « sauvage ». Par jeunes, il entend sûrement dénoncer la naïveté de ces individus. Gilles Havard et Cécile Vidal

288 P.Kalm, *op.cit.*, p 394: "They, however, enjoy long life, perfect health, and are more able to undergo hardships than other people. They sing and dance, are joyful, and always content, and would not for a great deal exchange their manner of life for that which is preferred in Europe.", Annexe 46

289 Diéreville, *op.cit.*, p 199

290 *Ibid.*, : « Tous Barbarbes qu'ils font, ils ne laissent pas d'attirer à eux de Quebec de la Jeuneffe de tout sexe que fon mauvais penchant entraîne au mal ; les Garçons y deviennent pires que les Iroquois mêmes, & c'est ce qui les y fait bien recevoir, autrement ils n'y trouveroient pas leur compte . En vain leurs parents les rappellent, ces Renegats ne retournent point à eux, ils leurs préfèrent les Iroquois. »

expliquent que ce processus n'est pas le fait d'une seule catégorie de personne les jeunes générations, mais aussi les plus vieilles qui ont adoptés quelques éléments culturels des Indiens ou même leur mode de vie complet en se faisant adopter par une tribu²⁹¹.

On peut observer avec Kalm que cette séduction existe toujours dans cette même région, une cinquantaine d'années plus tard et que, comme nous l'avons vu avec Chinard, c'est le caractère libre des Iroquois qui leur plaisent et les amène à abandonner leur culture et leur famille pour vivre au sein de tribus :

Il est aussi remarquable qu'un grand de nombre de gens qu'ils [les Indiens] ont pris durant la guerre et incorporés à leur nation, principalement les jeunes gens, n'ont pas choisis de rejoindre leur pays d'origine, bien que leurs parents et leur proches viennent à eux et fassent tout leur possible pour les persuader, et bien qu'il soit en leur pouvoir de le faire. La vie libre menée par les Indiens leur plaît plus que celles de leurs relations Européennes; ils s'habillent comme les Indiens et régulent leurs affaires de cette façon. [...] Il y a également des exemples de plusieurs français se rendant chez les Indiens et adoptant leur mode de vie²⁹².

Il semble que les Européens aient souvent été tentés par la « vie libre » menée par les Indiens. Le côté très hiérarchisé des sociétés Européennes et coloniales, incite sûrement ces gens à fuir leur famille pour le mode de vie «sauvage».²⁹³ Ces Européens devenus Indiens, vivent ainsi comme ces derniers, s'habillent comme eux, se marient souvent avec des natifs et fondent des familles au « sang mêlé»²⁹⁴. Cela donne à de nombreux Indiens du Canada, une origine Européenne, comme le remarque le naturaliste suédois, Peter Kalm²⁹⁵.

Le suédois affirme aussi que malgré le succès du ralliement des Européens à la vie au sein des tribus indiennes, et les tentatives des colons français d'intégrer les autochtones à la culture Française, les Indiens ont moins été séduits et ont été bien moins nombreux à abandonner leur mode de vie pour celui des colons :

Il y a à peine un exemple d'un Indien adoptant les coutumes Européennes ; car ceux

291 Havard Vidal p 356: « Parmi ces acteurs se détache la figure du coureur de bois, soit le Français qui vit au plus près des sociétés indiennes (...) ; mais bien d'autres individus, commencer par les militaires, ont été conduits à s'acculturer au contact des autochtones, sans pour autant renoncer à leur culture d'origine. »

292 P. Kalm, *op.cit.*, p 457 “it is also remarkable that a great number of the people they had taken during the war and incorporated with their nations, especially the young people, did not choose to return to their native country, though their parents and nearest relations came to them and endeavored to persuade them to, and though it was in their power to do so. The free life led by the Indians pleased them better than that of their European relations; they dressed like the Indians and regulated all their affairs in their way. [...]. There are likewise examples of some Frenchmen going amongst the Indians and following their mode of life.” Annexe 57 bis

293 FONER, Eric, Give Me Liberty, Seagull Edition, New York, 2009, p 15: “Europeans ideas of freedom still bore the imprint of the Middle Ages, when « liberties » meant formal, specific privileges such as self-government, exemption from taxation [...].”

294 P.Kalm, *op.cit.*, p 456, Annexe 57

295 *Ibid.*, p 457, Annexe 57 bis

qui ont été fait prisonniers pendant la guerre, font tout leur possible pour retourner auprès de leur peuple, mêmes après plusieurs années de captivité ; bien qu'ils aient profité de tous les privilèges dont jouissent par les Européens en Amérique.²⁹⁶

Cette fuite des jeunes Français pour la vie Indienne, et la difficulté des natifs à adopter les coutumes Françaises malgré les nombreux encouragements des colons, étaient source de frustration pour les colons comme l'explique Eric Foner.²⁹⁷

Les Peuples Indiens vivant au contact des Européens, et particulièrement dans les espaces français, bien que vus comme des « sauvages », ont pu susciter une fascination qui a encouragé certains à les rejoindre et à vivre parmi eux. Toutefois, ce phénomène n'existe pas seulement chez les Français²⁹⁸. Si aucune des relations de voyage qui nous intéressent n'évoque ce phénomène dans les espaces sous domination britannique, ni sous ceux majoritairement peuplés de migrants allemands, hollandais ou suédois.

II- Comment vivent les Indiens ? Techniques, habillement, alimentation, médecine et chamanisme

a-Habitat et mode de vie des Indiens

Alors qu'on a vu que certains Européens se laissaient tenter par la vie avec les Indiens, il convient de se demander ce qu'est vraiment cette vie, et pourquoi beaucoup de colons tout comme nos voyageurs continuent de les qualifier de « sauvages ».

On peut supposer, plusieurs raisons à cela. Tout d'abord en raison du lieu de leur habitat. Les Indiens vivent bien souvent en pleine nature avec un mode de vie primitif, comme l'explique Philippe Jacquin : « La maison nous renseigne sur le genre de vie et l'état social d'une population ; replacée dans son contexte, elle apparaît comme l'expression d'une civilisation »²⁹⁹. Cet élément est

296 *Ibid.*, : “There is on the contrary scarcely one instance of an Indian adoptiong the European customs; for those who were taken prisoners in the war endeavored to return to their own people again, even, after several years of captivity, though they enjoyed all the privileges that were possessed by the Europeans in America.” Annexe n°

297 FONER Eric, *Give me Liberty, an American History*, New York, Seagul Edtition, second edition, (1ère ed 2005) 2009, p 38: “ In fact, however, it was far rarer for natives to adopt French ways than for French settlers to become attracted to the “free” life of the Indians. 'It happens more commonly', one official complained, “that a Frenchman becomes savage than a savage becomes a Frenchman.”

298 HAVARD Gilles, VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique Française*, Paris, Champs Flammarion, (1ère ed 2003), 2006, p 356: « L'ensauvagement » n'est pas un phénomène spécifique à la Nouvelle-France : Les *Bush Lopers* hollandais, les Backwoodsmen et Renegades britanniques et plus tard les Moutain Men américains, même s'ils furent proportionnellement moins nombreux dans la population coloniale que les coureurs de bois français, participent à cette irrésistible séduction laquelle traduit fondamentalement la fragilité de la société occidentale [...].»

299 JACQUIN Philippe, *Histoire des Indiens d'amérique du nord*, Paris, Paris, 1976, p 70

visible pour de nombreuses tribus dans les différentes relations de voyage qui nous intéressent. C'est, par exemple, la première chose dont parle le migrant allemand, Gottlieb Mittelberger à propos des tribus de la Pennsylvanie et de ses environs. :

*Des Sauvages, ou des Indiens, qui interfèrent avec les Anglais, il y en a une grande multitude : ils vivent au-delà de l'Ohio et de la rivière Hudson sur laquelle s'étend Albany ; par conséquent, sur les deux côtés de la Pennsylvanie [...]. Ces sauvages vivent dans la brousse, dans des huttes, loin des eaux, et si loin dans le pays que personne n'est capable d'atteindre la fin des habitations de ces sauvages*³⁰⁰.

Le migrant insiste sur l'éloignement et sur la simplicité de leur habitat. Il parle de « hutte ». Un qualificatif qu'on retrouve dans la relation de Josselyn qui utilise le terme « Wigwaw »³⁰¹ pour nommer la hutte dans laquelle vivent les populations Indiennes de Nouvelle-Angleterre. Grâce à Philippe Jacquin, on comprend alors que Mittelberger et Josselyn malgré l'écart de temps et les disparités géographiques qui les séparent, parlent probablement tous les deux des Indiens Algonquins. Ce sont ces derniers qui vivent dans ce type d'habitat contrairement aux Iroquois et aux Hurons qui ont d'autres types d'habitations :

[...] une hutte rectangulaire, le Wigwaw. En langage algonquin, ce mot signifie maison en forme de dôme. La charpente était constituée de pieux enfoncés dans le sol, recouverts de plaques d'écorces d'ormes ou de bouleaux. L'hiver ces écorces étaient remplacées par des nattes de joncs [...]. Beaucoup plus élaborée était la « longue maison » des Iroquois. Les Iroquois se nommaient eux-mêmes : Ongwanonsionni, c'est-à-dire « nous sommes de l'habitation étendue ».³⁰²

La question de l'habitat nous amène à considérer un autre élément de la vie des Indiens, la vie en groupe. Les différences culturelles et la disparité géographique entre les nombreuses populations indiennes du Nord-Est de l'Amérique pouvaient rendre difficile la différenciation de ces organisations pour les Européens qui pouvaient avoir tendance à les confondre. C'est ce que nous dit Gilles Havard, pour montrer la confusion qui existe souvent dans les relations écrites par les

300 MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1750*, Philadelphie, John Jos, Mc Vey, (1756) 1898, p 82 : “ Of the savages, or Indians, who intercourse with the English, there is a great mulitude ; they live even beyond the Ohio, and the Hudson River on which Albany lies ; therefore on both sides to the right and left of Pennsylvania. (...)These savages live in the bush in huts, away from said waters, and so far inland that no one is able to find the end of the habitations of these savages .”, Annexe n°

301 JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Havard College, (1ère ed 1675) 1865, p 98, Annexe 15

302 JACQUIN Philippe, *Histoire des Indiens d'amérique du nord*, Paris, Payot, 1976, p 71

Européens au sujet des sauvages³⁰³.

On peut voir cette difficulté à qualifier les groupes d'Indiens dans les relations de voyages de notre corpus. Josselyn, le premier de tous nos relayeurs, parle de tribus et marque bien les différences de noms mais aussi les différents emplacements des lieux d'habitations de ces groupes ainsi que la grande diversité de ces dernières :

Les gens qui habitent cette contrée sont considérés comme étant du Tartarie, appelé Samonids, qui borde Moscou et sont divisés en tribus ; ceux de l'Est et du Nord-Est sont appelés Chruchers et Tarentines, et Monhegans. Au Sud, sont les Pequots et les Narragansets, à l'Ouest, les Connecticutus et les Mohawks. Au Nord les Aberiginans, qui comprennent les Mattachusets, les Wippanaps et les Tarentines. Les Pocanokets vivent à l'Ouest de Playmouth³⁰⁴.

A l'inverse, Diéreville³⁰⁵ et Kalm³⁰⁶ parlent de « nations ». D'après Gilles Havard, ces dénominations ont été imposées par les colonisateurs. Il semble donc que la répartition de ces populations et leurs organisations soient bien plus complexes qu'il n'y paraît dans les relations de voyage et au-delà.

La vie en groupe, en clan ou tribus des Indiens, et leurs différentes activités, le désir de les comprendre et de les décrire, amène les relateurs Européens, habitués à des sociétés très régulées au niveau politique, à s'interroger sur la façon dont s'organiser la vie des Indiens : à quelle forme d'autorité obéissent-ils ? Et comment s'organisent cette autorité ?

Ici encore, la question de la différence des langues n'aide pas à comprendre cet élément. On peut remarquer la même idée dans la relation de voyage de Josselyn et dans celle de Mittelberger. L'Allemand utilise le mot « roi³⁰⁷ », et présente ce dernier comme autoritaire et détenteur du pouvoir

303 HAVARD Gilles, *Empires et métissages, Indiens et Français dans le pays d'en Haut, 1660-1715*, Paris, Septentrion, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2003, p 137 : « Les explorateurs et les missionnaires ne prêtent pas toujours attention aux différences culturelles entre les Indiens, mais ils constatent l'existence de groupes bien distincts, qu'ils vont souvent appeler "nations". Par ce vocable était au vrai désignée toute entité sociopolitique unifiée, toute collectivité indépendante partageant la même culture, et se montrant apte à agir collectivement dans l'organisation de la vie quotidienne (chasse, guerre, commerce, etc.). Il pouvait s'agir d'une tribu, mais aussi d'une confédération, d'un village, ou d'une simple " bande ". »

304 J. Josselyn , *op.cit.*, p 96-97: "The people that inhabited this Countrey are judged to be of the Tartars called Samonids that border upon Mofcovia, and are divided into Tribes ; thofe to the Eaft and North-eaft are called Chruchers and Tarentines, and Monhegans. To the South are the Pequets and Narraganfets. Weftward Connecticutus and Mowhacks . To the Northward Aberiginians which confit of Mattachufets, Wippanaps and Tarrentines. The Pocanokets live to the Weftward of Plimouth.", Annexe 13 et 14

305DIEREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France,Rouen, J-B Besonge, 1708*, p 196 , Annexe n°

306 KALM Peter, *Peter Kalm's Travels in North Ameica*, The English Version of 1770, Dover Publications, INC, New York (1ère ed 1937), 1964, p 471-472, Annexe 62 et 63

307 MITTELBERGER, Gotlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754*, Philadelphie, John Jos, Mc Vey, 1898titre, p 85, Annexe 27

judiciaire, et Josselyn affirme que le système politique des différents Indiens connus en Nouvelle-Angleterre dans la seconde moitié du XVIIe siècle, est monarchiste et le pouvoir héréditaire³⁰⁸.

Ce serait donc l'hérédité de la transmission du statut de chef qui amènerait les deux observateurs européens à parler de monarchie. Philippe Jacquin confirme l'existence de chef mais démontre toutefois qu'il n'est pas un monarque mais plus un représentant, en raison du faible pouvoir qu'il exerce : « Tribus et clans ont des chefs. Mais le chef indien n'a pas d'autorité sur les membres de sa tribu. Si le chef avait de l'autorité, il serait en quelque sorte un chef d'Etat, mais « l'espace de la chefferie n'est pas le lieu pouvoir »³⁰⁹. Nous pouvons donc penser que Mittelberger et Josselyn se trompent en parlant de monarchie.

Josselyn traduit d'ailleurs le terme « sachem » ou « chef sachem » par « roitelet ». On peut penser que le terme signifie un pouvoir faible et limité. Peter Kalm est le seul qui montre la faiblesse des pouvoirs du chef Indien, même si il parle de « sujets » pour parler des Iroquois sous l'autorité de dernier : « *Les Sachems des Indiens (des Iroquois) n'ont communément aucun grand pouvoir sur leurs sujets autre que celui de gardien dans les réunions des habitants de la paroisse et difficilement plus* »³¹⁰.

Les sociétés indiennes, auraient donc eu, un rapport très différent à l'autorité, en comparaison de ce qui était connu en Europe et dans les sociétés coloniales.

C'est d'ailleurs une des raisons qui encouragent les Européens à qualifier les Indiens de sauvages ou de barbares, nous dit Eric Foner. Le manque de règle et d'autorité politique serait, pour les Européens, un frein à la liberté et à la civilisation.³¹¹

Les relayeurs remarquent ainsi la différence de mode de vie des Indiens avec des habitats rustiques, et des communautés organisées de façons bien différentes de celles des Européens avec une absence presque totale d'autorité supérieur contrastant avec les sociétés très hiérarchisées du vieux continent.

b-Techniques et artisanat des Indiens

308 J. Josselyn , *op.cit.*, p 113, Annexe 24

309 J. Jacquin, *op.cit.*, p 49

310 KALM Peter, *Peter Kalm's Travels in North America*, The English Version of 1770, Dover Publications, INC, New York (1ère ed 1937), 1964, p 141: “ The sachems of the Indians (Iroquois) have commonly no greater authority over their subjects than constables in a meeting of the inhabitants of a parish, and hardly that much.” Annexe 22

311 FONER Eric, *Give Me Liberty, an American History*, New York, Seagull Edition, (1ère ed 2005), 2008, p 13: : “ Indeed, Europeans considered Indians barbaric in part because they did not appear to live under established governments or fixed laws, and had no respect for authority. «They are born, live, and die in a liberty without restraint, » wrote one religious missionary. In a sense, they were too free, lacking the order and discipline that Europeans considered the hallmarks of civilization.”

Une autre question qui intéresse nos quatre voyageurs-relayeurs est le mode de subsistance des Indiens. Quelles sont les techniques, et les savoir-faire qui leur permettent de survivre et de se maintenir dans des environnements aux climats parfois très rudes ? Ici encore, la vision des voyageurs n'est pas la même et on peut observer une évolution des mentalités avec le temps.

L'avancée de la civilisation occidentale dans ces domaines, crée souvent un sentiment de supériorité par rapport aux autres continents. C'est bien ce que dit André Kaspi au sujet des Européens face aux Amérindiens:

Ce qui frappe les colons ce sont les retards des sociétés indiennes. L'écriture leur est inconnue. Elles ne pratiquant pas la métallurgie du fer. Les Indiens ignorent la roue. [...] Les colons qui ne savent rien de l'histoire, de la diversité, de la richesse des civilisations indiennes, ne cherchent nullement à s'informer. Ils sont persuadés de leur supériorité technologique et spirituelle³¹².

Il affirme que les Européens, ne se rendent pas toujours compte de l'avancée des Indiens dans certains domaines. C'est le cas de John Josselyn, qui parle souvent de l'ignorance des autochtones dans des domaines comme l'arithmétique ou l'astronomie : « En astronomie non plus, ils n'ont pas de connaissance, ils observent rarement les étoiles, des éclipses et des comètes [...] »³¹³. On peut évidemment y lire une certaine condescendance de la part du Britannique à l'égard des populations locales, qu'il veut montrer ignorantes et incapables.

Il peut être intéressant ici de faire un parallèle entre le voyageur Anglais et le Français qui ont tous les deux discuté les techniques de médecine des Indiens. Josselyn parle de leurs médecins (ou physiciens) qui sont aussi des prieurs, et qui « *soignent parfois par les charmes et la médecine* »³¹⁴. On peut sûrement y lire une moquerie ou une critique, ici encore, de la part de l'auteur anglais, qui doute probablement de la capacité des prieurs de soigner puisque ces derniers ne sont pas chrétiens. Ce qu'il appelle « charmes » relève donc sûrement au mieux de la sorcellerie pour Josselyn.

Le relayeur anglais présente ensuite, comme Diéreville, le procédé du soin par la sueur, même s'ils le décrivent pour des usages complètement différents³¹⁵. Josselyn décrit cette technique comme inutile, et le Français affirme qu'elle fonctionne.

312 KASPI André, *Les Américains*, p 32, I. Naissance et essor des Etats-Unis, 1607-1945, Paris, Editions du Seuil, 1986, p 32

313 JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Havard College, (1ère ed 1675) 1865, p 106, Annexe 20

314 *Ibid.*, p 102, 103, Annexe 17 et 17 bis

315 *Ibid.*, Annexe n°

Cette différence de jugement ne doit pas faire oublier que les liens et la séduction pour les Indiens étaient plus forts du côté des Français que du côté des Anglais. Diéreville est donc logiquement beaucoup plus doux que Josselyn pour décrire les techniques des autochtones, mais il est certainement aussi très naïf dans son admiration. Il écrit en effet que les Indiens sont capables de guérir de la mort par noyade :

Revenons aux Sauvages qui se guérissent de la mort même; Quel Paradoxe, dira-t-on! Mais je le prouve. Ces Pauvres Gens sont sujets à se noyer & cela n'arrive que trop souvent dans leurs Canots d'écorce qui virent pour la moindre chofe. Ceux qui s'échappent heureusement du naufrage, s'empresment de retirer de l'eau ceux qui y font demeurez; ils remplissent de fumée de Tabac une pance d'animal, ou un gros & long boyau, leurs vaisseaux ordinaires pour conserver leurs huiles de Poisson, ou de Loup Marin; après cela ils appliquent un des bouts, l'autre étant bien lié, un bout de calumet ou de Pipe pour servir de Canule qu'ils introduisent dans le derriere des Niyez, pour leur faire recevoir la fumée contenuë dans le boyau, en le comprimant avec les mains [...] ³¹⁶.

On peut donc y voir une observation naïve d'une technique qui permet d'empêcher la mort par noyade et non de ramener les morts à la vie.

Le Français semble être bien moins critique que le Britannique dans sa relation, sûrement comme nous l'avons dit, en raison de la relation des deux empires avec les Indiens d'Amérique.

Josselyn reconnaît tout de même des qualités aux techniques de ces derniers. Pour l'artisanat par exemple, il reconnaît des qualités chez les natifs, notamment pour la confection de bijoux grâce à des perles et des coquillages qu'ils travaillent d'une telle façon que, « *ni Juif ni Diable ne peuvent contrefaire [...] ³¹⁷* ». Il justifie la qualité de ces bijoux par le prix que les marchands anglais donnent en échange ³¹⁸. Josselyn affirme aussi que les Indiennes sont d'excellentes couturières et qu'elles sont très douées pour la traite du lait.

Mais en revanche, il paraît refuser d'admettre une quelconque supériorité technique des « Sauvages » sur les Européens. Alors qu'il décrit l'usage du bois pour la fabrication des canoës des Indiens, il prétend que c'est une imitation sur le modèle des navires européens : « *Des bateaux, ils n'en ont pas, mais imitent joliment bien les nôtres, [...] leur canoë sont fait de boulot, qu'ils façonnent avec des nervures de cèdre blanc [etc.] ³¹⁹* ». Si l'on en croit René Thévenin et Philippe Jacquin, Josselyn se trompe ici, trop sûr de l'apport positif des colons sur les natifs. Le canoë est

316 DIEREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France, Rouen, J-B Besongne, 1708*, p 190-191, Annexe 60 et 61

317 J. Josselyn, op.cit., p 110-111: "that neither Jew nor Devil can counterfeit [...]", Annexe 22 et 22 bis

318 *Ibid.*, Annexe n°

319 *Ibid.*, p 112: "Ships they have none, but do prettily imitate ours [...], leur cannoë sont fait de boulot, their Canows are made of Birch, they fhape them with that Ribbs of white Ceda [etc.]", Annexe 23

arrivé très tôt chez ses populations, et a très peu été modifiée depuis sa création³²⁰. Les Européens n'ont donc pas influencé cette découverte, et ont même fini par l'utiliser eux même³²¹.

Les relations de Diéreville et de Josselyn sont intéressantes pour avoir une idée des techniques de subsistance et des techniques artisanales développées et utilisées par les Indiens. Les différences de jugement des deux relayeurs peuvent rappeler les relations très variées des colons de Nouvelle-Angleterre et d'Acadie avec les populations indiennes environnantes.

III- La violence chez les indiens (vision Sauvage ou occupation nobiliaire)

a- La chasse

La chasse constitue une pratique vitale pour de nombreuses tribus autochtones d'Amérique du Nord, qui pouvaient rarement se contenter de l'agriculture pour survivre en raison des climats souvent difficiles³²². En plus de son caractère nourricier, la chasse permet aussi de se vêtir et de commercer grâce aux fourrures de différents animaux. Cette pratique qui pouvait s'avérer difficile nécessitait plusieurs contraintes : « Assurer l'approvisionnement journalier en viande du groupe ou de la famille, demandait une connaissance remarquable du territoire et de sa faune et exigeait un effort physique très intense »³²³. Il peut être intéressant d'observer les différentes visions de nos voyageurs.

On peut remarquer aussi bien chez Mittelberger que chez Josselyn, une vision de la pratique de la chasse « arriérée », bien que Josselyn ne manque pas d'en montrer toute l'application et la difficulté pour les chasseurs³²⁴. Les « sauvages » utilisent encore souvent leurs armes

320 THEVENIN René, COZE Paul, *Moeurs et histoire des Indiens d'Amérique du Nord*, Paris, Payot, 1952, 1977, 1992, p 48: « Mais très tôt également, celles-ci (les tribus indiennes) songèrent à alléger l'embarcation en la construisant de toutes pièces. C'est ainsi que naquirent ces frêles barques d'écorces ou de peaux, kayaks chez les Esquimaux, canoës chez les Peaux-Rouges, et qu'on a à peine modifiées depuis leur origine, tant leur perfection a été atteinte du premier coup. »

321 JACQUIN Philippe, *Histoire des indiens d'amérique du Nord*, Paris , Payot, 1976: « Tous ces moyens de locomotion, surtout canoë et raquettes, seront utilisés par les Européens pour explorer le Nouveau Monde. »

322 DICKISON John, MAHN-LOT Marianne, *1492-1992 Les Européens découvrent l'Amérique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1991: p 68: « Si la plupart des Algonkiens du Canada étaient chasseurs et semi-nomades, par exemple, ceux qui vivaient sur le littoral atlantique au sud de La Nouvelle-Angleterre pratiquaient une horticulture de subsistance semblable à celle des Iroquoiens. »

323 P. Jacquin, *op.cit.*, p 60

324 JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Havard College, (1ère ed 1675) 1865, p 160: "Their exercifes are hunting and fifhing, in both they will take abundance of pains ; When the fnow will bear them, the young and lufit Indians, (leaving their papoufes and old people at home) go forthto hunt Moofe,

traditionnelles. Et même si les voyageurs reconnaissent une certaine adresse, et un caractère profondément vital à cette activité, il y a un certain sentiment de supériorité européenne. Tous les deux montrent d'ailleurs que ces chasseurs utilisent peu à peu des armes Européennes, ce qui montre leur supériorité technique de ces derniers sur les natifs :

*L'arme avec laquelle ces sauvages tirent est un arc rond, au centre duquel ils placent une pierre pointue et tranchante d'une longueur de doigt, à l'arrière, un peu plus large qu'un pouce, et sur les deux côtés, aussi tranchant qu'un couteau [...]. Ceci était leur seule arme de tir avant qu'ils n'obtiennent le fusil des Européens*³²⁵.

Mittelberger va même jusqu'à accentuer le côté sauvage voir presque animalier, en affirmant que les Indiens sont capables de courir aussi rapidement que les chevaux lors de la traque du gibier: «[...] et quand ils ont blessé un cerf, qui ne tombe pas après cela, ils courent après jusqu'à ce qu'ils l'attrapent, car ils courent plus vite qu'un cheval³²⁶ ». Une description qui relève sûrement du fantasme et qu'on devine exagérée et non fondée. L'Indien ou le « sauvage » est plus vu comme un animal que comme un être humain.

Dans le récit de Diéreville, qui ne manque pas lui non plus de montrer le caractère fondamental de la chasse pour la survie des Indiens, on peut remarquer que la façon dont ces derniers pratiquent la chasse peut participer à la séduction des Français pour la vie « sauvage ». Gilles Havard et Cécile Vidal confirment d'ailleurs en expliquant, après avoir affirmé que la façon de faire la guerre des Indiens pouvait fasciner les colons Français, que la chasse était elle aussi susceptible de plaire aux sujets du roi de France :

Quant à la chasse pratiquée par les Indiens, elle était également perçue positivement parce qu'on l'associait aux occupations nobiliaires. Tout cela explique pourquoi les auteurs français, dans leurs descriptions des sociétés indiennes, ont surtout disserté sur la gent masculine : outre le fait que c'est parmi les hommes, pour l'essentiel, que se recrutaient les guerriers, les diplomates et les commerçants auxquels ils avaient à faire, ils retrouvaient en effet dans les activités masculines les valeurs viriles de leurs propres sociétés³²⁷.

C'est bien ce qu'on peut observer chez l'écrivain français qui consacre une grande partie de sa relation à la pratique de la chasse par les Indiens des régions de l'Acadie. Pour décrire son

Deere, Bear and Beaver, Thirty or forty miles up into the Country.”, Annexe 37

325 MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754*, Philadelphie, John Jos, Mc Vey, (1ère ed 1756) 1898, p 86-87: “ The weapon with which these savages shoot is a round bow, in the front centre of which they place a sharp and pointed stone of a finger's length ; in the rear it is rather more than an inch wide, and on both sides as sharp as a knife [...]. This was their only shooting weapon before they obtaines guns from the Europeans.”, Annexe 28 et 28 bis

326 *Ibid.*, p 87: “[...]and when they have wounded a deer which will not fall after they run after it till they get it, for they can run faster than a horse.”, Annexe 28 bis

327 HAVARD Gilles, VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique Française*, Paris, Champs Flammarion, (1ère ed 2003), p 359

admiration, il parle même d' « Exploits de Chasse³²⁸ ». La chasse est d'ailleurs la première chose qu'il décrit alors qu'il commence sa description des manières des sauvages :

La Chasse est leur foïn le plus
grand,
Ils y font ocupez sous peine de
la vie,
Car s'ils n'atrapent rien lorsque la faim les
prend,
De la mort elle peut souvent être suivie³²⁹.

Diéreville démontre d'ailleurs que la vie des hommes de ces tribus est rythmée par la chasse dès l'enfance. Par exemple, après un mariage les deux époux vont chasser pendant leurs voyages de noces³³⁰. Ceci prouve l'importance fondamentale de la chasse dans la vie des tribus indiennes d'Acadie. Comme dans les cours françaises, la chasse permet à celui qui la pratique d'être respecté et honoré, et donne au jeune chasseur l'opportunité de commander plus tard :

Le premier Gibier qu'un Enfant tuë à la Chasse donne encore lieu à un grand festin ; la famille s'assemble, & tous les Sauvages de la contrée font conviez à cette Fête : S'ils couroient les Bois, on attendroit leur retour pour la celebrer, & pendant ce temps-là, on feroit boucaner le Gibier pour le mieux conserver.
L'espoir de commander dont il se sent flaté,
L'anime a bien faire la Chasse,
Car c'est par cette habileté
Que l'on peut parvenir à la plus haute
place ;
On n'a point là d'hérédité,
Par droit de naissance ou de race,
C'est le mérite seul qui peut être exalté.³³¹

La chasse permet à celui qui s'illustre par cette pratique d'être reconnu, et parfois désigné comme chef. Diéreville comme beaucoup d'autres Français, voit peut-être à travers cela le miroir des élites françaises. A travers d'autres exemples de relations de voyage, Havard et Vidal expliquent l'admiration des Français pour les Amérindiens est en effet souvent due aux nombreux points

328DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France, Rouen, J-B Besongne, 1708*, p 120, Annexe 43

329 *Ibid.* p 119, Annexe 42

330 *Ibid.*, p 138, 139, Annexe 45 et 45 bis

331 *Ibid.*, p 146-147, Annexe 47et 48

communs avec la propre culture des relayeurs³³².

On comprend ainsi par l'efficacité des chasseurs indiens et son importance ritualisée que Diéreville ait pu être impressionné par la pratique de la chasse. On a pu également remarquer le décalage entre la perception du français face à cette pratique, en opposition avec celle de Josselyn beaucoup plus critique. Une opposition qui témoigne des rapports différents entretenus par les Anglais et les français avec les Indiens. On remarque dans tous les cas à quel point la chasse est importante dans la vie des Indiens, en plus d'en assurer la survie, elle permet d'exalter et d'honorer les individus et rappelle ainsi la pratique de la guerre qui est elle aussi un sujet intéressant d'observation pour les relayeurs.

b-La guerre chez les « sauvages »

Un autre aspect des peuples amérindiens qui a pu faire peur aux Européens, tout comme participer à la séduction de ces derniers, était la ou les pratiques de la guerre. La guerre entre tribus existait déjà avant l'arrivée des Européens³³³ et a continué durant la période coloniale qui l'a d'ailleurs profondément modifiée en raison du contact avec les Européens. Ceci a pu aussi bien participer au renforcement de la vision « barbare » ou « sauvage » de ces peuples tout comme susciter l'admiration des observateurs européens qui y ont retrouvé une vertu nobiliaire pour les Français au même titre que la chasse.

Que ce soit au XVIIe ou au XVIIIe, la manière de faire la guerre des Indiens impressionne les Européens. John Josselyn détaille les armes utilisées pour les nombreuses guerres entre tribus. On peut se rendre compte que même si les armes « primitives » sont toujours d'usage, les armes à feu apportées par les colons Européens servent aussi :

Leurs guerres sont entre tribus voisines, mais les Mohawks sont les ennemis de tous les autres Indiens. Leurs armes de défense et d'attaque sont les arcs et les flèches. Depuis quelques temps, il est un pauvre indien, celui qui n'est pas maître de deux fusils, qu'ils achètent aux Français avec de la poudre et des balles³³⁴.

Bien que les armes européennes soient utilisées, la manière de faire la guerre semble avoir

332 HAVARD Gilles, VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique Française*, Paris, Champs Flammarion, (1ère ed 2003), 2006, p 365

333 P. Jacquin, *op.cit.*, p 47-48: « La guerre fait partie du fonctionnement de la société indienne. L'état de guerre est donc permanent entre les tribus. Une tribu a toujours des ennemis, non pour leur disputer un territoire ou des ressources naturelles, mais simplement pour accomplir des rites signifiants. »

334 J. Josselyn, *op.cit.*, p 113: Their Wars are with Neighbouring Tribes, but the Mowhacks are enemies to all the other Indians, their weapons of Defense and Offense are Bowes and Arrowes, of late he is a poor Indian that is not mafter of two Guns, which they purchafe of the French, and Powder and fhot [etc.].” Annexe 24

été la même, comme on peut le remarquer avec les relations de Josselyn et Kalm lorsqu'ils décrivent les tribus Iroquoises. Tous les deux remarquent que l'usage est d'attaquer l'ennemi par surprise³³⁵.

Kalm ajoute à sa description du combat par surprise, l'ingéniosité des guerriers Indiens de se confondre avec les éléments naturels pour se cacher et assurer ainsi l'effet de surprise sur leurs ennemis. Une habileté qui semble avoir marqué les Français puisque c'est d'eux qu'il tient cette information :

Monsieur Croix me raconta que quand les Indiens vont en guerre pendant l'été [...], ils attachent de l'herbe verte sur leur tête, rampent sur le sol, appuyant leur corps le plus possible sur la terre, et bougent furtivement vers le lieu où se trouvent leurs ennemis ou ceux qu'ils veulent prendre par surprise. L'ennemi ne peut pas les voir, mais il pense seulement que c'est de l'herbe verte qui bouge, et en un clin l'oeil l'adversaire se retrouve contre sa gorge³³⁶.

L'art de la guerre est une pratique respectée par la noblesse en Europe, et suscite donc l'admiration de certains colons et voyageurs. Nous avons pu le voir avec Kalm, mais c'est aussi le cas chez Diéreville, qu'on peut imaginer marquer par un idéal nobiliaire bien Français³³⁷. Il parle même d'un « noble dessein³³⁸ » en parlant des Indiens Sagaino qui combattent parfois au service du roi de France. On peut d'ailleurs remarquer un parti pris du relayeur français en faveur des alliés des colonies Françaises. Alors qu'il juge les Iroquois comme « barbares », il juge les Indiens Algonquins comme étant des braves guerriers :

Commençons par les Algonquins, c'est la Nation la plus brave & la plus belliqueuse qu'il y ait parmi les Sauvages. Ils sont ordinairement en guerre avec les Iroquois qui les regardent comme leurs plus formidables ennemis, & par qui ils ont toujours été vaincus³³⁹.

Ce qui peut effrayer en revanche, c'est le caractère religieux de la guerre chez les tribus

335 *Ibid.*: “ Their fights are by Ambufments and Surprifes, coming upon other unawares.”, Annexe n°

336 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937) 1964, p 560-561: “Monsieur Croix related that when the Indians go out during the summer to steal a march upon their enemies, they bind green grass about their heads, creep along the ground, pressing their bodies as close as possible to the earth, and move very stealthily to the place where their enemies are or those who they wish to surprise. The enemy then cannot see them, but he thinks that it is green grass only which is moving, and quick as a flash the adversary is upon his throat.”, Annexe 75 et 76

337 HAVARD Gilles, VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique Française*, Paris, Champs Flammarion, (1ère ed 2003), 2006, p 357-358 Pour explorer encore la séduction exercé par les sociétés indiennes, il convient aussi d'évoquer l'idéal nobiliaire qui imprègne la société française d'Ancien Régime. Les Français, certes, considèrent généralement les Indiens comme des inférieurs, mais les relations de missionnaires et de voyageurs, sans oublier la correspondance officielle des administrateurs coloniaux, laissent sourdre çà et là une certaine admiration envers leur mode de vie, notamment pour tout ce qui touche à la guerre, à la chasse, et plus encore aux rituels diplomatiques [...]. »

338 DIEREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France, Rouen, J-B Besongne, 1708*, p 158, Annexe 53

339 *Ibid.*, p 197, Annexe 62

Indiennes, qui en ont souvent une pratique très ritualisée. C'est ce qu'explique Philippe Jacquin³⁴⁰ et ce que Diéreville a pu remarquer sans vraiment le comprendre de cette façon. Le voyageur voit en effet une invocation du démon, par ce qu'il appelle des Jongleurs³⁴¹.

La guerre pratiquée par les Indiens est donc un sujet d'interrogation pour les Européens en raison de la situation connue en Europe, depuis la période médiévale. La guerre entre tribus ou ethnies se présente ainsi comme un sujet de comparaison, mais intéressait aussi par les nombreuses alliances et conflits entre Européens et Indiens. La pratique guerrière des Européens comme celle des Indiens s'en est trouvée modifiée. Le regard de nos voyageurs qui n'ont pas été acteurs de ces guerres et rarement spectateurs directs est donc intéressant pour comprendre comment pouvant être perçue la pratique de la guerre des Indiens par des Européens partagés entre l'admiration et la peur. Une peur qui peut en plus être accentuée par des pratiques s'apparentant à la barbarie.

c-Cannibalisme et pratique barbares

L'écart de culture et le manque de contact entre anciens et nouveaux habitants de l'Est de l'Amérique pouvait parfois conduire ces derniers à juger les natifs comme étant des « barbares ». Si la façon de faire la guerre des Indiens pouvait étonner, le règlement de ces conflits par un usage de la violence pouvait être choquant pour les Européens.

Le fait que l'Indien soit ignorant, qu'il vive sans réelle forme d'autorité et que sa religion soit nulle ou considérée comme païenne ainsi que son caractère violent ont contribué à cette vision de « sauvage » et même de « barbare » dès le XVe siècle. Les différents rapports entre autochtones et colonisateurs ont variés selon les lieux, les époques et bien sûr selon les origines des Européens et des tribus indiennes.

En Nouvelle-Angleterre où John Josselyn se rend dans la seconde moitié du XVIIe siècle, par exemple, s'il y a bien eu des contacts entre anciens et nouveaux habitants, les rapports n'ont jamais été très forts. Les colons, des Puritains pour la plupart, profondément religieux ont pu être dérangé par le « retard primitif » des populations Indiennes, et bien sûr par leur côté barbare qui les confortent dans l'idée de leur supériorité culturelle³⁴². On peut peut-être penser que Josselyn a pu être influencé par la vision des puritains de cette région, bien que lui ne soit ni colon ni puritain. Par exemple, quand il décrit le caractère des tribus de Mohawks (Iroquois). Il insiste sur leur cruauté et

340 P. Jacquin, *op.cit.*, p 48: «L'état de guerre comprenait des actes revêtant un caractère religieux. Les guerriers se peignaient puis se réunissaient pour "chanter la guerre" et danser en armes. »

341 Diéreville, *op.cit.*, p **voir chap religion**

342 HARVEY PEARCE Roy, *Savagism and Civilization, A study of the Indian and the American Mind*, Baltimore, The John Hopkins Press,, (1ère ed 1953, 2nd ed 1965) 1965, p 5 ; "The Indian became important for the English mind, not for what he was in and of himself, but rather for what he showed civilized men they were not and must not be."

sur la violence dont ils sont capables:

De tempérament très inconstant, rusé, timoré, rapide en appréhension, et très ingénieux, vite en colère, et si malveillant qu'ils oublient rarement une blessure, barbarement cruel, capables d'une terrible vengeance sur l'autre, Enclin à des violences préjudiciables et au carnage [etc.]³⁴³.

Il revient ensuite confirmer cela en parlant leur pratiques barbares à l'encontre de leurs ennemis à la fin d'une bataille ou d'une guerre, ce qui lui permet de justifier la colonisation des britanniques qui semble permettre, en civilisant ces populations, mettre un frein à cette barbarie. Il prétend même avoir été témoin d'une torture infligé par des Indiens à des prisonniers d'une tribu ennemie :

Leurs prisonniers qu'ils ramènent chez eux, les vieux, hommes et femmes, ils les frappent sur la tête, les jeunes femmes ils les gardent, et les hommes de guerre ils les torturent à mort comme les Indiens de l'Est firent aux Mohawks alors que j'étais là. Ils le lièrent à un arbre et firent un grand feu devant lui, ensuite, avec des couteaux tranchants, ils coupèrent la première articulation de ses doigts et orteils [...], ainsi ils le coupèrent en pièces, articulations après articulations, toujours en appliquant sur les braises chaudes pour éteindre le sang [etc.]. Ces coutumes barbares étaient utilisés parmi eux, plus fréquemment avant que les Anglais ne viennent [...]³⁴⁴.

Josselyn dénonce la grande cruauté dont sont capables les Indiens. Mais le relayeur anglais semble oublier que la violence existe toujours en Europe et dans les colonies avec l'usage de la torture. Il dénonce d'ailleurs la xénophobie des Indiens, probablement à l'égard des populations européennes³⁴⁵. Pour montrer leur cruauté, il affirme qu'ils sont cannibales, «[...] tous cannibales, mangeur de chair humaine³⁴⁶». La question du cannibalisme chez les « sauvages » a déjà fait débat en Europe depuis les découvertes. Montaigne par exemple avait cherché à démontrer, afin de défendre ces populations, que les Indiens n'étaient pas anthropophages à proprement parlé mais qu'ils leur arrivaient, pour effrayer leurs ennemis de manger la chair des prisonniers préalablement tués. Le philosophe français a d'ailleurs comparé cette pratique avec celle de la torture en Europe :

343 JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Harvard College, 1865 (first 1675), p 98: "Of disposition very inconstant, crafty, timorous, quick of apprehension, and very ingenious, soon angry, and so malicious that they seldom forget an injury, and barbarously cruel, witness their direful revenges upon one another. Prone to injurious violence and flight [...]", Annexe n°

344 *Ibid.*, p 114-115: "their prisoners they bring home, the old men and women they knock in the head the young women they knock in the head, the young women they keep, and the men of war they torture to death as the Eastern Indians did two Mohawks whilst I was there, they bind him to a Tree and make a great fire before him, then with sharp knives they cut off the first joints of his fingers and toes, then clap upon the hot Embers to fear the pains; so they cut him a piece joint after joint, still applying hot Embers to the place to stanch the blood [etc.]. These Barbarous Customs were used amongst them more frequently before the English came: but since by the great mercy of the Almighty they are in a way to be Civilized.", Annexe 25 et 26

345 *Ibid.*, p 98, Annexe 15

346 *Ibid.*, : " [...] all of them Cannibals, eaters of humane flesh.", Annexe n°

« *Le Cannibalisme, disait-il (Montaigne), n'était, dans un sens, pas si cruel que ne l'était la torture. [...] Mieux vaut manger votre ennemi mort, comme le font les Amérindiens, que manger un homme vivant, comme à la manière des Européens*³⁴⁷ ».

Josselyn, aurait donc une vision caricaturée des sociétés indiennes qu'il décrit, parlant d'une pratique ritualisée. Peter Kalm, presque un siècle après, semble confirmer cela alors qu'il se rend auprès des Iroquois. Il avertit son lecteur qui pourrait être tenté de croire au mythe des Indiens cannibales. Il donne à cette pratique des éléments similaires à la théorie de Montaigne et affirme aussi qu'elle serait vouée à disparaître³⁴⁸.

Les pratiques «violentes» observées dans les récits de voyage sont donc perçues de différentes façons. D'abord assez négativement avec le retard des armes de chasse et de guerre, rappelant la supériorité européennes dans ces domaines, puis avec la peur suscitées par des pratiques de tortures ou même de cannibalisme qui effrayent les Européens. Mais aussi positivement, avec la reconnaissance d'une certaine expertise pour des pratiques vues comme nobles en Europe. Ces différences de jugement sont souvent influencées par l'origine des relayeurs et de la situation de la colonie qu'il visite avec les Indiens. Les récits de voyage montre parfois une tendance à la paranoïa ou à la diabolisation des populations natives de la part des Européens. On peut également remarquer une évolution des regards avec le temps en raison de la connaissance des indiens qui devient de plus en plus grande grâce à l'augmentation des contacts avec les Européens.

347 DICKASON Olive P., *The Myth of the Savage, And the Beginnings of French Colonialism in the Americas*, Edmonton, The University of Alberta Press, 1984, 1997, p 56: "Canibalism, he said, was not cruel in the sense that torture was. [...] Better to eat your dead enemy, as do the Amerindians, than to eat a man alive, in the manner of the Europeans."

348 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937) 1964, p 694, Annexe 83

CHAPITRE 7 – LES SAUVAGES ET LA RELIGION

L'Europe moderne est une période de grande ferveur religieuse, nos quatre relayeurs sont tous attachés à leur culture chrétienne. L'observation des populations dites « sauvages » les amène à s'interroger sur leur culture religieuse. Les croyances et les rites des Indiens, leur ignorance de la Chrétienté interpelle et les amène à juger ces populations. Les entreprises de conversions font rentrer beaucoup de tribus indiennes dans la religion chrétienne. Nos relayeurs donnent leur avis sur l'attitude des Indiens à recevoir et à vivre au sein de cette culture nouvelle.

Comment donc la question des croyances des autochtones est-elle traitée dans les différents récits qui nous intéressent ? Le regard des relayeurs est-il naïf, intolérant ou fait-il preuve d'ouverture d'esprit et de curiosité ? Comment jugent-ils les conversions d'indiens ?

I- Culte et croyance chez les indiens

a-Des pratiques païennes

Un des traits qui poussent les européens et nos voyageurs à qualifier ces populations de « sauvages » vient aussi de leurs pratiques païennes et de leurs croyances. Il est intéressant de constater que les Indiens, avaient, avant l'arrivée des Européens, une culture et des traditions religieuses, bien que très différentes des occidentaux.

Il semble en effet, que dans les tribus non convertis au christianisme au moment du voyage de nos relateurs, ont une ou plusieurs formes de rites, de pratiques et croyances. Ceci diffère évidemment selon les localisations géographiques de ces tribus, et selon la période, mais il y aurait de nombreux points communs malgré tout³⁴⁹. Au XVIIIe siècle par exemple, Gottlieb Mittelberger qui décrit les sauvages des environs de la Pennsylvanie, semble être et surpris de et choqué leur ignorance de la Chrétienté: « *Lorsque vous leur parlez du vrai et éternel Dieu, le Créateur du paradis et de la Terre, ils n'y comprennent rien [...]. De la résurrection des morts, du salut, du*

349 FONER Eric, *Give me Liberty, an American History*, New York, Seagul Edition, second edition,, (1ère ed 2005), 2009, p 9: “ Nonetheless, the diverse Indian societies of North America did share certain common characteristics. Their lives were steeped in religious ceremonies often directly related to farming and hunting. Spiritual power, they believed, suffused the world, and sacred spirits could be found in all suffused the world, and sacred spirits could be found in all kinds of living and inanimate things-animals, plants, trees, water, and wind. [...] In all Indian societies, those who seemed to possess special abilities to invoke supernatural powers-shamans, medicine men, and other religious leaders-held positions of respect and authority.”

*paradis ou de l'enfer, ils ne savent et comprennent rien*³⁵⁰ ». Le migrant allemand, qui est de tous nos relateurs, celui qui s'intéresse le moins aux populations indiennes, affirme toutefois que les Indiens qu'il décrit, affirment croire en l'existence deux esprits supérieurs, un maléfique, et un bénéfique³⁵¹.

On retrouve chez Josselyn la description de la même croyance, dans sa relation, écrite au siècle précédent celui du voyage du migrant allemand, dans une région différente, au sujet des populations indiennes de Nouvelle-Angleterre: il parle également de la croyance en l'existence de deux être supérieurs, donc l'un fait le bien, et l'autre le mal:

*Ils reconnaissent un Dieu qu'ils appellent Squantam, mais ne l'adorent pas, car (ils disent), qu'il ne leur fera aucun mal. Mais Abbamocho ou Cheepie les frappe souvent avec d'incurables maladies, les effraie avec ses apparitions et terrifiantes paniques. Pour cette raison ils vivent une misérable consternation en adorant le Diable par peur*³⁵².

Une attitude qui peut surprendre et bien sûr déranger les voyageurs profondément chrétiens, et bien sûr accentuer la vision de « sauvages » qu'ils ont de ces populations, puisque il est de tradition dans la chrétienté de prier le bon Dieu et non le mauvais. Josselyn semble toutefois reconnaître à ces tribus, qu'il s'agit d'une théologie bien qu'elle soit imparfaite: « *Leur Théologie est peu de chose [...]*³⁵³ ». On voit donc avec Mittelberger et Josselyn, vis à vis d'autres formes de religions que celles héritées de la Bible, une intolérance qui reflète toutefois la pensée européenne aux XVIIe et XVIIIe siècles.

Kalm, dans la région de la Nouvelle-Suède³⁵⁴ évoque lui aussi cette question de la religion chez les Indiens alors qu'il dialogue avec un vieille immigré suédois depuis longtemps établi en Amérique du Nord. Selon ce dernier, les Indiens n'auraient pas de religion, mais ils reconnaîtraient l'existence d'un être supérieur: « *Comme religion le vieille homme pensait cela très insignifiant, et*

350 MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754*, Philadelphie, John Jos, Mc Vey, (1ère ed 1756) 1898, p 84-85 : “ When you speak to them of the true and everlasting God, the Creator of heaven and earth, they do not understand it (...).Of a resurrection of the dead, a salvation, heaven or hell, they know and understand nothing.” Annexe n°

351 *Ibid.*

352 JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Havard College,(1ère ed 1675) 1865, p 103 : “They acknowledge a God who they call Squantam, but worhip him they do not, becaufe (they say) he will do them no harm. But Abbamocho or Cheepie many times fmites them with incurable Difeafes, fcares them with his Apparitions and pannick Terrours, by reafon wherof they live in a wretched confternation worfhipping the Devil for fear.” Annexe n°

353 *Ibid.* p 105.: “Their Theologie is not much [...] .” Annexes 19

354 Région comprenant une partie de l'actuel Etat de New York, du Connecticut, le Delaware et le New Jersey, qui fut d'abord peuplée de colons suédois avant d'être annexée à la New Amsterdam puis à la Pennsylvanie en 1681.

*croyait même qu'ils n'en avaient pas du tout [...]. Certains d'entre eux disaient qu'ils croyaient en un dieu, qui vit au paradis*³⁵⁵». Il y aurait donc bien, des croyances se rapprochant de celles des Occidentaux, même si cela n'es pas forcément accompagnée de pratiques ou de rites.

Le vieux suédois affirme ensuite que ces Indiens partageraient des croyances et des habitudes qui se rapprocheraient plus de la superstition: « *Quand ils entendaient des forts coups de tonnerre, ils disaient que l'esprit diabolique était en colère*³⁵⁶ ». Diéreville lui aussi, parle, pour les Indiens d'Acadie, non pas de religion mais de superstition pour parler des croyances qui existaient chez ses populations avant les conversions au Christianisme par les missionnaires français³⁵⁷. Nous pouvons supposer ici, qu'il s'agisse pour ces deux exemples, celui du Suédois et celui de Diéreville, d'un sentiment de supériorité des Chrétiens sur les autres cultes, ou d'une description servant à justifier les entreprises de conversion des populations indiennes.

Mais on peut peut-être aussi y voir une influence européenne ou des points communs entre la religion chrétienne et les traditions et croyances des indiens. Des similarités que Kalm et Josselyn évoquent sans vraiment s'en rendre compte et qui ont étaient plus tard mises en avant par d'autres comme Eric Foner³⁵⁸.

Les Indiens décrits semblent à chaque fois avoir un Dieu et un Diable, et bien qu'ils ne se comportent pas vis à vis d'eux de la même façon que les colons européens, on peut supposer que les Européens aient apporté quelques éléments de leurs croyances. Par exemple, quand la question de la croyance d'un dieu dans le ciel évoquée par Kalm, mais aussi chez John Josselyn: lorsque ce dernier interroge trois « Sauvages » qui affirment avoir vu le diable, sur l'apparence physique de ce mauvais dieu, ils répondent en décrivant l'apparence des colons anglais: « *Nous leur demandâmes comment il était, ils dirent tout vêtue en homme anglais, habillé avec chapeau et manteau, chaussures, et des bas, etc*³⁵⁹ ». Une description qui peut être vue comme une évolution des croyances, dues aux traumatismes causés par l'arrivée des colons et la confiscation des terres aux Indiens³⁶⁰.

355 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937) 1964, p 270 : “As to their religion the old man thought it very trifling, As to their religion the old man thought it very trifling, and even believed that they had none at all [...]. Some of them said that they believed in a god, who lives in heaven.” Annexe 34

356 *Ibid*: “When they heard loud claps of thunder they said that the evil spirit was angry.”

357 DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France, Rouen, J-B Besongne, 1708*, p 175, Annexe 59

358 FONER Eric, *Give me Liberty, an American History*, New York, Seagul Edtition (1ère ed 2005) 2009, p 9: “In some respects, however, Indian religion was not that different from popular spiritual beliefs in Europe. Most Indians hed that a single Creator stood atop the spiritual hierarchy.”

359 J. Josselyn, *op. Cit*, p 104, Annexe 18

360 BERENGER Jean, DURAND Yves, MEYER Jean, *Pionniers et Colons en Amérique du Nord*, Paris, Armand Colin, 1974, page 254: « Au XVIIe siècle en Nouvelle-Angleterre, ils (les colons anglais) s'appuyèrent volontiers

Les croyances et pratiques religieuses des Indiens sont ainsi dérangementes et effrayantes pour les relateurs profondément chrétiens, qui s'intéressent à ces pratiques en raison de leurs propres confessions et de l'importance de la religion à leur époque. Il est très fréquent à l'époque pour les Européens d'apparenter croyances au satanisme.

b-Satanisme

Les pratiques ou traditions des Indiens sont souvent assimilées au satanisme, les Indiens sont souvent vus comme des adorateurs du diable. Josselyn rapproche même à ceux qu'il appelle leurs « prieurs » des êtres se rapprochant de la sorcellerie et décrit des pratiques païennes qu'il juge « diabolique » :

Ils adorent le Diable (comme je l'ai dit). Leurs prieurs sont appelés Powaws et sont un peu meilleur que les Sorciers, car ils ont des conférences familières avec lui, ce qui les rends invulnérables [...], abusant du reste à leur bon plaisir, ayant le pouvoir sur eux (les Indiens) en raison de leur Art Diabolique en soignant les maladies, ce qui est accompli avec de rude cérémonies. Ils placent le malade sur le sol, et dansent autour de lui de manière antique, [...] parfois en appelant le Diable en aide, mélangeant leurs prières avec d'horribles charmes barbares [etc.]³⁶¹.

Nous pouvons voir ici que le voyageur anglais juge de façon très négative les croyances et les rites des tribus amérindiennes de Nouvelle-Angleterre. Eric Foner affirme lui aussi que la tendance européenne à l'égard des rites indiens est souvent de qualifier ces derniers d'adorateurs du diable, et que les chamans, ou guérisseurs de ces tribus étaient souvent qualifiés par les Européens comme des sorciers³⁶².

Nous pouvons en effet voir que Josselyn n'est pas le seul à assimiler les pratiques des Indiens au diable. Dièreville, décrit que les Sauvages de la nation des Sagaino pratiquent une danse ou une « jonglerie guerrière » qu'il juge être un art diabolique. Le danseur ou le « Jongleur », parle, selon l'auteur au « Démon » :

Mais expliquon la Jonglerie,

sur la Bible pour justifier la confiscation des terres sur les tribus indiennes. »

361 J. Josselyn, *op.cit*, p 104: "They worship the Devil (as I faid) their Priests are called Powaws and are little better than Withches, for they have familiar conference with him, who maked them invulnerable [...], abunfing the reft at their pleafure, having power over them by reafon of their Diabolical Art in curing of Difeafes, which is performed with rude Ceremonies; they place the fick upon the ground fitting, and dance in an Antick manner round about him, [...] , formetimes calling upon the devil for his help, mingling their prayers with horrib and barbarous charmes [etc]." Annexe n°

362 E. Foner, *op.cit*, p 11: "Whatever their country of origin, European newcomers concluded that Indians lacked genuine religion, or in fact worshiped the devil. Their shamans and herb healers were called "witch doctors", their numerous ceremonies and rituals at best a form of superstition, their belief in a world alive with spiritual power a worship of 'false gods'."

[...]
 C'est une pure diablerie
 Car parler au Demon, ou Jongleur, c'est
 tout un,
 [...]
 La maniere de l'invoquer
 Vous paroîtra fort étonnante.
 Dans un endroit du Bois assemblez à l'écart,
 Evitant du Soleil la brillante lumiere;
 Ils font les fonctions de leur diabolique art,
 Et voicy quelle est leur maniere.
 Le Sauvage choisi pour être le Jongleur,
 Fait des contorsions, des grimaces hor-
 ribles,
 Enfin elles sont si terribles,
 Que le Demon luy-même en devoit avoir
 peur³⁶³.

Ceci montre aussi une certaine naïveté de Diéreville qui croit vraiment les Indiens Sagaino capables d'invoquer le diable³⁶⁴. On peut d'ailleurs voir à la fois chez Diéreville et Josselyn, et même chez Mittelberger une probable intolérance vis à vis d'une religion différente de la leur: avec des croyances qu'ils assimilent facilement à l'hérésie, et qu'ils ont forcément tendance à qualifier de satanisme. Il faut préciser que nos relateurs ne sont pas les seuls ni les premiers européens à avoir vu le culte des Indiens de cette façon. Une idée qui existe depuis le début de la colonisation et qui encouragent rapidement les colons à envisager de convertir les « Sauvages » à la religion chrétienne³⁶⁵.

On observe donc à travers toutes ces descriptions une tendance à craindre, à juger des croyances qui ne sont pas conformes à celles de rigueurs dans la religion chrétienne. L'Indien est donc qualifier d'ignorant ou d'adorateur du diable. Un certain sentiment de supériorité se dégage chez les voyageurs. Ce sentiment laisse penser que ces derniers devraient avoir accueilli avec enthousiasme l'idée d'adoption de la chrétienté par certaines populations locales.

363 DIEREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France, Rouen, J-B Besongne, 1708*, p 158, 159, 160, Annexe 53, 54 et 55

364 *Ibid.* p 160, Annexe 55

365 E. Foner, *op.cit.*, p 9: "Nonetheless, nearly all Europeans arriving in the New World quickly concluded that Indians were in dire need of being converted to a true, Chrisitan faith."

II- Les Indiens et la Chrétienté:

a-Une acculturation de la religion chrétienne chez les Indiens moins importante dans les colonies britanniques des XVIIe et XVIIIe siècle?

Il semble, que les Indiens de Pennsylvanie et de Nouvelle-Angleterre, mais aussi de la région de New York et du New Jersey, visités par Kalm, soient complètement ignorants du Christianisme, et qu'il n'y est donc très peu eu de réussites de conversion, car ni Kalm, ni Mittelberger n'évoquent l'existence d'Indiens christianisés par les colons des espaces britanniques. Kalm évoque des tentatives au succès presque nul³⁶⁶. Seul Josselyn, décrit quelques entreprises d'évangélisation réussies en Nouvelle-Angleterre et semble s'en réjouir:

[...] mais depuis la grande miséricorde du Tout-Puissant, ils sont dans la voie pour être civilisé et convertis au Christianisme ; il y a trois églises d'Indiens rassemblées par les souffrances de Monsieur John Eliot et son fils, qui leur prêchent, dans leur langue d'origine, et leur ont donné la Bible dans ce langage pour le bénéfice des Indiens³⁶⁷.

Il explique alors que grâce aux conversions, les Indiens peuvent accéder à la civilité et adopter le mode de vie des colons britanniques, et certains d'entre eux sont rentrés au collège d'Havard³⁶⁸. Mais selon John Dickinson et Marianne Mahn-Lot, cet élément semble être une difficulté de plus pour l'acceptation de la Chrétienté: « Pour les autochtones de la Nouvelle-Angleterre, la conversion signifiait non seulement l'abandon de toutes leurs traditions ancestrales mais, à plus ou moins brève échéance, de leur langue³⁶⁹ ».

Bien si les conversions réussies décrites par John Josselyn, ont bien eu lieu³⁷⁰, il faut tout de même nuancer leur importance: des entreprises d'évangélisation ont bien été menées dans

³⁶⁶ KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937) 1964, p 684, Annexe 82

³⁶⁷ J. Josselyn, op.cit, p 115: “[...] *but since the great mercy of the Almighty they are in a way to be Civilized and converted to Chriftianity; there being three Churches of Indians gathered together by the pains of Mr. John Eliot and his Son, who Preaches to them in their Native language, and hath rendered the Bible in that Language for the benefit of the Indians.*” Annexe 26°

³⁶⁸ *Ibid.* “*Thefe go clothed like the Englifh, live in framed houses, and have stocks of Corn and Cattle (...). Sons have been brought up Scholars in Harvard Colledge, and I was told that there was but two Fellowes in that Colledge, and one of them was an Indian.*”

³⁶⁹ DICKINSON John, MAHN-LOT Marianne, *1492-1992 Les Européens découvrent l'Amérique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1991, p 169

³⁷⁰ *Ibid.* p 168: « Il y eut cependant des succès. A partir de 1646, John Eliot établit des "Praying towns"-village de prières-à travers le Massachusetts. (...). Eliot traduisait des passages de la Bible en langue algonquienne et ses écoles tentèrent d'inculquer les rudiments de l'anglais. Quelques étudiants réussirent à rentrer à Harvard et, en 1662, au moins treize ministres autochtones assuraient la prédication dans les villages christianisés. »

certains espaces anglais comme la Virginie et la Nouvelle-Angleterre dès la fin du XVI^e mais les succès ont été rares: « Malgré des vœux pieux, la Virginie était trop soucieuse de trouver une source de profit, et les Puritains de la Nouvelle-Angleterre trop soucieux de démontrer à l'Angleterre l'erreur de l'anglicanisme pour se préoccuper sérieusement de la conversion des autochtones³⁷¹ ». Les dirigeants des gouvernements civils et ecclésiastiques de la Nouvelle-Angleterre n'ont pas de réels soucis de transmettre la religion chrétienne aux populations locales. Seuls quelques villages ont donc pu être convertis, malgré l'enthousiasme de Josselyn.

Pour les autres espaces coloniaux anglais, la Pennsylvanie, New York, ou le New Jersey, visitée par Mittelberger et Kalm dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, on remarque que les deux relations de voyage ne parlent pas d'Indiens convertis dans ces régions. Il semble justement que les entreprises de conversions aient eu de moins bons résultats qu'en Nouvelle-Angleterre et en Virginie³⁷². Peter Kalm parle d'une importante tentative de conversion ordonné par la reine d'Angleterre, qui aurait échoué en raison de l'incapacité des prêtres anglais, et de l'attachement des Indiens à leurs traditions ainsi qu'à leur absence de peur de Dieu. Tout ceci, en résumant une conversation entre un vieux chef Indien et un gouverneur de New York:

Il (le chef indien) implora le gouverneur de reprendre leurs prêcheurs et les autres Européens qui vivaient parmi eux, car, avant qu'ils ne viennent, les Indiens ont été un peuple, honnête, sobre et innocent, mais désormais ils étaient devenus des voyous. Il pointa le fait qu'ils avaient autrefois peur de Dieu, mais qu'ils croyaient difficilement en son existence à présent³⁷³.

Nous pouvons voir ici, que les bouleversements apportés par la culture européenne et par les Européens eux-mêmes, ont pu gêner les entreprises de conversions dans certaines colonies comme celle de New York.

Ainsi, malgré quelques réussites évoquées par les relayeurs, les entreprises de conversions d'indiens n'ont pas eu de francs succès dans ces colonies. La limite de ce succès, viendrait des mauvais traitements des colons britanniques dont les Indiens sont l'objet. De bien meilleurs résultats sont observés par les relayeurs dans les espaces français.

371 *Ibid.*

372 *Ibid.* p 169: « Dans les autres colonies britanniques, les tentatives de conversion étaient plutôt le fait d'initiatives individuelles et remportèrent peu de succès. »

373 P.Kalm, *op.cit.*, p 348: "He then entreated the governor to take from them these preachers, and a number of other Europeans who resided amongst them, for, before they came among the Indians had been an honest, sober, and innocent people, but now most them had became rogues. He pointed out that they formerly had the fear of God, but that they hardly believed his existence at present." Annexe 38

b-Les espaces coloniaux Français: un plus grand succès de l'évangélisme chez les indiens

L'existence d'autochtones ayant adopté la religion chrétienne est plus marquante dans les relations de Peter Kalm et de Diéreville, dans les espaces coloniaux Français. Dès son arrivée au Nouveau Monde, le Français affirme avoir été ravis de constater que les premiers sauvages qu'il rencontre, montrent des preuves d'adoptions du Catholicisme:

Je remarquai en eux une action qui m'édifia beaucoup; c'est qu'en se mettant à table, ils firent dévotement leur Priere, & le Signe de la Croix, & en sortant ils rendirent grace avec la même pieté

Ils portoient à leur col chacun un Chapelet

En maniere de Scapulaire,

Avec un petit Reliquaire

Consu dans un morceau de Drap, ou de Droguet.

Ils avoient reçu le Baptême,

Par un Prêtre d'un zele extrême,

Que la mort depuis peu leur avoir enlevé³⁷⁴.

La conversion de certains Indiens d'Acadie aurait donc été un succès selon le voyageur Français. Mais ceci est à nuancer selon Havard et Vidal qui affirment que l'acceptation du catholicisme par les populations autochtones ne signifie pas, un abandon de leurs traditions ancestrales mais plutôt une acceptation des symboles chrétiens qui complète leurs croyances³⁷⁵. Mais à l'inverse des colonies anglaises, il y a eu beaucoup plus de conversions, aussi bien au Canada que en Acadie et même dans les autres espaces coloniaux français d'Amérique du Nord (Floride, Louisiane). Aussi parce que celles-ci étaient ordonnées par des hautes autorités ecclésiastiques et politique:

Le projet d'intégration socio-religieuse française avait une unité et un appui institutionnel qui manquaient aux colonies britanniques. Lorsque la France entreprit de coloniser le Canada au début du XVII^e siècle, la renaissance catholique post-tridentine battait son plein dans la métropole. [...] La Nouvelle-France depuis sa fondation, avait une forte vocation missionnaire³⁷⁶.

374DIEREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France*, Rouen, J-B Besongne, 1708

p 54, Annexe 24

375 HAVARD Gilles, VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique Française*, Paris, Champs Flammarion, (1^{ère} ed 2003), 2006, p 342 : « Les Indiens recherchent l'alliance et la protection de nouveaux êtres surnaturels (la Robe noire, Dieu, Jésus, la Vierge, etc.), s'efforçant de les instrumentaliser au service de leurs activités. Jésus, messager de l'amour, devient souvent pour les autochtones un puissant manitou de la guerre. Les autochtones s'approprient un puissant manitou de la guerre. Les autochtones s'approprient aussi la croix chrétienne (comme objet ou comme geste), avec la bénédiction des jésuites, parce qu'elle leur confère un surcroît de "puissance": ils la plantent au cœur de leurs villages, la dessinent sur leurs peaux ou leur boucliers ou signent avant d'affronter leurs ennemis. »

376 J. Dickinson, M. Manh-Lot. *op.cit*, p 169-170

Lorsqu'il décrit les villes et les campagnes du Canada, Kalm évoque la présence de nombreux missionnaires, Récollets et Jésuites qui ont été envoyés depuis le début de la colonisation et ont entrepris de convertir des tribus de Hurons et autres autochtones vivant dans ces régions³⁷⁷. On peut ici évoquer les célèbres relations de voyage de missionnaires Jésuites comme Lahontan, Paul Le Jeune ou le récollet Hennepin. Il semble aussi que le Catholicisme soit plus apte à accueillir d'autres formes de religion que le protestantisme des colonies britanniques, en raison de son essence « syncrétique³⁷⁸ ». Ceci expliquerait le plus grand succès de l'évangélisation des Indiens dans cette partie de l'Amérique du Nord.

Les efforts apportés par les missionnaires français pour amener les Indiens au catholicisme ont été divers. Ils vont principalement de la persuasion par l'image³⁷⁹, à la traduction d'ouvrages bibliques, et à la surveillance des tribus converties par les Jésuites comme le remarque Kalm au Canada:

Près de chaque villes et villages peuplés par des Indiens convertis, se trouvent un ou deux Jésuites, qui portent une grande attention à ce qu'ils ne retournent pas au paganisme mais vivent comme les Chrétiens doivent le faire. Ainsi, il y a des Jésuits avec les Indiens convertis à Taboussac, Lorette, Becancourt, Saint François, Sault Saint Louis, et partout au Canada³⁸⁰.

Le Suédois visite le village de Lorette, près de Québec, qui est peuplé d'Indiens Hurons convertis et surveillé par des Jésuites³⁸¹. Le voyageur remarque que lors de la messe, les chants religieux sont récités dans la langue des Hurons³⁸².

On voit ici que la question de la langue est importante, et qu'il est permis aux sauvages de prier, dans une église catholique, dans leur propre langue, en présence de deux missionnaires Jésuites. On peut supposer que les psaumes bibliques ont été traduits en langue huronne. Ce qui marque un progrès, par rapport à l'époque où Diéreville visite l'Acadie, quarante ans plus tôt. Ce

377 P. Kalm, *op.cit.*, p 449, Annexe 55

378 G. Havard, C. Vidal, *op.cit.*, p 338 : « Le catholicisme, faut-il le préciser, qui avait toujours su intégrer en son sein des rituels non chrétiens, était lui-même d'essence syncrétique. A cet égard on peut remarquer qu'il était plus à même de s'amalgamer avec les religions indiennes que le protestantisme, soit la religion de leurs concurrents britanniques. »

379 GAGNON François-Marc, *La Conversion par l'image*, Montréal, Bellarmin, 1975, p 100 : « En conséquence de cette première persuasion, on admettait que la mise en images du message l'adaptait aux auditoires auxquels on le destinait. Plus cet auditoire paraissait fruste et inculte, plus le recours aux images paraissait nécessaire. Or, nul auditoire ne paraissait remplir davantage ces conditions que les auditoires du Nouveau Monde. Si on reconnaissait aux Indiens certains signes de la culture, on ne leur en reconnaissait aucun de la civilisation, comme on l'avait fait pour les Chinois ou les Hindous de l'ancien monde. Ils semblaient bien plutôt ressembler à des paysans incultes, attachés à leurs superstitions. »

380 P. Kalm, *op.cit.*, p 450: "Near every towns and village peopled by converted Indians are one or two Jesuits, who take great care that they may not return to paganism but live as Christians ought to do. Thus there are Jesuits with the converted Indians in Taboussac, Lorette, Becancourt, St. François, Sault St. Louis, and all over Canada." Annexe 56

381 *Ibid.* p 462, 463, Annexe 60 et 60 bis

382 *Ibid.*, Annexe 60 et 60 bis

dernier décrit en effet la complexité de la pratique de la religion catholique pour les Indiens convertis qui ne comprennent pas le Français. Diéreville décrit les cérémonies de mariages pendant lesquelles le curé français doit être accompagné d'un interprète parlant la langue des Indiens qui doivent être mariés:

Quoi que la ceremonie fût des plus faintes, je ne pouvois m'empêcher d'en rire; le Curé qui n'entendoit point le Sauvage, & qui ne le parloit pas mieux, avoit pour Interprete un de fes Paroissiens qui l'entendoit & le parloit fort bien: Il luy disoit en François tout ce qu'il pouvoit de plus beau sur l'excellence & les devoirs du mariage; l'Interprete repetoit en Sauvage la même chose aux futurs Epoux qui en paroisoient charmez par leurs démonstration, & il leur demandoit après le Curé, s'ils ne fuivroient pas de point en point tout ce qu'il leur enfeignoit; ils en faisoient la promesse en leur langage, & il l'interpretoit en bon François, en rendoit témoignage au Curé, qui enfin jusqu'au *conjugo* observoit la même maniere³⁸³.

Les entreprises françaises de conversions des Indiens semblent ainsi avoir eu plus de réussite en Nouvelle-France que dans les espaces anglais selon Kalm et Diéreville probablement en raison de contacts plus amicaux entre Indiens et colons français, mais aussi et surtout de la meilleure organisation des missionnaires français. Une réussite dont il convient toutefois de nuancer l'importance comme nous l'avons vu, car les Indiens en acceptant le Catholicisme n'abandonnaient pas toujours leurs anciennes croyances et s'approprient ces valeurs sans tout le temps en comprendre toute la signification.

Pour finir nous pouvons affirmer ici que nous avons bien vu la réflexion de tous les relayeurs suscitées par les rapports qu'entretiennent les Amérindiens avec la religion. Avec souvent, un regard d'incompréhension et de condescendance qui n'empêche pas l'intérêt à décrire ces pratiques bien différentes de celles connues en Europe. Les descriptions de ces rites et croyances sont souvent jugées comme mauvaises puisque non conformes aux dogmes bibliques, et ainsi qualifiées de « satanisme ». Les relateurs montrent également l'influence des Européens sur les croyances des Indiens notamment avec les tentatives de conversion à la Chrétienté. Des tentatives qui avec des succès divers selon les différentes colonies, obligent les Européens à entretenir des contacts pacifistes avec les autochtones, et contribuent ainsi à de nombreux contacts entre les habitants des deux civilisations.

383 Diéreville. *op.cit*, p 139-140

CHAPITRE 8 – LES RELATIONS ET LES ÉCHANGES ENTRE INDIENS ET COLONS

Alors que nous vu que des contacts existaient entre les Indiens et les Européens notamment grâce à la question de la conversion des premiers au Christianisme, il faut préciser que les contacts ont été bien plus nombreux et d'une grande variété. L'accroissement de la population européennes au Nouveau Monde obligent ces derniers à entrer de plus en plus fréquemment avec les populations locales. Les échanges sont alors divers, ils vont des échanges commerciaux aux échanges diplomatiques et militaires. Des contacts qui ne sont pas sans conséquences pour les Indiens dont les modes de vie sont profondément influencés par l'arrivée des Européens, avec l'apport de nouveaux produits, de nouvelles alliances, de nouveaux ennemis ainsi que de nouvelles maladies.

Quelles sont les résultats de ces contacts ? Comment nos voyageurs les décrivent-ils ? En mesurent-ils l'importance ?

I-Allégeance des « nations Indiennes » aux royaumes chrétiens

a-Alliance et allégeance des Indiens d'Acadie et du Canada Français aux Royaume de France (XVIIe-XVIIIe)

Si on a pu remarquer une certaine admiration et crainte de la part d'Européens face à la manière qu'ont les Indiens de faire la guerre, on sait qu'aucun des deux empires coloniaux, Anglais et Français, n'ont pu se passer d'eux pour les utiliser dans les conflits qui les opposent. Ce conflit a entraîné des changements dans la façon qu'ont les Indiens de faire la guerre comme le remarque Peter Kalm :

Quand les Européens vinrent en Amérique du Nord, ils ont été très prudents de ne donner aux Indiens aucune armes à feu. Mais pendant les guerres entre français et Anglais, chaque partie a donné à ses alliés Indiens des armes à feu pour affaiblir les forces de l'ennemie.³⁸⁴

On voit donc que des deux côtés, les moyens ont été similaires, mais il semble, à travers le regard de nos relateurs notamment, que la situation n'est pas été la même dans les deux empires.

384 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937) 1964, p 519: "When the Europeans came into North America they were very careful not to give the Indians any fireamrs. But in the wars between the French and English, each party gave their Indian allies firearms in order to weaken the force of the enemy". Annexe 69

Tout ceci est liée aux différences religieuses et politiques, des nombreuses populations autochtones et européenne aussi bien au XVIIe qu'au XVIIIe siècles.

Grâce aux entreprises de conversions et « transmission de la civilité » aux Indiens, les colons français réussissent à s'offrir l'aide et les services de différentes tribus ou « nations » indiennes durant toute la période coloniale française en Amérique du Nord. Les conversions des « sauvages » ont d'ailleurs, en plus du but religieux, un but politique stratégique pour le royaume de France. C'est ce que remarque Peter Kalm : « *Les Jésuites sont d'une grande utilité pour leur roi, car ils sont souvent capables de persuader les Indiens de rompre leur traité avec les Anglais pour faire la guerre contre eux*³⁸⁵ ».

Une fois les Indiens convertis au catholicisme, les colons français en font des sujets du roi à part entière³⁸⁶. Ce qui est avantageux pour le royaume car cela permet de gagner l'aide des autochtones contre les habitants de la Nouvelle-Angleterre, et des autres espaces britanniques qui eux aussi ont recours aux soutiens de certaines tribus. Ce soutien militaire en homme, permet d'assurer la défense des intérêts des colons, en préservant leur vie, et en envoyant au combat les guerriers Indiens à leur place. C'est ce que remarque Diéreville : « Venons à la guerre des Sauvages, elle est ordinairement entre des Nations opposées, comme les Sauvages Anglois, & les Sauvages François, & quelques fois entre les Sauvages d'une même Nation³⁸⁷ ».

Diéreville explique aussi que chez certains Indiens, l'attachement à la France est si grand, qu'ils la défendent vaillamment :

Lorfque les Sagaino se trouvent infultez,
Par des maltraitements, par des hostilitez,
Qu'exerce en leur Pays la Nouvelle An-
gleterre [...]
Pour les mieux animer ils leur font un
Discours,
Où la Sauvage Rethorique
Employe tous ses plus beaux tours,

385 P. Kalm, *op.cit.* p 450: "The Jesuits are of great use to their king, for they are frequently able to persuade the Indians to break their traty with the English, to make war upon them". Annexe n°

386 BERENGER Jean, DURAND Yves, MEYER Jean, *Pionniers et Colons en Amérique du Nord*, Paris, Armand Colin, 1974, page252: « Dès 1667, Colbert demandait que les deux races ne fassent plus ' qu'un même peuple et un mesme sang '. Les Indiens devenus catholique furent considérés comme naturels français et n'eurent pas besoin de lettres de naturalité. »

387 DIEREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France, Rouen, J-B Besongne, 1708*, p 157, Annexe 52

[...]

Le Prélude est toujours à la gloire du Roy,
Dont ils étalent la puissance,
Et font voir qu'étans nez les Sujets de la
France,
Ils doivent se faire une loy
De prendre partout sa défense³⁸⁸

On remarque donc que selon le voyageur français, la «civilisation» des Indiens fonctionne, car elle permet de convaincre certaines tribus qu'ils sont sujets du roi de France et que cela permet aux Français de les utiliser contre les forces britanniques. Il faut toutefois se méfier de cela, le patriotisme de l'auteur et sa naïveté l'amène sûrement à croire que les Indiens Sagaino se sentent sujets de la France depuis la naissance³⁸⁹. Selon Eric Foner l'attachement des Indiens aux Français, viendrait aussi du fait que ces derniers leur laissent une plus grande liberté que les Anglais³⁹⁰.

Pour montrer les liens forts qui unissent les «sauvages» au royaume de France, le voyageur Français évoque même un chef Indien, dont l'ancêtre aurait été anobli par le roi de France, Henry IV, en raison d'une victoire militaire sur les Anglais : « Ce Chef dont j'ay commencé à parler, étoit le petit fils d'un Sauvage ennobli par Henry IV. pour avoir chassé les Sauvages Anglois de ses Etats³⁹¹ ». On remarque grâce à cette phrase, que les liens entre Indiens et Français sont anciens, et vieux de plus d'un siècle, quand Diéreville, voyage en raison du fait que Henry IV³⁹² soit cité comme le roi qui anobli le chef Sagaino.

En lisant la relation de voyage de Peter Kalm, on peut remarquer que les alliances et l'assujettissement des Indiens (Hurons et Mickmarcks) avec les colons français sont toujours d'actualité à la fin de la première moitié du XVIIIe siècle. Il évoque l'existence « d'Indiens Français » (page?) lors de son passage près de la ville d'Albany lorsqu'il décrit le fort militaire de Saragota, construits pour prévenir d'une attaque de ces derniers. A la suite de quoi il décrit une bataille près de ce fort entre les soldats anglais et les Indiens et leurs alliés français et montre tout le

388 *Ibid.*, p 157, Annexe 52

389 HAVARD Gilles, VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique Française*, lieu, Champs Flammarion, (1ère ed 2003), 2006, p 259: « Les Amérindiens alliés aux Français, selon le vocabulaire politique de l'alliance, sont les "enfants" du gouverneur et du roi de France. C'est en effet la métaphore du père et des enfants qui informe la relation franco-indienne en Amérique du Nord (...) ».

390 FONER Eric, *Give me Liberty, an American History*, New York, Seagul Edition, (1ère ed 2005), 2009 p 35: "New France and New Netherland were primarily commercial ventures that never attracted large numbers of colonists. More dependent on Indians as trading partners and military allies, these settlement allowed them greater freedom than the English."

391 Diéreville, *op.cit.*, p 148-149, Annexe 49 et 50

392 Henry IV (1553-1610)

dévouement des Indiens pour leurs alliés français contre les Anglais :

Saratoga était un fort construit de bois par les Anglais pour arrêter les attaques des Indiens Français contre les habitants de ces parties, et pour servir comme un rempart pour Albany [...]. Ce fort avait été gardé en ordre et était en garnison jusqu'à la dernière guerre, quand les Anglais eux même, en 1747, y mirent le feu, n'étant pas capables de se défendre à l'intérieur et contre les attaques des Français et de leurs Indiens [...].³⁹³

Ainsi Kalm évoque l'avantage qu'ont pu tirer les Français d'avoir les guerriers Indiens de leur scôtés³⁹⁴.

Mais il semble que les Français n'aient pas toujours une obéissance totale de leurs alliés Indiens, et que les traités de paix entre puissances européennes, n'aient aucune valeur aux yeux des Indiens. C'est ce qu'on peut voir avec Kalm, qui lors de son passage dans les environs de Montréal en compagnie de quelques anglais, dit avoir été en danger d'être attaqué par des Indiens alliés aux Français voulant venger la mort de leur frères, tué pendant la dernière guerre, malgré un traité de paix entre Anglais et Français:

Peu avant la nuit nous rencontrâmes un sergent français, et cinq soldats français, qui avaient été envoyé par le commandant du Fort Saint Frédéric, pour accompagner trois Anglais à Saratoga, et de les défendre en cas de nécessité contre six Indiens Français qui étaient partis pour se venger sur les Anglais après le meurtre du frère de l'un d'entre durant la dernière guerre. La paix avait déjà été conclue en ce temps, mais n'avait pas encore été proclamée au Canada, les Indiens poussaient qu'ils pourraient franchir ce pas; depuis ils s'en étaient silencieusement aller, contrairement aux ordres du Gouverneur de Montréal [...].³⁹⁵

L'auteur affirme même avoir été en danger de mort face à la menace de ces Indiens. Il décrit même peu après entendre des cris, et explique que les Indiens mettent à exécution leur projet de vengeance³⁹⁶. On remarque donc que les Français n'ont pas une totale autorité sur leurs alliés Indiens et qu'ils ne sont donc pas totalement assujettis au royaume de France.

Les populations indiennes des régions de la Nouvelle-France semblent en premier lieu bien

393 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937) 1964, p 358: "Saratoga was a fort built of wood by the English to stop the attacks of the French Indians upon the English inhabitants in these parts, and to serve as a rampart to Albany [...] This fort had been kept in order and was garrisoned till the last war, when the English themselves in 1747 set fire to it, not being able to defend themselves in it against the attacks of the French and their Indians [...].", Annexe 40

394 *Ibid.*, p 456., Annexe 57

395 *Ibid.*, p 368-369: "Towards night we met a French sergeant, and five French soldiers, who had been sent by the commander of Fort St. Frédéric, to accompany three Englishmen to Saratoga, and to defend them in case of necessity against six French Indians who had gone to be revenged on the English for killing the brother of one of them in the last war. The peace had already been concluded at that time, but as it had not yet been proclaimed in Canada the Indians thought they could take this step; therefore they silently got away, contrary to the order of the Governor of Montreal, [...].", Annexe 42 et 42 bis

396 *Ibid.*, p 377 Annexe 43

dévouées comme le montre Diéreville, et Kalm, grâce aux entreprises évangéliques. Certains seraient même considérés comme sujets du roi de France depuis leur conversion et assurent la défense des intérêts coloniaux de Nouvelle-France. Ceci permet aux Français de pouvoir compter sur de précieux alliés. Malgré cela, il faut nuancer cette soumission. Les Indiens ne seraient pas tout le temps soumis aux Français et agiraient parfois dans leur propre intérêt comme le récit de Kalm nous le fait comprendre. Tout cela peut nous amener à nous demander si le même type d'alliance existe dans les espaces sous dominations anglaises.

b-Les liens entre colons anglais et Indiens en Nouvelle-Angleterre

En lisant la relation du voyage de John Josselyn, on peut voir qu'il n'y est fait aucune mention d'une alliance ou de contacts diplomatiques entre Indiens et colons autres, que par le commerce. En Nouvelle-Angleterre, les liens entre Européens et Indiens sont pourtant anciens et ont été divers, peu après l'arrivée des premiers colons, en 1620. Les premiers colons, appelés « pèlerins », ont été aidés par les autochtones, ce qui a permis à un grand nombre d'Européens de survivre. Mais à mesure que les colonies se soient développer et que des villes furent établies, les premiers conflits avec les tribus Indiennes ont éclaté. Un de ces conflits mène même à des massacres d'Indiens, comme l'évoque Josselyn, en parlant des Indiens Pequots : « *Les Pequots ont été anéantis par les Anglais* »³⁹⁷. Il fait ici référence à la guerre de Pequot, pendant laquelle les colons anglais et leurs alliés Indiens Narragansetts, ont exterminés la quasi-totalité des Pequots³⁹⁸. Eric Foner explique que ce massacre n'a pas été sans conséquences pour les relations entre Indiens et colons, car les alliés eux-mêmes ont été choqué par la cruauté des Européens :

*La destruction de l'un des puissant groupes Indiens de la région, n'a pas seulement ouvert la vallée de de la rivière du Connecticut à des installations de blancs mais à aussi persuadé d'autres Indiens que les nouveaux venus possédaient un pouvoir auquel rien ne pouvait résister. La férocité des colons a choqué les alliés indiens, qui considérèrent les pratiques militaires des Européens comme barbares*³⁹⁹.

397 JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Havard College, (1675) 1865, p 97: « The Pequots were destroyed by the Englifh », Annexe 14

398 FONER Eric, *Give me Liberty, an American History*, New York, Seagul Edtition, ,(1re ed 2005) 2009, p 73-74: "But as the white population expanded and new towns proliferated, conflict with the region's Indians became unavoidable. The turning point came in 1637 when a fur trader was killed by the Pequots-a powerful tribe who controlled southern New England's fur trade and exacted tribute from other Indians. A force of Connecticut and Massachusetts soldiers augmented by Narragansett allies, surrounded the main Pequot fortified village at Mystic and set it ablaze killing those who tried to escape. Over 500 men, women, and children lost their lives in the massacre. By the end of the war a few months later, most of the Pequot had been exterminated or sold into Caribbean slavery. [...]"

399 *Ibid.* p 74: "The destruction of one of the region's most powerful Indian groups not only opened the Connecticut River Valley to rapid white settlement but also persuaded other Indians that the newcomers possessed a power that could not be resisted. The colonists' ferocity shocked the Indian allies, who considered European military practices

On peut donc penser que ceci a fragilisé les liens entre ces deux « peuples » et pourrait expliquer le peu d'évocation de liens entre Indiens et Anglais dans le journal de John Josselyn. De plus, les Puritains de la Nouvelle-Angleterre sont très critiques vis à vis des Indiens. C'est ce qu'on peut voir à travers la relation de Josselyn qui est sûrement influencée par l'opinion des Anglais des colonies qu'il visite. Foner décrit la vision puritaine des Indiens, une vision qui rappelle les commentaires de Josselyn sur la religion ou la sauvagerie de ces derniers :

Pour les leadeurs de la Nouvelle-Angleterre, les Indiens représentaient à la fois la sauvagerie et la tentation. Aux yeux des Puritains, ils ressemblent aux catholiques avec leurs faux dieux et rituels trompeurs. Ils jouissent de la liberté, mais de la mauvaise sorte- ce que Winthrop condamne comme « liberté naturelle indisciplinée » plutôt que la « liberté morale » du Chrétien civilisé.⁴⁰⁰

Si on compare avec les relations de Kalm et de Diéreville et leurs observations sur les rapports entre sociétés Indiennes et sociétés coloniales dans les espaces sous domination françaises, on voit des rapports beaucoup plus complexe et tendu en Nouvelle-Angleterre. Des différences qui viennent aussi du fait que les Français ont plus d'intérêts que les Anglais à entretenir de bons rapports avec les Indiens en raison du nombre plus faible de leur population coloniale.

c-Les autres espaces anglais et l'indépendance des Indiens

Si les Indiens de l'Acadie et du Canada Français ont, comme on peut le voir avec les journaux de Kalm et Diéreville, étaient amenés à servir les intérêts du royaume de France et donc des colonies françaises, puisque certaines tribus ont été « civilisées » et considérées comme sujets, il semble que, dans les colonies britanniques, les nations indiennes aient plus été des alliés militaires et commerciaux que des sujets à part entière de la couronne britanniques. Kalm raconte d'ailleurs l'échec de cette naturalisation voulue par la reine Anne⁴⁰¹. Ces tribus alliées n'étaient tout d'abord que très rarement converties et acceptaient de combattre les français aux côtés de britanniques pour servir leurs propres intérêts avant tout⁴⁰². Et il semble que les britanniques aient

barbaric”.

400 *Ibid.* p 73: “To New England's leaders, the Indians represented both savagery and temptation. In Puritan eyes, they resembled Catholics, with their false gods and deceptive rituals. They enjoyed freedom, but of the wrong kind- what Winthrop condemned as undisciplined “natural liberty” rather than the “moral liberty” of the civilized Christian”.

401 KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937) 1964, p 348, Annexe 38

402 BERENGER Jean, DURAND Yves, MEYER Jean, *Pionniers et Colons en Amérique du Nord*, Paris, Armand Colin, 1974, p 203: « L'hostilité des Iroquois à l'égard des Français est un fait essentiel de l'histoire de l'Amérique coloniale. Elle s'explique par le fait que Champlain était intervenu dès 1609 dans les querelles entre Indiens, mais

eu à prendre en compte l'avis des différentes tribus alliées pendant les période de guerre ou de paix avec les français. C'est ce qu'on remarque avec Peter Kalm en 1749 lors de son passage dans la ville d'Albany:

Le Gouverneur de New York confère souvent à Albany avec les Indiens des cinq nations des Iroquois (Mohawks, Senekas, Cayugaws, Onondagoes, et Oneidas), spécialement quand ils envisagent de faire la guerre, ou de continuer une guerre contre les Français⁴⁰³.

Les colons et militaires Français avaient donc à craindre, les tribus iroquoises dont la violence était parfois sans limite. Lors de son passage au Canada, le naturaliste suédois remarque également de nombreux forts militaires construits par les français pour prévenir l'attaque d'Indiens alliés aux britanniques mais aussi d'habitations ou d'installations de colons français détruits par les Indiens et leurs alliés anglais: « *Un vieux fort. Les Français l'ont construit pour empêcher le contrôle des Indiens sur ce lac, et j'étais assuré que beaucoup de Français ont été tués à cet endroit⁴⁰⁴* ».

On remarque donc une certaine menace iroquoise pour la Nouvelle-France dans la seconde moitié du XVIIIe. Une menace qui n'est toutefois pas nouvelle puisque Diéreville la décrit déjà en Acadie en 1699 et 1700 sans toutefois préciser si ces iroquois combattent les français et les Indiens « civilisés » parce qu'ils sont alliés aux Britanniques ou non:

Je ne parlerai point des tourmens horribles qu'ils exercent sur nous quand ils nous tiennent, ils font connus de tout le monde. Nous ne les traitons pas avec moins de rigueur quand ils tombent entre nos mains, mais ils ont bien plus de courage à supporter tout e mal qu'on leur fait⁴⁰⁵.

Le relateur Français les décrit comme des adversaires redoutables et résistants à la douleur et même comme des barbares.

On peut aussi évoquer le cas de la Pennsylvanie, sur laquelle rien n'est dit au sujet d'une alliance entre les Européens établis et les natifs. Ni Mittelberger ni Kalm, n'en parle. On peut supposer que ce jeu militaire n'a pas eu lieu dans cet espace coloniale en raison de l'origine religieuse des colons qui sont devenus propriétaires de ces terres. La Pennsylvanie est depuis son

surtout elle a été avivée par des rivalités économiques. »

403 P. Kalm, *op. Cit.*, p 347: “*Governor of New York often confers at Albany with the Indians of the Five Nations of the Iroquois (Mohawks, Senekas, Cayugaws, Onondagoes, and Oneidas), especially when they intend eigher to make war upon, or to continue a war against the French*”. Annexe 37

404 *Ibid.* p 395 Annexe 47

405DIEREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France*, Rouen, J-B Besongne, 1708

p 199, Annexe 63

originine aux mains de religieux Quakers venus au Nouveau Monde pour échapper aux persécutions politiques et religieuses dont ils ont été sujets en Europe. Les dirigeants de la Pennsylvanie n'ont donc pas vocation à servir la couronne anglaise et aucune vocation à s'allier avec les Indiens contre tel ou tel ennemi. De plus, cette secte se caractérise par une volonté de vivre pacifiquement, c'est ce que montre Mittelberger qui reproche aux Quakers le danger de leur caractère non violent:

Mais selon mon humble opinion, la Pennsylvanie ne peut pas supporter une longue guerre; il n'y a rien pour qui puisse être moins préparé qu'un guerre, spécialement parce que tellement de Quakers sont là et ne vont pas se quereller ou combattre contre personne⁴⁰⁶.

Les rapports avec les Indiens ont donc été non violents et il n'y avait aucune volonté d'alliance militaire avec ces derniers pour une quelconque volonté hégémonique.

II-Echanges et diplomatie entre anciens et nouveaux habitants du Nouveau Monde

Texte, texte, texte, texte, texte, texte, texte, texte, texte, texte, texte, text

a-Diplomatie

Si les colons Européens, Anglais comme Français ont recours à l'aide militaire des Indiens, comme on a pu le voir, l'importance de ces alliances oblige les empires coloniaux à faire preuve de diplomatie pour s'assurer la continuité de ces soutiens des autochtones. A travers les relations de Peter Kalm et Diéreville, on peut voir différents exemples de rencontres diplomatiques entre Européens et Indiens, aussi avec les britanniques qu'avec les Français.

Diéreville en Acadie assiste à une cérémonie d'hommage à un chef Sagaino⁴⁰⁷. Il décrit une mise en scène et un festin. Ce qui montre qu'en 1699-1700, déjà les Français avaient ce soucis de ne pas briser les liens avec les guerriers indigènes tant leur aide était précieuse. Près de cinquante ans plus tard, alors qu'il visite Québec, Kalm rencontre des Indiens de différentes tribues, venus représenter les leurs au-près du gouverneur-général du Canada:

Aujourd'hui il y avait les représentants de trois nations indiennes dans ce pays avec le gouverneur-général, les Hurons, les Mickmacks et les Anies (probablement Oneidas), le dernier de ceux-ci, est une nation des Iroquois et alliés des Anglais. Ils avaient été fait prisonniers lors la dernière guerre⁴⁰⁸.

406 MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754*, Philadelphie, John Jos, Mc Vey, (1ère ed 1756) 1898, p 102 : "But according to my humble opinion, Pennsylvania cannot stand a long war; there is nothing for which it is less prepared than a war, especially because so many Quakers are there who will not quarrel or fight with anybody". Annexe 31

407 Diéreville, *op.cit.*, p 148-149, Annexe

408 P. Kalm, *op.cit.*, p 471: "To-day there were representatives of three Indian nations in this country with the governor-general, viz. Hurons, Mickmacks and Anies (probably Oneidas), the last of which are a nation of Iroquois and allies of the English. They were taken prisoners in the last war." Annexe 62

On voit donc ici que des liens diplomatiques existent entre Indiens et colons Français. Cela est vrai dans toutes les colonies françaises d'Amérique du Nord, ceci en raison du fait que la population française était faible comparée aux populations européennes dans les colonies anglaises. Les Français avaient donc besoin de maintenir des liens constants avec les tribus alliées⁴⁰⁹.

Nous avons déjà vu précédemment que les Britanniques pratiquaient aussi la diplomatie avec les tribus indiennes alliées, avec la description par Kalm d'une rencontre entre les chefs indiens et le gouverneur de New York à Albany⁴¹⁰. Là aussi, on remarque une volonté de la part des Britanniques de consulter ou d'être informés des agissements et projets de leurs alliés Indiens. Les colons Anglais essayent durant ces occasions, selon Kalm d'obtenir des rapports plus forts avec leurs alliés, notamment en leur parlant d'une possible conversion à la religion chrétienne, et en leur offrant des présents au nom de la reine. Le voyageur suédois, montre que les rapports sont moins faciles que du côté des Français:

Parfois aussi, leurs délibérations tournent autour de leur conversion à la religion Chrétienne, et il apparaît par la réponse de l'un des chefs des Indiens ou Sachem au Gouverneur Hunter, lors de la conférence de cette ville, que les Anglais ne payent pas assez attention à un travail si conséquent comme les Français le font, et qu'ils n'envoient pas des hommes aussi capables d'instruire les Indiens, comme ils devraient le faire⁴¹¹.

Les relations diplomatiques entre colons européens et tribus indiennes sont donc diverses et elles existent pour les empires britanniques et anglais. La concurrence qui existait entre ces colonies et la fragilité des processus de paix, ainsi que la menace d'autres tribus indiennes, incitent les Européens à entretenir des rapports politiques avec les autochtones. Mais ce que ne remarquent pas directement nos relayeurs, c'est qu'en plus d'assurer des soutiens militaires stratégiques, ces alliances diplomatiques permettent d'assurer des échanges commerciaux durables avec les natifs. Des échanges qui prennent plusieurs formes.

b-Commerce entre Indiens et colons

409 FONER Eric, *Give me Liberty, an American History*, New York, Seagull Edition, (1ère ed 2005), 2009, p 36: “Lacking the voracious appetite for land of the English colonies and relying on Indians to supply furs to trading posts, the French worked out a complex series of military, commercial, and diplomatic connections, the most enduring alliances between Indians and settlers in North America.”

410 P. Kalm, *op. Cit.*, p 347, Annexe 37

411 *Ibid*, p 345-346: “Sometimes, also, their deliberations turn upon their conversion to the Christian religion, and it appears by the answer of one of the Indian chiefs or sachems to Governor Hunter, at a conference in this town, that the English do not pay so much attention to a work of so much consequence as the French do, and that they do not send such able men to instruct the Indians, as they ought to do.” Annexe n°

Alors que nous avons vu l'utilisation des ressources naturelles par les Indiens pour l'établissement d'un commerce durable avec les sociétés coloniales, notamment grâce aux fourrures de bêtes qui constituait une base économique très importante pour les colonies du Canada et de Nouvelle-Angleterre. Les Indiens grâce à leur capacité à résister au climat rigoureux de l'hiver et par leur habileté de chasseur, trouvent dans ce commerce de nombreux avantages. C'est d'ailleurs ce commerce qui permet des relations pacifistes durables avec les Européens. Ce procédé participe donc d'une certaine façon aux échanges diplomatiques entre colons et autochtones, comme l'explique Carmen Bernand et Serge Gruzinski: « Pour les Indiens, alliance et échange allaient toujours de pair ⁴¹² ». Ceci se vérifie très souvent dans les espaces coloniaux français puisque le soucis de bonnes relations avec les autochtones étaient plus fort.

Malgré cela, Diéreville ne fait aucune mention d'échanges commerciaux entre Indiens et Acadiens dans sa relation. On peut penser que si les liens étaient forts entre eux, le voyageur français n'a pas cherché à les justifier, croyant peut être naïvement que les alliés des colons d'Acadie étaient seulement très attachés au roi de France, par conviction essentiellement. Pourtant Diéreville croise des Indiens vêtus comme des colons et portant des fusils ⁴¹³.

Avec Peter Kalm, on peut voir à quel point la concurrence entre les empires coloniaux, accentue l'importance des rapports commerciaux avec les Indiens et le souci diplomatique que cela implique. Le suédois visite d'ailleurs différents espaces, comme la ville d'Albany ⁴¹⁴, majoritairement peuplée de colons hollandais, mais sous domination Britannique, ou alors tout le Canada Français, dans lesquels les Indiens sont de précieux alliés commerciaux. La concurrence est si rude qu'on se dispute même l'usage des Indiens, quand ces derniers ne sont pas utilisés pour servir d'intermédiaires commerciaux entre les espaces anglais et français :

Il y a une grande peine au Canada pour apporter des fourrures aux Anglais, ce commerce appartenant à la Compagnie des Indes Occidentale. des Indes de l'Ouest. Malgré tous les marchands français continuent un commerce de contrebande considérable. Ils envoient leurs fourres par le moyen des Indiens auprès de leurs agents à Albany, qui leur achètent au prix qu'ils ont définis avec les marchands français. Les Indiens, en retour, prennent plusieurs sortes de vêtements et autres biens, qui peuvent achetés à un taux plus bas que ceux qui sont

412 BERNAND Carmen, GRUZINSKI Serge , *Histoire du Nouveau-Monde: Les métissages*, Paris, Fayard, lieu, 1993, p 555

413 DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France*, Rouen, J-B Besongne, 1708,

p 52, 53, 54, Annexe n°

414 P. Kalm, *op. Cit.*, p 342, "There is not a place in all the British colonies, the Hudson's Bay settlements excepted, where such quantities of furs and skins are bought of the Indians as at Albany. Most of the merchants in this town send a clerk or agent to Oswego, an English trading town on Lake Ontario, to which the Indians come with their furs.(...)". Annexe 36

envoyé au Canada depuis la France⁴¹⁵.

On voit que les Indiens peuvent tirer des avantages matériels à ce trafic, mais ils peuvent parfois se trouver asservi par les différents marchands. Les natifs sont souvent abusés et escroqués, nous dit Kalm : « *Beaucoup de monde m'a assuré que les Indiens sont fréquemment trompé en disposant de leurs biens, spécialement quand ils sont ivres, et que parfois ils n'obtiennent pas la moitié ni même le dixième de la valeur de leurs biens*⁴¹⁶ ». La naïveté des natifs et leur attraction pour l'alcool apporté par les Européens en Amérique en fait des proies faciles pour les marchands.

La relation de John Josselyn nous montre que ce commerce entre Indiens et colons existait bien en Nouvelle-Angleterre au XVIIe siècle et que déjà, comme le regrette le relayeur, ces abus existaient, nous reviendrons sur cet élément par la suite. Quant à Mittelberger, il donne une liste de produits contre lesquels les Indiens échangent leurs marchandises en Pennsylvanie:

*Chaque automne ils viennent en grande foule dans la ville de Philadelphie, apportant avec eux toutes sortes de petits paniers qu'ils fabriquent tout à fait minutieusement et joliment, de nombreuses peaux et de coûteuses fourrures.[...] Au nom du pays et de la ville, ils se font annuellement offrir de nombreuses choses, tel des couvertures, des fusils, du rhum, de l'eau de vie, et autres [...]*⁴¹⁷

Une énumération qu'il peut être intéressant de comparer avec la liste présentée par Peter Kalm avec les objets vendus aux Indiens au Canada Français⁴¹⁸. Même si le Suédois est beaucoup plus précis que l'Allemand, on peut retrouver les mêmes biens vendus aux Indiens dans les deux espaces, ce qui peut expliquer l'intérêt de ces derniers à commercer avec les deux empires coloniaux.

Nos relayeurs sont donc témoins de différents échanges commerciaux entre Indiens et Européens. Il semble donc que rapidement, alors que les contacts entre les deux deviennent de plus

415 *Ibid.* p 343: "There is a great penalty in Canada for carrying furs to the English, that trade belonging to the French West India Company Notwithstanding that the French merchants in Canada carry on a considerable smuggling trade. They send their furs by means of the Indians to their agent at Albany, who purchases them at the price which they have fixed upon with the French merchants. The Indians take in return several kinds of cloth, and other goods, which may be bought here at a lower rate than those which are sent to Canada from France" Annexe n 36 bis

416 P. Kalm, *op. Cit.*, p 342-343: "Many people have assured me that Indians are frquently cheated in disposing of their goods, especially when they are drunk, and that sometimes they do not get on half or even one tenth of the value of their goods". Annexe 36 et 36 bis

417 MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754*, Philadelphie, John Jos, Mc Vey, (1ère ed 1675) 1898, p 84: "Every autumn they come in large crowds to the city of Philadelphia, bringing with them all sorts of little baskets which they make quite neatly and beautifully, many skins and costly furs. [...] Au nom du pays et de la ville, ils se font annuellement offrir de nombreuses choses, tel In the name of the country and the city they are annually presented with many things, such as blankets, guns, rum or brandy and the like [...]" Annexe 26

418 P. Kalm, *op. Cit.*, p 519, Annexe 69

en plus fréquent, l'Indien comme l'Européen ne puisse plus se passer l'un de l'autre car leur rencontre a bouleversé certaines habitudes. La vente des produits européens aux Indiens et des produits indiens aux Européens serait la condition nécessaire à la continuation des bonnes relations ainsi. Des habitudes qui ne seront pas sans conséquences pour les populations locales et leur identité culturelle. Ce qui permet d'interroger sur les résultats produits sur les Indiens par ces relations avec les Européens et dans quelle mesure les relayeurs remarquent ces changements.

III-Les Conséquences pour les Indiens des contacts avec les Européens

a- L'assimilation de la culture européenne et perte d'identité des Indiens

Il était bien plus fréquent que des Européens se laisse séduire par la culture des autochtones et finissent par adopter leur mode de vie, et que l'inverse était beaucoup rare comme nous l'avons vu précédemment. Mais ces contacts entre « l'homme blanc » et l'Indien, sur le long terme ont bien conduit, à un processus d'assimilation de la culture européenne chez ce dernier, et mené à un recul de son identité. Tout ceci principalement, en raison du commerce et du bouleversement apporté par les objets européens. C'est ce que disent Havard et Vidal, qui expliquent que ces changements a créé une dépendance des Indiens vis à vis des colons:

Les produits européens sont absorbés de manière sélective. Les objets de fer, plus performants, se substituent partiellement aux outils et ustensiles d'os, de pierre et d'écorce; les fusils sont utilisés sans que les arcs et les flèches disparaissent; les draps sont appréciés mais ne font que compléter les peaux [...].Mais les autochtones, incapables de fabriquer ou de réparer les articles acquis auprès des Européens, se plaçaient à terme dans une situation de dépendance. Ils attendaient notamment des Français qu'ils leur fournissent les fusils et la poudre utilisés pour la guerre ou la chasse⁴¹⁹.

Donc l'efficacité des produits européens et incapacité des Indiens à les préférer aux leurs. On peut le voir avec Kalm qui affirme que les outils en fer des Européens ont peu à peu fait reculer l'usage des outils utilisés par les Indiens avant l'arrivée des Européens:

*Car il est observable que les Indiens à présent ne font pas usage d'autres outils que ceux faits de fer ou d'autres métaux et qu'ils obtiennent toujours des Européens*⁴²⁰.

419 HAVARD Gilles, VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique Française*, Paris, Champs Flammarion, (1ère ed 2003), 2006, p 304

420 P. Kalm, *op. cit.*, p 229: "For it is observable that the Indians at present make use of no other tools than such as are made of iron and other metals, and which they always get from the Europeans." Annexe 31

Si ces objets « nouveaux » sont souvent préférés aux anciens par les Amérindiens, ces derniers ne sont pas oubliés ni délaissés. Selon Mittelberger, malgré l'apport du fusil par les Européens, les chasseurs Indiens continuent parfois à chasser avec l'arc et les flèches.

Malgré cela, l'attrait pour ces objets et produits constitue parfois un « bouleversement » de la vie artisanale des Indiens, d'après Philippe Jacquin, puisque ces derniers ont cessé de fabriquer leurs propres objets et qu'ils étaient incapables de fabriquer ou d'imiter ceux des colons⁴²¹.

Donc si les échanges matériels et commerciaux ont pu faire reculer l'identité artisanale des autochtones, c'est parfois même leur identité qui a pu reculer, tout ceci en raison de l'habillement des européens. Les relations de Kalm et Diéreville montrent que dans les espaces français, il est possible d'apercevoir des natifs ayant adopté certaines habitudes vestimentaires des français :

*Un grand nombre de Natifs, par exemple, les conférés aux Français, avaient déjà commencé à s'habiller comme les Français : la même sorte de manteau et de veste. Pendant les voyages ils portaient les mêmes capes rouges ou les mêmes chapeaux. Mais personne ne pouvait les persuader de porter des pantalons, car ils pensaient qu'il y avait une grande gêne en marchant.*⁴²²

Ce changement a pu bien sûr être facilité par les contacts amicaux entre Indiens et colons français plus que dans les espaces anglais. Mais John Josselyn montre que ceci n'est pas seulement vrai dans les espaces français, et que là aussi il arrive parfois aux natifs de ne plus se vêtir que de peaux de bêtes ou de fourrures, mais d'acheter aux Européens des tissus pour se vêtir⁴²³.

Les contacts entre Européens et Indiens ont aussi pour conséquences un affaiblissement des territoires habitables des seconds au profit des premiers. Ceci est principalement vrai dans les espaces sous influence britanniques comme la Pennsylvanie où Peter Kalm affirme que les habitations des premiers Indiens sont très éloignées des peuplements coloniaux :

Le pays, surtout le long des côtes dans les colonies anglaises, est habité par des Européens, qui, dans certains lieux sont déjà tellement nombreux que seules quelques parties de l'Europe sont plus peuplées. Les Indiens ont vendu leur terres aux Européens, et se sont retiré plus loin à l'intérieur des terres. Dans la plupart des parties, vous devez voyager vingt miles suédois, ou à peu près vingt miles anglais, depuis la côte, avant d'atteindre la première habitation des Indiens. Et il

421 JACQUIN Philippe, *Histoire des indiens d'amérique du Nord*, Paris, Payot, 1976, : « Dès le début les Blancs bouleversèrent la vie artisanale des Indiens en leur distribuant des couteaux, des hachettes, des chaudrons, des pointes de fer pour mettre aux flèches. Tous ces objets l'emportaient aisément en raison de leur efficacité sur ceux fabriqués par les Indiens. Ils cessèrent donc de fabriquer leurs propres armes et les autres ustensiles nécessaires de chasse pour les adopter aux armes nouvelles, pour tuer plus de gibier afin d'obtenir tous ces objets en fer. »

422 P. Kalm, *op. cit.*, p 560: "A great number of the natives, I . e. the confederates of the French, had already begun to dress like the French : the same kind of jacket and vest, while on journeys they wore the same red cap or hat. But one could not persuade them to use trousers, fo they thought that these were a great hindrance in walking." Annexe 75

423 JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Havard College,(1ère ed 1675) 1865, p 101, Annexe 16

*est très possible pour une personne d'avoir été à Philadelphie ou d'autres villes sur le bord de mer pendant un an et demi sans voir un seul Indien*⁴²⁴.

L'attrait des Indiens pour les objets européens a en effet pu les pousser à vendre leurs terres. C'est donc l'environnement des tribus de l'Amérique Septentrionale qui est souvent gêné, dans les colonies anglaises, avec des conséquences que résume André Kaspi: « A la fin du XVIIIe siècle, le danger indien s'est éloigné. Les tribus de la côte atlantique ont été soumises, rejetées plus à l'ouest ou massacrées⁴²⁵ ».

L'assimilation de certains produits, l'abandon d'anciens ustencils en raison de la préférence des Indiens pour des objets fabriqués par les Européens, la vente de territoire ; tout amène peu à peu les Indiens à oublier certaines techniques, certains savoir-faire, à perdre des terres, et contribue à assurer un effacement de leur culture et une affirmation triomphante de l'identité européenne. Un recul culturel qui n'est en rien arrangé par l'arrivée de certains produits européens totalement inconnus des natifs avant la colonisation, et qui causent des dégâts importants sur leurs populations.

b-Méfais de certains produits européens : les Indiens et l'alcoolisme

Cette assimilation culturelle des Indiens causée par les produits européens a parfois eu des conséquences très néfastes sur la vie des natifs. L'alcool, un produit inconnu des Indiens avant l'arrivée des Européens a causé d'énormes ravages parmi eux. Ce produit a eu un grand succès chez les autochtones. De la relation de Josselyn dans la seconde moitié du XVIIe à celle de Kalm au XVIIIe, on peut voir que ce produit n'a cessé de plaire aux Indiens et de leur nuire. André Kaspi écrit même que ce produit cause plus de dégâts sur les Indiens que les épidémies amenées par les Européens:

L'alcoolisme est encore plus destructeur. Les marchands ont tendance à encourager le vice, non seulement parce que l'alcool est un produit qui rapporte, mais aussi parce qu'un interlocuteur ivre accepte n'importe quoi. . Pourquoi cette ruée sur l'alcool ? Les Indiens utilisaient des drogues, mais ne connaissaient pas l'alcool avant l'arrivée des Européens. Ils n'ont donc aucune résistance acquise [...]. Des explications qui semble-t-il n'expliquent rien. En revanche, les observateurs rapportent que les Indiens s'enivrent très rapidement [...]. Le métabolisme des

424 P. Kalm, *op. cit.*, p 119: "The country, especially that along the coasts in the English colonies is inhabited by Europeans, who in some places are already so numerous that few parts of Europe are more populous. The Indians have sold their land to the Europeans, and have retired further inland. In most part you may travel twenty Swedish miles, or about a hundred and twenty English miles, from the coast, before you reach the first habitation of the Indians. And it is very possible for a person to have been at Philadelphia and other towns on the seashore for half a year without so much as seeing an Indian." Annexe 15

425 KASPI André, *Les Américains, I. Naissance et essor des Etats-Unis 1607-1945*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p 51

Indiens ne parvient pas à les assimiler⁴²⁶.

La découverte de ce produit est donc un bouleversement pour les Amérindiens. Cet attrait pour l'alcool, si il étonne et dérange beaucoup d'Européens, ne laisse pas non plus nos relayeurs indifférents. Même Josselyn, qui pourtant qualifie souvent les Indiens de « sauvages » ou de « barbares » est dérangé par ce spectacle. Il reproche aux marchands Européens d'avoir fait découvrir ce produit aux natifs au lieu de leur avoir apporté la civilisation et la religion: « *Au lieu de leur apporter la connaissance du Christianisme, nous leur avons appris à commettre les abominables et honteux pêchés de notre Nation pour un petit profit* ⁴²⁷ ».

Diéreville quant à lui, affirme que l'alcool, ou plus précisément l'eau de vie conduit les « sauvages » à la folie et même à l'inceste mais c'est une façon ici de rappeler le caractère positif des missionnaires évangélistes qui empêchent les Indiens de commettre ce pêché⁴²⁸.

La relation du voyage de Peter Kalm montre que cette passion des Indiens pour l'alcool ne s'est pas calmée avec le temps, malgré les dégâts observés sur la santé et la vie des habitants des tribus qu'il observe. Alors qu'il visite la région de la Nouvelle-Suède, il dit avoir entendu des Indiens parler d'une véritable passion pour l'eau de vie, et que certains désiraient même mourir grâce à cette boisson :

*Mais l'eau de vie aurait tué la plupart des Indiens. La liqueur était aussi entièrement inconnue d'eux avant que les Européen ne viennent ici, mais après qu'ils (les Indiens) l'aient goûté, ils ne purent jamais en avoir assez. Un homme peut difficilement avoir un désir plus grand que celui des Indiens pour l'eau de vie. Je les ai entendu dire que mourir en buvant de l'eau de vie était une mort désirable et honorable ; et en effet c'était une chose très commune que de se tuer eux-mêmes en buvant cette liqueur à l'excès*⁴²⁹.

L'alcool a un effet destructeur sur les populations indiennes dont beaucoup ne peuvent plus se passer. Cette addiction conduit beaucoup à l'ivresse et à la folie et a un effet sur leur santé avec la mort d'un nombre important d'autochtones. Tous les relayeurs de ce corpus regrettent cet apport des Européens aux Indiens aux dépend des politiques d'évangélisation et de civilisation. L'alcool n'est pas le seul fléau apporté par les Européens aux Indiens.

426 KASPI, André, *Les Américains, I. Naissance et essor des Etats-Unis 1607-1945*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p 46

427 J. Josselyn, *op. Cit.*, p 108: "Thus instead of bringing of them to the knowledge of Chrifitianitie, we have taught them to commit the beaftly and crying fins of our Nation, for a little profit.", Annexe 21

428 DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France, Rouen, J-B Besongne, 1708* 156, Annexe °51

429 P. Kalm, *op. Cit.*, p 258-259: "But brandy is said to have killed most of the Indians. The liquor was, also, entirely unknown to them before the Europeans came hither, but after they had tasted it, they could never get enough of it. A man can hardly have a greater desire of a thing than the Indian have for brandy. I have heard them say that to die by drinking brandy was a desirable and an honorable death; and indeed it was a very common thing to kill them by drinking this liquor to excess." Annexe 32 et 33

c- Affaiblissement des populations Indiennes par les épidémies amenées d'Europe

Les objets Européens et l'alcool ne sont pas les seuls éléments à modifier la vie des Indiens d'Amérique. Les épidémies ainsi que les conflits Européens dans lesquels ces peuples autochtones sont impliqués contribuent fortement à aggraver la mortalité (tout comme l'alcool) et ainsi à affaiblir ces populations.

Pour ce qui est des épidémies, Philippe Jacquin parle d'un « choc biologique ». Il explique que dès le XVI^e siècle, de nombreux microbes ont été importés au Nouveau Monde par les Européens et que les Indiens n'étaient pas préparés pour recevoir ces maladies qui n'existaient que dans la vieille Europe⁴³⁰. Les populations locales ont donc fortement été affaiblies. Ce phénomène est connu des Européens au XVII^e et XVIII^e siècles. On sait que ces maladies étaient nombreuses. Quand on lit la relation de Mittelberger, on voit le nombre important d'épidémies qui se transmettent pendant la traversée parmi les passagers⁴³¹. Pour la Nouvelle-Angleterre, Josselyn montre le recul considérable des populations Indienne des régions environnantes :

[...] par la suite, quand les Anglais vinrent, avec la petite variole, les trois royaumes ou Sagamorphs du Massachusetts étaient très peuplés, ayant en dessous sept duchés ou petits Sagamorphs, mais par la peste, furent réduits de 30 000 à 300⁴³².

Le Britannique n'ignore donc pas le résultat de la rencontre des populations issues d'Europe avec celle du Nouveau Monde. Diéreville quant à lui n'en fait aucune mention, soit par ignorance, soit peut-être pour ne pas critiquer la colonisation française qui résulte d'une volonté royale. Gilles Havard explique qu'il y a bien eu un recul des populations indiennes au contact des Européens en Nouvelle France⁴³³.

430 JACQUIN Philippe, *Histoire des indiens d'Amérique du Nord*, Paris, Payot, 1976, p? : « Dès le XVI^e siècle, la résistance indienne a été fortement ébranlée par le « choc biologique » de la conquête. Le phénomène est maintenant bien connu. L'expansion européenne dans le Nouveau Monde amena aussi l'expansion microbienne des épidémies et maladies fréquentes dans l'Europe du XVI^e siècle : varioles, rougeole, typhus, tuberculose, coqueluche, et même rhume de cerveau. Les Européens étaient en partie immunisés contre ces maladies épidémiques, non les Indiens. Ces maladies vont provoquer rapidement, en premier lieu, dans les tribus de la Côte Est, des ravages qui amèneront une chute catastrophique de la population. »

431 MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754*, Philadelphie, John Jos, Mc Vey, (1^{ère} ed 1756) 1898, p 20, Annexe 6

432 J. Josselyn, *op. Cit*, p 96-97: “[...] afterwards when the English came by the small pox, the three Kingdoms or Sagamorphs du *Mattachufets* were very populous having under them seven Dukedoms or *petti-Sagamorphs*, but by the plague were brought from 30000 to 300.” Annexe 13 et 14

433 HAVARD Gilles, *Empires et métissages, Indiens et Français dans le pays d'en Haut, 1660-1715*, Septentrion, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris, 2003, p 133 : « L'estimation de Buisson de Saint-Côme, à la même date (1699), est encore plus catastrophique : “ On ne voyoit dans ce village que des fosses ou ils estoient deux ensemble, et nous jugeâmes bien qu'ils n'avoient pas 100 hommes. Tous les enfans étoient morts et une grande partie des femmes [...]” Ce sont les microbes-apportés directement ou non- par les voyageurs européens qui expliquent ce désastre. »

Avec Kalm, on voit bien que ce ne sont pas seulement les Anglais qui sont responsables de la propagation de ces microbes meurtriers pour les populations Indiennes mais que ce sont bien tous les Européens qui les ont propagé :

A la première arrivée des Suédois dans ce pays, et longtemps après, le pays était rempli d'Indiens. Mais comme les Européens procédèrent à cultiver la terre, les Indiens vendirent leurs terres, et allèrent plus loin dans le pays. Mais en réalité peu d'Indiens quittèrent vraiment le pays de cette manière ; la plupart terminèrent leurs jours avant, soit pendant les guerres entre eux, soit par la petite vérole, une maladie à laquelle les Indiens n'étaient pas habitués avant leur commerce avec les Européens, et laquelle, depuis ce temps à tuer un nombre incroyable d'entre eux. Bien qu'ils puissent guérir les blessures et autres blessures externes, ils ne comprennent pas la fièvre et autres maladies internes⁴³⁴.

Il montre aussi le caractère meurtrier de ce fléau, et l'incapacité des Indiens à se soigner, en raison de leur méconnaissance de ces maladies.

C'est aussi la résistance aux colons par les armes et l'utilisation armée de ces derniers pour les conflits entre empire coloniaux qui a conduit à accélérer la mortalité des Indiens. Nous avons déjà évoqué avec Josselyn le massacre des « Pequots » par les Britanniques et leurs alliés Indiens en Nouvelle-Angleterre, mais ces derniers ne furent pas les seuls à commettre des massacres. Dans les relations de Kalm et Diéreville, il est souvent fait mention, comme nous l'avons vu précédemment, de conflits entre les colons français et des tribus indiennes comme les Iroquois. Rapidement, les populations du littoral Est sont décimées.

Josselyn et Kalm sont bien au courant des ravages provoqués chez les autochtones suite au contact des Européens, quel que soit leurs origines. L'apport de microbes développés en Europe et inconnus en Amérique a provoqué la mort de milliers d'habitants de ces tribus. Déjà à l'époque coloniale l'Européen était au courant de sa responsabilité dans ces disparitions. Le témoignage de Josselyn l'illustre bien.

Les quatre relations montrent ainsi les nombreux bouleversements des sociétés indiennes causés par l'arrivée des Européens au Nouveau Monde. Avec des produits souvent nouveaux pour les Indiens, plus performants, plus esthétiques et qui ont rapidement séduits les populations anciennement établis en Amérique du Nord. Un intérêt qui se traduit souvent par l'échange des territoires aux Européens contre ces objets. Les natifs perdent donc leurs territoires, une partie de

434 P. Kalm, *op. Cit.*, p 258: "At the first arrival of the Swedes in this country, and long after that time, it was filled with Indians. But as the Europeans proceeded to cultivate the land, the Indians sold their land, and went further into the country. But in reality few of the Indians really left the country in this manner; most of them ended their days before, either by wars among themselves, or by the small-pox, a disease which the Indians were unacquainted with before their commerce with the Europeans, and which since that time has killed incredible numbers of them. For though they can heal wounds and other external hurts, yet they do not understand fever or other internal diseases." Annexe 32

leur artisanat, de leur identité. Un recul également lié à des éléments plus nuisibles pour les membres de ces sociétés, avec l'arrivée des armes à feu, mais surtout de l'alcool et des maladies européennes. L'augmentation de la population issue d'Europe contraste ainsi avec la diminution des populations indiennes. Un processus de recul des Indiens, qui n'est qu'à son commencement au moment du passage de nos quatre relayeurs et s'accentuera pendant les siècles suivants.

CONCLUSION

Les quatre relations de voyage étudiées renseignent sur l'histoire de l'Amérique coloniale. Par leurs disparités géographiques et l'écart de temps entre elles, elles donnent une vision large et détaillée de l'Amérique septentrionale moderne, offrant des objets d'étude sur des thèmes variés.

Il faut néanmoins garder à l'esprit que ces regards émanent d'individus étrangers aux cultures qu'ils découvrent. Ils expriment leurs propres opinions, leurs jugements, sur ce Nouveau Monde. Ils ont pu être dans l'erreur ou même parfois naïfs dans leurs descriptions.

Pour avoir une idée des représentations européennes de cette époque sur l'Amérique coloniale, nous avons cherché à analyser ces différentes descriptions, en les comparant entre elles, mais aussi en les rapprochant des grands mouvements d'idées en cours sur le vieux continent.

Il est intéressant de constater la similarité des éléments décrits par les quatre auteurs. Tous parlent, comme nous avons pu le voir, de leur voyage en mer, de leurs attentes fortes face à ces nouveaux espaces. Leurs commentaires portent sur les climats parfois difficiles, sur la richesse de l'environnement et des paysages ; leur regard semble fasciné par l'exotisme que tout cela représente pour eux.

Par la diversité des éléments décrits, ces relations de voyage permettent une approche pluridisciplinaire : histoire politique, histoire des territoires, et surtout histoire sociale. Les voyageurs tendent aussi la main à l'anthropologie avec la description des populations indiennes encore peu connues. Ils débouchent enfin sur l'histoire naturelle (surtout Peter Kalm) avec les nombreuses descriptions sur les plantes, les animaux et les phénomènes climatiques.

Une bibliographie scientifique détaillée nous a permis de le vérifier : ces journaux de voyageurs sont, à leur manière, un éclairage sur les éléments historiques importants de l'époque. Les villes et les sociétés coloniales s'enracinent et traversent des périodes d'essor, de renforcement et de prospérité, surtout dans les colonies britanniques. Elles sont présentées avec soin par nos quatre narrateurs, qui s'intéressent à leurs populations, leurs modes de gouvernement, leurs échanges commerciaux et diplomatiques. En revanche, rien ne laisse pressentir le déclin de la Nouvelle-France, avec la perte de l'Acadie en 1713, que suivra celle du Canada en 1760. Le voyage de Mittelberger, le plus tardif, s'achève en 1754, soit quelques années avant le début de la guerre de Sept Ans qui va mettre fin à l'empire français d'Amérique. Cet avenir était sans doute peu envisagé à l'époque.

Les récits permettent par ailleurs de se rendre compte du recul de l'identité des Amérindiens,

causée par le développement des colonies en véritables Etats, après la guerre d'Indépendance. L'accroissement des contacts entre les deux populations conduira, lors des siècles suivants, à des massacres et à une diminution du nombre des autochtones. Quant à la servitude des engagés, ou des servants sous contrats, dénoncée par Mittelberger, si elle a peu à peu disparu avant la fin du XVIIIe siècle, c'est au profit d'un esclavagisme toujours plus important dans la société américaine - jusqu'à son abolition en 1864.

La diversité culturelle, l'enracinement des populations montrés par ces récits de voyages à la veille de la guerre d'indépendance, souligne bien l'origine du cosmopolitisme qui représente encore aujourd'hui une part fondamentale de la société américaine, aux États-Unis comme au Canada. Ce mélange des cultures conduira à la création d'une identité nouvelle, celle de l'Américain du Nord, avec l'apparition de sociétés profondément religieuses.

Le langage de ces récits de voyage en a parfois rendu la compréhension compliquée. Cela est vrai pour surtout les sources en version originale comme celle de John Josselyn, en ancien anglais, et de Diéreville, en ancien français. Nous avons dû traduire et interpréter, ce qui nécessite de grandes précautions.

Un choix moins large de récits aurait peut-être permis de rentrer davantage dans les détails. Nous aurions pu ne retenir que deux journaux - écrits par deux voyageurs décrivant le même lieu à des époques différentes - pour marquer les évolutions de l'espace géographique, des sociétés, mais aussi des mentalités. Le dépouillement des sources aurait été moins long mais le sujet n'aurait peut-être pas été moins riche.

Dans la suite de ce travail, il pourrait être intéressant d'étudier d'autres relations de voyage sur des parties de l'Amérique coloniale qui ne furent visitées par aucun de nos voyageurs : la Virginie ou la Louisiane française, par exemple. On pourrait au contraire rechercher d'avantage de récits sur les mêmes espaces. Leur comparaison permettrait d'étudier une possible évolution des mentalités et même des sociétés américaines. La relation de voyage en Amérique présente de nombreuses pistes de recherche.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

SOURCES :

-DIEREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France*, Rouen, J-B Besongne, 1708

-JOSSELYN John, *An Account of two voyages to New-England*, Boston, Library of Havard College, (1ère ed 1675), 1865

-KALM Peter, *Peter Kalm's travels in North America, the English Version of 1770*, New York, Dover Publications, INC, (1ère ed 1937), 1964

-MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754*, Philadelphie, John Jos, Mc Vey, (1ère ed 1756) 1898

BIBLIOGRAPHIE:

- ANDREWS Wayne (Dir), *Compendium dictionnaire of American History*, New York, London University Press, 1967
- BAILY Bernard, *Atlantic History : Concept and Contours*, Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 2005
- BEARD Charles & Mary, *The Beard's New Basic History of the United States by Charles A. & Mary Beard; brought up to Present by William Beard*, New York Doubleday & Company, Garden City, (1ere ed 1944), 1960
- BERENGER Jean, DURAND Yves, MEYER Jean, Paris, *Pionniers et Colons en Amérique du Nord*, Armand Colin, 1974
- BERNARD Carmen, GRUZINSKI Serge, *Histoire du Nouveau-Monde: Les métissages*, Paris, Fayard, lieu, 1993
- BERTRAND Gilles. Le voyage en Italie au XVIIIe siècle: problématiques et perspectives. In Association des Historiens Modernistes des Universités, *Le Voyage à l'époque moderne*, Presses de l'Université de Paris Sorbonne, 2004 (page 27-46)
- BOORSTIN Daniel, *Histoire des Américains*, Robert Laffont, Paris, 2003
- BOURGUET Marie-Noël. Voyages et Voyageurs. In: Michel Delon (Dir), *Dictionnaire européen des Lumières*, Presses Universitaires de France, Paris, (1er ed 1997), 2007, page 1254-1258
- CHINARD, Gilbert, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1913
- DICKASON Olive P., *The Myth of the Savage, And the Beginnings of French Colonialism in the Americas*, Edmonton, The University of Alberta Press, (1ère ed 1984), 1997
- DICKISON John, MAHN-LOT Marianne, *1492-1992 Les Européens découvrent l'Amérique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1991
- DURAND Marc, *Histoire du Québec*, Paris, Imago, 1999
- ECCLES W.J, *France in America*, New York, Harper Torchbooks, 1973
- FOHLEN Claude, *Histoire de l'esclavage aux Etats-Unis*, Perrin, Saint-Amand-Montrond, 1998

- FONER Eric, *Give me Liberty, an American History*, New York, Seagul Edition (1ère ed 2005), 2009
- FONTENEAU Jean-Marie, *Les Acadiens*, Rennes, Éditions Ouest France, 1996
- GAGNON François-Marc, *La Conversion par l'image*, Montréal, Bellarmin, 1975
- GAGNON François-Marc, Montréal, *La Conversion par l'image*, Bellarmin, 1975
- GRIFFITHS Naomi E.S, *L'Acadie de 1686 à 1784, Contexte d'une histoire*, Caraquet, traduction de Kathryn Hamer, éditions d'acadie, 1997, (1ère ed: McGill-Queen's University Press)
- HARVEY PEARCE Roy, *Savagism and Civilization, A study of the Indian and the American Mind*, Baltimore, The John Hopkins Press (1ère ed 1953, 2nd ed 1965), 1965
- HAVARD Gilles, *Empires et métissages, Indiens et Français dans le pays d'en Haut, 1660-1715*, Paris, Septentrion, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2003
- HAVARD Gilles, VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique Française*, Paris, Champs Flammarion, (1ère ed 2003), 2006
- HAZARD Paul, *La Pensée européenne au XVIIIe siècle, de Montesquieu à Lessing*, Paris, Hachette Littérature, 2006
- HEFFER Jean, WEIL François (Dir), *Chantiers d'histoire américaine*, Paris, Belin, 1994
- HUETZ DE LEMPS, Christian, Voyages, Voyageurs. In: Lucien Bély (Dir), *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, Presses Universitaire de France, Paris (1ère ed 1996), 2003 (page 1265-1267)
- JACQUIN Philippe, *Histoire des indiens d'amérique du Nord*, Paris, Payot, 1976
- JOHNSON Thomas H (Dir), *The Oxford Companion to American History* (in consultation with Harvey Wish), New York, Oxford University Press, 1966
- KASPI, André, *Les Américains, I. Naissance et essor des Etats-Unis 1607-1945*, Paris, Éditions du Seuil, 1986
- MALDWYN A.Jones: *The Limits of Liberty American History*, Oxford University Press, lieu first ed 1983
- MAZAURIC Simone, *Histoire des Sciences à l'époque Moderne*, Paris Armand Colin, U Collection, 2009

- MAZIANE Leïla, *Salé et ses Corsaires (1666-1727) Un port de Course Marocain au XVIIe siècle*, Caen, Bibliothèque du Pôle Universitaire Normand, 2007
- MEYER Jean, *L'Europe et la Conquête du Monde, XVIe-XVIIIe siècle*, Armand Colon, Paris, (1ère ed 1975), 1990
- NORDMANN, Claude, *Grandeur et Liberté de la Suède (1660-1792)*, Paris, Publication de faculté des Lettres et Sciences Humaines de Paris-Sorbonne, Béatrice-Nauwelaerts, 1971
- OUELLET Réal, *La Relation de voyage en Amérique (XVIe-XVIIe), Au carrefour des genres*, Laval, Editions du Cirel, Les Presses de l'université, 2010
- ROBERTSON Ross M., *History of the American Economy*, Indiana, Third Edition, Harcourt Brace Jovanovich, Inc, (1ere ed 1955, 2nd ed 1964), 1973
- STORY Norah, *The Oxford Companion to Canadian History and Literature*, Toronto, Oxford University Press, 1967
- RUGGIU François-Joseph, VIDAL Cécile (Dir), *Sociétés, Colonisations et esclavage, historiographie des sociétés américaines des XVIe-XIXe siècles*, Paris, Les Perséides, 2009
- THEVENIN René, COZE Paul, *Moeurs et histoire des Indiens d'Amérique du Nord*, Paris, Payot, 1952, 1977, 1992
- TROCMÉ Hélène, ROVET Jeanine, *Naissance de l'Amérique moderne XVIe-XIXe siècle*, Paris, Hachette Livre, 1997

Table des cartes

Carte 1	
Titre	14
Carte 2	
Titre	15
Carte 3	
Titre	16
Carte 4	
Titre	17
Carte 4	
Titre	18
Carte 5	
Titre	18

Carte 1 : La Saint-Laurent au XVIIIe siècle visité par Peter Kalm entre 1748 et 1751, carte, Histoire de l'Amérique Française, Gilles Havard, Cécile Vidal, page 105, sources Louise Duchême, La partage des subsistances au Canada sous le Régime français, Montréal, Boréal, 1994

Carte 2 : La Nouvelle Angleterre coloniale au XVIIe siècle, lieu du voyage de John Josselyn (1663-1671)

Carte 3 : L'Amérique du Nord au XVIIIe siècle, Gilles Havard, Cécile Vidal, Histoire de l'Amérique Française, carte Edigraph, Rouen

Carte 4 : L'Amérique septentrionale, les lieux de passages des voyageurs

Carte 5 : L'Amérique du Nord au début du XVIIIe, Hélène Trocmé, Jeanine Rovet, Naissance de l'Amérique moderne XVIe-XIXe siècle, Paris, Hachette Supérieur, 1997, page 68

TABLE DES MATIERES

<i>Introduction</i>	7
<i>Partie 1 Fascination et crainte des voyageurs européens, face à un espace lointain et différent de l'Europe</i>	19
<i>Chapitre 1 – Le Voyage en mer, une longue étape obligatoire pour accéder au Nouveau Monde</i>	20
I-Attitude des voyageurs face au trajet en mer, appréhension, observation.....	20
a-Un voyage long et périlleux.....	20
b-Description des paysages marins.....	22
c-Vie au sein du navire.....	23
II- Les Dangers du voyage.....	25
a-Dangers « naturels » et dangers humains.....	25
b-Une certaine dramatisation des péripéties du voyage et héroïsation du relayeur.....	27
III- L'exemple de Mittelberger, le voyage en mer d'un migrant.....	28
a-L'avant voyage, d'homme libre à « engagé».....	28
b- L'appauvrissement par les souffrances et le voyage en mer.....	30
c-L'arrivée et la vente.....	32
<i>Chapitre 2 – La description et la découverte d'un nouvel espace, (capacités, rêves, réalités)</i>	35
I-Fascination et étonnement pour des paysages sauvages et nouveaux qui rappellent parfois l'Europe (ou importance donnée à la description d'une nature différente rappelant parfois l'Europe?).....	35
a-Le foisonnement et la richesse des éléments naturels observés.....	35
b-La description de la faune et de la flore.....	38
II- Un environnement parfois dérangeant et même à craindre.....	40
a- Une nature « sauvage ».....	40
b- Des climats difficiles et dangereux.....	41
<i>Partie 2 Les populations Européennes ou d'origines européennes établies dans l'Amérique Septentrionale</i>	44
<i>Chapitre 3-Politiques, sociétés, et échanges: les populations Européennes établies dans l'Amérique Septentrionale</i>	45
I- Des populations diverses vivants avec le modèle des anciennes sociétés européennes (Des populations diverses: création de sociétés nouvelles et des cultures originales parfois proche des anciennes sociétés européenne: l'étonnement des voyageurs.....	45
a- La Nouvelle-Angleterre vue par John Josselyn (1663-1771).....	45
b-L 'Acadie française vue par Diéreville (1699-1700).....	48
c- La Pennsylvanie de Mittelberger et Kalm (1748-1754).....	51
II- Organisation politique, justice et échange.....	54
a-La Nouvelle-France (Canada et Acadie) avec Diéreville et Kalm (XVII-XVIIIe).....	54
b-Les espaces coloniaux anglais (New York, Nouvelle-Angleterre, Pennsylvanie) vus par Josselyn et Mittelberger.....	55
c- Les colonies anglaises au XVIIIe siècle (Pennsylvanie, New York).....	57
III- Des sociétés toujours très hiérarchisées.....	60
IV-Des rivalités et des conflits militaires et européens exportés dans ces nouveaux espaces.....	62
<i>Chapitre 4– LA Liberté DES COLONIES ET LIBERTE AU SEIN DES COLONIES</i>	66
I-Diversité religieuse et culturelle, entre tolérance et persécutions.....	66
a-New York et Pennsylvanie du XVIIIe siècle : liberté religieuse (avec Kalm et Mittelberger).....	66
b-Intolérance et diversité religieuse en Nouvelle-Angleterre (XVIIe avec Josselyn).....	69
c-Le Catholicisme romain imposé en Nouvelle-France (Acadie-Canada).....	71
II- La Liberté en Pennsylvanie : mythe ou réalité?.....	73
III-Indépendance limitée ou inexistante face aux anciennes sociétés européennes.....	76
a- Nouvelle-Angleterre et Pennsylvanie.....	76
b- Le contrôle royal de la Nouvelle-France.....	77
<i>Chapitre 5 – L'exploitation du territoire naturel par les sociétés coloniales</i>	81
I-L'importance de l'agriculture dans les espaces coloniaux.....	81
a-Les difficultés des espaces Français et de la Nouvelle-Angleterre.....	81
b-L 'avantage agricole des autres espaces coloniaux sous dominations britanniques.....	84
II-L'exploitation directe de la nature.....	86

a-la pêche	86
b- le commerce des peaux et des fourrures	89
<i>Partie 3 Le regard des voyageurs sur les « sauvages », entre crainte et admiration, distance et attachement</i>	<i>91</i>
<i>Chapitre 6 – Des peuples « sauvages » qui intriguent les auteurs</i>	<i>92</i>
I- La vision des voyageurs sur les Indiens.....	92
a- Des peuples différents, qui parlent des langues différentes	92
b-Des Peuples vertueux	94
c-L'apparence physique des Indiens	96
d-La séduction exercée par les sauvages sur les Européens	99
II- Comment vivent les Indiens ? Techniques, habillement, alimentation, médecine et chamanisme ..	102
a-Habitat et mode de vie des Indiens	102
b-Techniques et artisanat des Indiens.....	105
III- La violence chez les indiens (vision Sauvage ou occupation nobiliaire).....	108
a- La chasse	108
b-La guerre chez les « sauvages »	111
c-Cannibalisme et pratique barbares.....	113
<i>Chapitre 7 – Les sauvages et la Religion.....</i>	<i>116</i>
I- Culte et croyance chez les indiens	116
a-Des pratiques païennes.....	116
b-Satanisme.....	119
II- Les Indiens et la Chrétienté:.....	121
a-Une acculturation de la religion chrétienne chez les Indiens moins importante dans les colonies britanniques des XVIIe et XVIIIe siècle?	121
b-Les espaces coloniaux Français: un plus grand succès de l'évangélisme chez les indiens	123
<i>Chapitre 8 – Les relations et les échanges entre indiens et colons</i>	<i>126</i>
I-Allégeance des « nations Indiennes » aux royaumes chrétiens	126
a-Alliance et allégeance des Indiens d'Acadie et du Canada Français aux Royaume de France (XVIIe-XVIIIe).....	126
b-Les liens entre colons anglais et Indiens en Nouvelle-Angleterre	130
c-Les autres espaces anglais et l'indépendance des Indiens	131
II-Echanges et diplomatie entre anciens et nouveaux habitants du Nouveau Monde	133
a-Diplomatie.....	133
b-Commerce entre Indiens et colons.....	134
III-Les Conséquences pour les Indiens des contacts avec les Européens	137
a- L'assimilation de la culture européenne et perte d'identité des Indiens.....	137
b-Méfais de certains produits européens : les Indiens et l'alcoolisme	139
c- Affaiblissement des populations Indiennes par les épidémies amenées d'Europe.....	141
<i>Conclusion</i>	<i>144</i>
<i>Sources et bibliographie</i>	<i>146</i>
<i>Sources :.....</i>	<i>147</i>
<i>BIBLIOGRAPHIE:.....</i>	<i>148</i>

RÉSUMÉ

L'Amérique septentrionale au XVIIe et XVIIIe siècle continue un «magnétisme» pour beaucoup d'Européens, tentant l'aventure pour s'y établir, mais également pour la découvrir en voyageant. Bien souvent ces voyages font l'objet de relations écrites dans lesquelles les auteurs tentent, de façon la plus objective possible de rendre compte de leurs expériences sur ce nouveau continent. Ils donnent leurs impressions sur ce qui les entoure : la nature, les sociétés coloniales, et les nombreux peuples amérindiens vivant sur ce continent depuis plus d'un siècle avant la découverte. Ce mémoire interroge quatre relations de voyage, dont une écrite par un migrant. Ces voyages ont été réalisés entre la seconde moitié du XVIIe jusqu'à la fin de la première moitié du XVIIIe siècle par des voyageurs tous européens et issus de quatre pays différents. L'intérêt de cette comparaison est qu'ils visitent tous des espaces divers entre les colonies anglaises et françaises à différentes époques. Ces voyageurs livrent tous leurs observations et décrivent leurs expériences, depuis le voyage en mer jusqu'à leur arrivée dans des environnements naturels différents de ceux qu'ils connaissent en Europe. Ils nous renseignent sur ces sociétés fondées par des groupes issus du vieux continent, en plein développement et en pleine essor. Mais également sur ces peuples encore très peu connus en Europe, qui possèdent des cultures différentes et entretiennent des contacts variés avec les colons : les Amérindiens. Cela permet également d'avoir une idée des mentalités européennes sur l'Amérique moderne, et de leurs évolutions.

MOTS CLÉS : Amérique du Nord, relations de voyage, voyageur, époque moderne, Amérique septentrionale

SUMMARY

Through the seventeenth and the eighteenth century, colonial North America attracts a great number of people from European countries. Some came with the aim to settle there, and other came as travelers to discover this New World. Very often at this time, these travels are the subject of writing accounts in which the traveler try to be more the more objective and precise in order to give their impression on what they are discovering : nature, colonial societies and the various native American people living on this continent for many centuries before the discovery. This master thesis makes the analysis of four accounts of travel, including the one of an immigrant. These travels have been made between the second half of the seventeenth century until the end of the first half of the eighteenth by four Europeans from different countries. This comparison is interesting due to the fact that these Europeans visit different places in the English and the French colonies at different times. The travelers describe their observations and experiences, from the sea travel to their arrival in complete new environments, different that the one they know Europe. They inform us on these societies establish by European groups from the old continent and in development. And also on these people not very known, with own different cultures and identity, in contact with the colonists: the Native American. All this create the opportunity to have idea ant modern European mentalities about North America and of the evolution of this vision through this period.

MOTS CLÉS : North America, travel account, traveler, modern time Amérique Septentrionale, récits de voyage, voyageur, époque moderne,

Figure 1 sur illustration de couverture : logo UPMF

Titre de l'illustration de couverture : Carte de l'Amérique septentrionale par le sieur Sanson (Nicolas), Paris, 1695 (Source Gallica et BNF)